BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
16 E
25

11:10.E.6

REFLEXIONS
SUR
LA POLITESSE
DES MOEURS,
AVEC DES MAXIMES
POUR LA SOCIETE' CIVILE.

SUITE DES REFLEXIONS
SUR LE RIDICULE.

Par Monsieur l'Abbé DE BELLEGARDE.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez JEAN GUIGNARD, devant la Ruë du Plâtre, à l'Image S. Jean.

M. DC. XCVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

BIBL. DOM. PROF. ROM. IHS

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AVERTISSEMENT.

QUand je donnai au Public les *Reflexions* que j'ai faites *ſur le Ridicule*, & ſur les moïens de l'éviter, quelques gens qui ſe picquent d'être fins Connoiſſeurs, me reprocherent que cet Ouvrage eſt imparfait ; Que je n'ai pas executé tout ce que promet le Titre ; Que je me ſuis contenté de peindre les vices ordinaires des Hommes, ſans leur montrer ce qu'il faut faire pour acquerir les vertus oppoſées aux défauts que je condamne.

Je ne ſai ſi ce reproche eſt bien fondé, & ſi leur critique eſt raiſonnable : Il me ſemble qu'un homme a acquis une vertu, quand il évite toutes les im-

perfections contraires à cette même vertu. N'eſt-ce pas être poli, diſcret, honnête, regulier, que de ne tomber dans aucune des fautes que l'impoliteſſe, l'indiſcretion, la ſuffiſance, & la bizarrerie font commettre ?

Il faut ajoûter que la plûpart des Maximes que j'établis en dévoilant le vice & le ridicule, montrent ce qu'il faut faire pour l'éviter, & pour acquerir la vertu qui lui eſt oppoſée. Lorſque je cenſure, par exemple, l'impertinence de ceux qui ne donnent nulle attention aux gens qui leur addreſſent la parole ; n'eſt-ce pas leur apprendre leur devoir que de dire, qu'il faut faire l'honneur à ceux qui parlent, de les écouter, & de leur répondre à propos ? Que mille gens laiſſent trop entrevoir leur diſtraction, & l'inquietude où ils

ſont ; on voit ſur leur viſage l'impatience qu'ils ont de vous quitter, & l'ennui que vôtre diſcours leur cauſe; Au lieu d'être attentifs à ce que vous leur dites, ils n'ont d'attention que pour épier le moment de deſerter, ſans donner le tems d'achever ce qu'on a commencé à leur dire : De même quand je blâme l'indiſcretion de ceux qui font taire un homme qui parle, pour continuer eux-mêmes le diſcours qu'il a commencé, & que je dis que c'eſt une incivilité impardonnable d'interrompre celui qui fait un recit; qu'il vaut mieux le laiſſer manquer en quelque circonſtance de l'hiſtoire, que de le redreſſer, s'il ne demande pas nôtre avis, ou de témoigner qu'on ſait il y a long-tems une Nouvelle qu'on veut nous apprendre : Pourquoi refuſer à un homme le plaiſir

qu'il auroit en croïant nous dire une choſe que nous ignorons ? Je crois qu'on ne peut rien ajoûter à cette Maxime.

Cependant pour contenter, s'il m'eſt poſſible, les perſonnes qui m'ont fait l'honneur de me donner leurs avis, j'ai jugé à propos d'écrire quelque choſe *ſur la Politeſſe* : C'eſt comme *la ſeconde Partie*, & la ſuite naturelle du Volume que j'ai donné ſur le Ridicule ; il y a tant de foibles à reformer dans l'Homme, & tant de vices à déraciner pour le rendre parfait, qu'on ne peut trop ſouvent lui montrer le miroir pour le faire appercevoir de ſes extravagances. Si nous voulions prendre la peine d'examiner nos défauts avec le même ſoin que nous examinons ceux des autres, nous parviendrions enfin à nous connoître tels que nous ſommes,

& nous n'aurions pas la ſotte vanité de nous croire tres accomplis, quand peut-être nous ſommes tres ridicules; ou ſi liſant un Livre de Morale, qui peint les Vies des Hommes, nous nous appliquions de bonne foi ce qui nous convient, ſans chercher des convenances pour trouver le portrait de celui-ci ou de celle-là, nous retirerions quelque utilité d'une lecture ſi profitable.

Voilà le but que je me ſuis propoſé en écrivant *ſur le Ridicule*, & *ſur la Politeſſe*. Ceux qui liront cet Ouvrage dans la diſpoſition de ſe faire juſtice, & de s'appliquer ſerieuſement à ſe corriger des vices que je condamne, quand ils ſe reconnoîtront dans la peinture que j'en fais, ils y trouveront des Maximes tres utiles, & qui pourront leur apprendre ce qu'il faut faire ou éviter pour réüſſir dans le commerce du monde.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 30. Mars 1696 ſignées, BOUCHER, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune : Il eſt permis au Sieur Abbé de BELLEGARDE, de faire imprimer par tel Libraire qu'il lui plaira, un Livre de ſa compoſition intitulé : *Reflexions ſur le Ridicule & ſur les moyens de l'éviter, &c.* pendant le tems & eſpace de ſix années, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer ; avec deffenſes à toutes Perſonnes de l'imprimer ſans le conſentement dudit Expoſant, ſur les peines & ainſi qu'il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 19. Avril 1698. Signé, P. AUBOÜIN, Syndic.

Et ledit Sieur Abbé de Bellegarde a cedé ſon droit qu'il a au preſent Privilege à JEAN GUIGNARD *Marchand Libraire à Paris, ſuivant le Traité fait entre eux.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. Juin 1696.

REFLEXIONS SUR LA POLITESSE DES MOEURS,

Avec des Maximes pour la Societé Civile.

DE LA POLITESSE.

LA Politeſſe eſt un précis de toutes les Vertus Morales : C'eſt un aſſemblage de diſcretion, de civilité, de complaiſance, de circonſpection pour rendre à cha-

cun les devoirs qu'il a droit d'exiger. Il faut que tout cela ſoit revétu d'un air agréable & inſinuant, qui ſe répande ſur tout ce que l'on dit, & ſur tout ce que l'on fait. Cette vertu ne conſiſte pas préciſément dans l'exterieur & dans les dehors ; il faut qu'elle ait ſon principe dans l'ame : c'eſt une ſuite d'un eſprit bien fait, qui ſe poſſede, qui eſt le maître de ſes ſentimens & de ſes paroles, qui aime à rendre juſtice à tout le monde, à ſacrifier ſes propres interêts, plûtôt que de bleſſer ceux des autres ; qui ſe met au deſſus des bruits du Vulgaire ; qui n'eſt ni formaliſte, ni épineux, qui ne demande point d'éclairciſſemens ſur la moindre parole équivoque : Il faut pour cela avoir un grand fonds de raiſon, & un grand uſage du monde, avec une connoiſſance

exacte des bienſéances, & de ce que chacun doit à ſon état, pour en bien ſoûtenir le caractere.

On ne peut nier que la Politeſſe ne ſoit le plus grand charme de la ſocieté civile ; cette vertu nous apprend à compâtir aux foibleſſes des uns, à ſupporter patiemment les caprices & les bizarreries des autres, à entrer dans leurs ſentimens, pour les ramener à la raiſon par des voïes douces & inſinuantes, en ſe faiſant au gouſt de tout le monde, par un veritable deſir de plaire : Dans cette vûë on prend toutes les figures, & l'on ſe met ſous toutes les formes que l'on peut pour y réuſſir. Et quoi qu'une longue complaiſance ſoit ſouvent d'une pratique fort amere & fort gênante avec des gens d'un certain caractere ; cependant on ſe captive, & l'on ne ſe détourne

pas de ſon chemin pour leurs mauvais procédez. Quelque bizarre que l'on ſoit, il eſt bien difficile que l'on n'affectionne des perſonnes qui nous ménagent de la ſorte, & avec tant d'aſſiduité.

La Politeſſe apprend encore à refuſer les applaudiſſemens qu'on voudra nous donner, & à les répandre liberalement aux autres ; on fait valoir ingénieuſement ce qu'ils ont d'aimable & de rare. Voilà ce qui fait que l'on gouſte un plaiſir ſi exquis, & ſi délicat, dans le commerce des perſonnes polies, qui ont du bons ſens, de la raiſon, de la complaiſance, qui ſavent s'accommoder à vôtre eſprit, & à vos manieres.

Il eſt rare de trouver enſemble tant de perfections : Ainſi l'on ne doit pas s'étonner que le nombre des perſonnes polies

ſoit ſi petit : Les femmes qui ſont naturellement plus douces, plus complaiſantes, plus gracieuſes que les hommes, ont auſſi plus de politeſſe ; & c'eſt principalement dans le commerce qu'on a avec elles, que l'on apprend á être civil, & poli, par l'envie qu'on a de leur plaire.

Les manieres polies rendent le merite agréable, & le font aimer : quelques talens que l'on ait, le manque de politeſſe détruit l'eſtime, que de rares qualitez devroient faire naître. Il y a des gens qui ont un talent tout particulier pour relever le ridicule des autres, & pour donner de nouveaux jours à leurs impertinences : ce talent eſt fort oppoſé à la politeſſe, qui ménage tout le monde, & qui trouve toûjours des raiſons pour ſauver la conduite des autres, ou du moins pour juſtifier leurs in-

tentions. Les perſonnes polies ont encore une adreſſe merveilleuſe pour entrer dans le goût, & dans le genie des gens, pour prendre le point, & le degré de leur eſprit, pour leur faire naître des occaſions de le développer ; moins attentives à briller dans la converſation, en ſe l'attirant toute entiere, qu'à y faire briller les autres.

Bien des gens paſſent pour polis, qui n'ont que l'écorce de la politeſſe ; ils ſe cachent, mais ſous des dehors empruntez qui ébloüiſſent ; mais pour peu qu'on les pratique, on connoît aiſément l'hypocriſie de cette fauſſe politeſſe : pourvû qu'on leur applaudiſſe toûjours, qu'on leur accorde tout ce qu'ils deſirent, & qu'on ne les bleſſe en quoi que ce ſoit, ils ſont doux, honnêtes, complaiſans ; on les prendroit

pour des modéles de politeſſe: mais le moindre chagrin qu'on leur donne, ou une reverence qu'on oublie à leur faire, démonte la machine, fait tomber le maſque, & les montre dans leur naturel; ils crient, ils s'agitent, ils diſent cent impertinences, ils oublient leur rôle, & ne prennent plus le ſoin de ſe déguiſer: ces inégalitez bizarres les font regarder avec mépris. Quand vous abordez *Frontin*, il fait le doucereux & l'agréable, il vous offre avec un air empreſſé des ſervices qu'on ne lui demande pas; il vous fatigue de ſes embraſſades, & de ſes baiſers: mais au moindre mot qui vous échappe contre ſes ſentimens, ou contre ſes intereſts, il prend feu, & c'eſt ſe tirer d'affaire à bon marché, que d'en être quitte pour quelques injures. Il ne faut donc pas

faire un grand fonds ſur cette politeſſe purement exterieure, qui ne conſiſte que dans de certaines manieres compaſſées, ou affectées; il faut qu'elle ait ſes racines dans le cœur, & qu'elle ſoit fondée ſur de veritables ſentimens. La plûpart des hommes ſe contentent de ſauver les apparences : ils païent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geſte, d'un ſourire: Ceux qui ne penetrent pas plus avant, ſe laiſſent ébloüir par ces lueurs; mais tout cela ne ſe ſoûtient pas dans un commerce de longue haleine; les occaſions, les contradictions, l'intereſt font reconnoître le faux de cette politeſſe ſophiſtiquée.

La politeſſe, dont je parle, ne conſiſte pas dans des grimaces; c'eſt une qualité de l'ame, & qui ſert à en regler les mouve-

mens. On voit quelquefois de fort mal honnêtes gens, qui ont les meilleures apparences du monde : d'autres ont de belles inclinations, ſous des dehors mal compoſez, & avec un exterieur negligé & rebutant.

On ſe flatte quelquefois d'avoir un grand fonds de politeſſe, parce que l'on vit avec des gens, qui nous ménagent, & qui nous reſpectent, qui ont pour nous une aveugle complaiſance, & qui n'oſeroient nous deſobliger, ou nous contredire en rien. Pour ſe connoître, il faut tomber quelquefois entre les mains de gens bizarres, groſſiers, mal polis, dont on ſoit obligé d'eſſuïer la mauvaiſe humeur, & les caprices. Voilà la pierre de touche de la veritable politeſſe. Si nous avons aſſez de complaiſſance pour ſouffrir leurs bizarreries,

ſans laiſſer échapper des marques d'impatience, ou d'aigreur ; ſi nous les ménageons dans leur emportemens, ſi nous ne répondons pas ſur le même ton aux extravagances qu'ils nous diſent, on peut conclure de-là, que nôtre politeſſe n'eſt point hypocrite.

Il y a une grande difference entre la veritable politeſſe, & les petites façons que les Precieuſes affectent pour ſe donner un air de diſtinction. Leurs grimaces étudiées, leurs minauderies, cette fauſſe délicateſſe, dont elles ſe parent, font rire les perſonnes raiſonnables. *Lucette* croit faire la rencherie en répondant d'un ton niais & nonchalant à toutes les demandes qu'on lui fait ; ſes affectations continuelles font toute ſa politeſſe : elle ſe récrie au moindre mal qui lui arrive, comme ſi

tout étoit perdu, ou que ſa vie fût en danger : elle ſe figure que l'on prend le rhume, comme la petite vérole : c'eſt lui faire un ſenſible chagrin, que de touſſer devant elle.

La politeſſe demande une connoiſſance exquiſe de ſes devoirs, & une fidelité éxacte à les remplir : il faut ſe gêner, & prendre ſur ſoi, parce que l'on ſe trouve à tous momens engagé avec des perſonnes d'un commerce fort difficile ; il faut avoir de grands égards pour leurs foibleſſes, ou faire ſemblant d'entrer dans leurs ſentimens. Si vous les prenez par un certain côté, quelque bizarres qu'ils paroiſſent, vous les amenerez au point que vous ſouhaitez ; ou du moins vous n'aurez rien à vous reprocher, ſi vous ne pouvez vaincre la dureté de leur naturel.

Ce n'eſt pas aſſez pour être poli, de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ; il faut le faire d'une maniere libre & aiſée, & ſans une certaine contrainte, qui eſt toûjours de mauvaiſe grace. Cette liberté ſied infiniment, & donne du relief aux plus petites choſes ; au lieu que la contrainte de ces perſonnes tout d'une piece fait toûjours un mauvais effet, & ôte une partie de leurs agrémens.

Les perſonnes naturellement douces & polies n'ont qu'à ſe laiſſer aller à leur penchant. Mais la politeſſe ne naît pas toûjours avec nous ; il faut de l'uſage, de l'experience, de l'application & de l'étude. Les reflexions que l'on fait ſur les impertinences des autres, nous aident à nous en corriger, & ſont d'un grand ſecours pour bien ſe

conduire dans des occaſions délicates, où il ſeroit aiſé de s'oublier, ſans le ſecours de la politeſſe. C'eſt la plus agréable porte pour bien entrer dans le monde; c'eſt ce qui donne cette premiere fleur de réputation, qui répand une douce odeur ſur le reſte de la vie.

Le grand ſecret eſt de ſe faire au goût des gens que l'on pratique; il faut du diſcernement pour deviner la ſituation où ils ſont, & pour entrer dans leur caractere: mais tout le monde ne peut pas avoir tant de délicateſſe dans l'eſprit, ni une certaine ſouppleſſe pour s'ajuſter à toutes les humeurs de certaines gens. Il ne faut pas cependant être eſclave de leurs bizarreries, ni renoncer au ſens commun, pour s'accommoder à leur goût particulier, quand il eſt dépravé.

On n'eſt pas ſûr de plaire avec un grand eſprit, de beaux talens, de grandes manieres ; mais on ne peut ſe défendre des charmes d'une veritable politeſſe. Les perſonnes polies ſe font rechercher de tout le monde, à cauſe de leur complaiſance ; elles ſavent ceder à propos, & prendre tous les détours pour s'inſinuer dans l'eſprit des autres, excuſer les bruſqueries, & les emportemens, qui leur échappent. Comme on aime naturellement à dominer, on affectionne inſenſiblement des perſonnes polies, qui ſe ſoumettent à cette domination : cette habitude eſt difficile à acquerir, & quand on s'eſt mis ſur le pied de ceder, il faut ſe faire un grand fond de docilité, parce que l'on trouve partout des gens bizarres & épineux, qui mettent vôtre patien-

ce à des épreuves bien délicates.

Il y a de certaines circonſtances où la politeſſe demande qu'on entende raillerie ; c'eſt un bon moïen d'éviter bien des démêlez, & de conſerver ſon repos : Au contraire c'eſt une fauſſe délicateſſe de ſe fâcher pour des ſujets qui ne meritent pas qu'on ſe fâche. Quand la raillerie eſt innocente, & qu'elle roule ſur des ſujets indifferens, il faut être brûtal pour ſe gendarmer, & pour s'en plaindre. Si elle eſt trop piquante, il ſuffit de témoigner qu'on la ſent : Si le railleur aprés cela ne change pas de ſtile, c'eſt un mal-honnête homme, qui manque d'eſprit, & de politeſſe. J'ai vû *Clarine* ſe mettre en fureur, parce qu'on lui reprochoit qu'elle faiſoit mal la reverence, & qu'elle entroit de mauvaiſe

grace dans une chambre : ceux qui la railloient là-deſſus, n'avoient nullement envie de l'offencer ; au lieu de les quereller comme elle fit, elle devoit les remercier des avis qu'ils lui donnoient.

Il eſt certain qu'on a ſouvent des ſujets légitimes de ſe plaindre des mauvais procédez des gens ; mais ſi l'on uſe de ſes droits à la rigueur, il faut renoncer au commerce du monde. Diſſimulez adroitement quand on vous fait quelque incivilité, ou qu'on n'a pas pour vous tous les égards que vous voudriez. C'eſt une aſſez grande punition, que les gens ſoient dans leur tort, & qu'on vous rende juſtice. Si vous voulez que l'on vous ſatisfaſſe rigoureuſement, ou ſi vous avez recours aux reproches, & aux injures, en perdant l'eſtime qu'on auroit

auroit euë pour vous, & que l'on ne refuſe guéres aux perſonnes polies, vous vous priverez encore d'une ſatisfaction aſſez douce, que l'on ſent quand on a un procédé honnête avec ceux qui ont des procédez deſobligeans.

Les petits démêlez qui arrivent de tems en tems, font faire de grandes fautes contre la Politeſſe, par les mauvais diſcours, & les mauvais procédez qui nous échappent. S'il nous ſurvient quelque querelle, étouffons-la le même jour; car plus nous differons, plus nôtre chagrin s'envenime, & moins ſommes-nous en état de revenir.

Ne vaut-il pas mieux ceder quelquefois, que de conteſter avec opiniâtreté? La plûpart des matieres dont on diſpute, n'en valent pas la peine, & l'on fait

voir ſa mauvaiſe humeur pour des ſujets tres-frivoles. Si les gens formaliſtes & querelleux ſentoient combien ils ſont incommodes & inſupportables, peut-être s'appliqueroient-ils à ſe corriger d'un vice qui gêne tout le monde. Ce n'eſt pas vivre, que de paſſer ſa vie avec des perſonnes qui grondent ſans ceſſe, & ſans ſavoir pourquoi.

Pourquoi dire de gaïeté de cœur, des paroles deſobligeantes? Eſt-ce un ragouſt que de chagriner les gens, ou de les offenſer pour un mot? Cette liberté qu'on ſe donne, les met en droit de ne vous point ménager, & de vous répondre ſur le même ton. Voilà ce qui fait que les converſations ſont ſouvent ſi deſagréables par les reparties aigres que l'on fait à des paroles offençantes.

C'eſt encore une faute contre

la politeſſe, de dire toûjours du mal de tout le monde, & de décrier toutes les perſonnes de merite. Il y a des gens d'un aſſez mauvais eſprit, ſoit qu'ils le faſſent par malignité, ou qu'ils jugent des autres par eux-mêmes, pour donner de mauvais jours aux actions les plus innocentes, & les plus regulieres ; ils les empoiſonnent pour les rendre ſuſpectes ; ils y ajoûtent méchamment de certaines circonſtances, qui les font paſſer pour criminelles ; c'eſt ſouvent par une envie ſecrette de nuire aux gens que l'on n'aime pas ; ce déſir fait que l'on s'applique à déterrer tout ce qui peut leur faire de la peine. Il ſemble qu'*Aminte* ait une ſcience infuſe de tout ce qu'il y a de plus particulier, & de plus caché dans la famille ; quand les faits lui manquent, elle compoſe

ſur le champ des hiſtoires, & elle a l'art de les révêtir de certaines circonſtances, qui trompent les plus éclairez, & qui perſuadent les plus incredules. Ses regiſtres ne ſont remplis que d'hiſtoires ſcandaleuſes ; car elle ne dit jamais du bien de perſonne, & ne peut ſouffrir que les autres en diſent ; Pour leur fermer la bouche, elle a toûjours en main une ſatire toute prête, qu'elle debite d'un air malin & envenimé; Quel caractere !

Il ne faut jamais chagriner perſonne ; mais quand on a eu le malheur de cauſer du dépit à quelqu'un, il faut faire toutes les avances neceſſaires pour l'obliger à l'oublier. C'eſt l'une des choſes à quoi l'on manque davantage dans le monde, ſoit pudeur, ſoit fierté, ſoit qu'on ait honte d'avoüer qu'on a tort, ou

qu'on ne veüille point faire de pas pour adoucir les gens, chacun demeure ſur le-qui-vive, & l'on ſe reſout plûtôt à rompre un commerce, ou à perdre une perſonne avec qui l'on a toûjours vécu en bonne intelligence, que d'avoüer de bonne foi, qu'on a failli, & qu'on ſe repent de ſon mauvais procedé. Eſt-ce une choſe ſi penible, ou ſe croiroit-on deshonoré pour dire un mot, & pour faire la premiere reverence ?

Ce que je comprends le moins, c'eſt la maniere dure & deſobligeante ; avec laquelle les hommes vivent enſemble. Une eſpece de ferocité les rend intraitables ; on ne ſait comment les aborder, ni par quel endroit on peut les prendre ; ils paroiſſent hériſſez d'épines de tous côtez. Que de détours ! Que de ménagemens pour traiter avec eux de la moin-

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

dre affaire ! N'eſt-ce pas un plaiſir aſſez exquis, que de pouvoir obliger les gens, & leur être bon à quelque choſe ? ſeroit-il poſſible qu'on eût renoncé à tout ſentiment d'humanité ?

C'eſt un fort mauvais caractere, que celui de certaines perſonnes, qui s'appliquent à examiner avec une curioſité maligne tout ce que font les autres, pour le cenſurer. Rien n'échappe à la vivacité de leurs yeux jaloux, ni à la malignité de leur langue envenimée ; de telles gens ſont l'effroi du Genre humain, & de la ſociété civile.

Il n'eſt rien de plus oppoſé à la politeſſe, que la médiſance : ſi les femmes enclines à ce vice, faiſoient réflexion, combien elles peſent aux perſonnes raiſonnables, elles ne ſe chargeroient pas d'un auſſi vilain rôle. La lâ-

cheté de leurs flateurs, qui leur applaudiſſent, les anime; mais un auſſi mauvais ſuffrage n'empêche pas, que les honnêtes gens ne les mépriſent. Ce qui me donne une haute idée du merite d'*Aricie*, c'eſt qu'elle ne peut ſouffrir qu'on médiſe de qui que ce ſoit en ſa preſence; elle a mille adreſſes pour faire tomber la converſation, quand elle roule ſur la médiſance, ou pour détourner le diſcours. Si les perſonnes qui médiſent, ſont d'un rang au deſſous du ſien, elle leur impoſe ſilence; ſi elles ſont reſpectables par leur dignité, elle leur fait entrevoir ſur un viſage mal-content, & par ſon ſilence, qu'on ne lui fait pas de plaiſir; elle trouve toûjours des raiſons pour juſtifier ceux qu'on accuſe.

Les perſonnes relevées par leurs dignitez, & par leur rang ſe don-

nent de grandes libertez à l'égard de leurs inferieurs ; cependant elles devroient toûjours être en garde, pour ne mortifier qui que ce ſoit, par des paroles piquantes ; leur état ne les diſpenſe point d'être polies ; le mépris qu'ils font des gens, cauſe des chagrins dont on ne revient pas ; on pardonne un emportement ; mais on ne pardonne pas une raillerie de ſang froid, qui eſt une marque de peu d'eſtime.

Ce qui ſe preſente d'abord, quand on trouve des gens, dont on croit avoir des ſujets de ſe plaindre ; qui nous ont rendu de mauvais offices, ou qui ont tenu de nous des diſcours deſobligeans, eſt de leur reprocher en en face leurs mauvais procédez, & de le faire durement. On tombe par-là dans la même faute, que l'on reproche aux autres.

S'il

S'il eſt à propos de leur faire ſentir qu'ils ont tort, il faut le faire d'une maniere douce & inſinuante, ſans éclats, ſans aigreur, ſans emportement, & ſans s'écarter le moins du monde des régles de la Politeſſe. Un homme qui peut gagner cela ſur ſoi, & qui eſt aſſez maître de ſes ſentimens pour ſe moderer dans une conjoncture ſi délicate, a plus de force d'eſprit que le vulgaire, qui s'échappe dans les ſujets de chagrin qu'il croit avoir.

Les perſonnes qui ont ceſſé de s'aimer aprés un long commerce, ſe déchaînent les uns contre les autres ; c'eſt à qui dira plus de mal, pour juſtifier ſa conduite, & pour ſe diſculper devant le Public. L'experience le montre aſſez, qu'il n'y a pas de haine plus violente, que celle qui s'allume entre des perſonnes qui ſe ſont

fort aimées, quand elles viennent à changer de ſentiment : les motifs de l'amour ſe joignent alors aux motifs de la haine, pour rendre leur paſſion plus vive.

C'eſt manquer de politeſſe, que de divulguer, quand on n'eſt plus ami, des ſecrets que l'on vous a confiez durant le cours d'une amitié établie. Cette indiſcretion cauſe ſouvent de grands démêlez, & attire de fâcheux reproches. Ceux que l'on trahit de la ſorte, ont un droit légitime de ſe plaindre des perſonnes qui leur joüent ces mauvais tours : ils ont même quelque droit de les mépriſer ; car c'eſt une foibleſſe, qui n'eſt pardonnable qu'à des femmes, qui n'ont pas toûjours la force de ſe taire. Un ſecret qu'on leur confie, eſt un fardeau qui leur peſe, & elles ne tardent gueres à ſe ſoulager. Ne dites

point à *Ardeliſe*, quand vous lui confiez quelque affaire, que vous l'engagez au ſecret ; cette circonſtance la met dans l'impoſſibilité de ſe taire ; l'impatience où elle eſt de vous quitter, ne vient que de la demangeaiſon qu'elle a de divulguer vôtre affaire, qu'elle raconte d'un bout à l'autre au premier-venu ; elle reſſemble en quelque maniere à ceux à qui il eſt tombé du feu, ou quelque choſe de brûlant ſur la main, ils le ſecoüent le plûtôt qu'ils peuvent.

L'une des choſes qui ennuïent le plus dans la converſation & à quoi l'on prend moins garde, ce ſont les redites. On ne prend plus de gouſt à entendre ce que l'on ſait déja : mais c'eſt bien pis quand des gens vous racontent avec emphaſe, & qu'ils vous donnent pour nouvelles des choſes

dont on a les oreilles rebattuës. Il me ſemble qu'il eſt aiſé de remarquer par l'air dont on les reçoit, que le récit en eſt deſagréable : mais le plaiſir que l'on trouve à parler & à tenir le bureau dans la converſation, empêche de ſentir l'ennui que l'on donne à ceux qui écoutent.

Ce qui regarde la Cour, les Grands, les Perſonnes diſtinguées par leurs emplois ou par leur naiſſance, eſt moins ſujet à ennuïer ; car comme les hommes ſont naturellement curieux, les choſes relevées & ſingulieres piquent leur curioſité ; au lieu que celles qui ſont triviales, leur paroiſſent languiſſantes, & indignes de leur application. Ainſi ceux qui aiment à parler, & qui veulent qu'on les écoute avec plaiſir, doivent chercher des matieres qui nouriſſent la curio-

ſité des autres, & qui les tiennent toûjours en haleine. *Alizon* n'obſerva pas cette regle dans toutes ſes circonſtances l'autre jour qu'elle vint voir *Arianne* ſa bonne amie, chez qui il y avoit alors trois Ducs, & cinq ou ſix femmes de la premiere qualité. Alizon qui eſt la femme d'un Magiſtrat, ne ſe fut pas plûtôt établie dans ſon fautueil, qu'elle s'empara abſolument de la converſation, dont elle fit une eſpece de Dialogue, en adreſſant la parole à ſa fille qu'elle avoit amenée avec elle : Ce beau diſcours ſe paſſoit en demandes & en reponſes, à quoi le reſte de l'aſſemblée n'avoit nulle part ; mais en recompenſe on y apprit combien Alizon avoit d'enfans ; que ſon fils aîné alloit au College, qu'il étoit le premier de ſa Claſſe ; que ſon mari avoit ſix

douzaines de chemiſes avec de la dentelle. Quelle imbécillité ! la pauvre Arianne ſuoit à groſſes goutes, de la ſottiſe de ſon Amie, qui ne ſentoit pas que tout le monde lui rioit au nez ; elle fit ce qu'elle put pour rompre le diſcours ; mais l'autre ne voulut jamais interrompre le fil de cette belle hiſtoire.

L'envie qu'on a de parler, pour faire paroiſtre ſon eſprit, fait remarquer que l'on manque de jugement, par les diſcours impertinens que l'on tient devant des perſonnes qui ont du diſcernement & du goût. Un homme entêté de ſon merite ; qui ſe croit beau & bien fait, ne parle que de ſes bonnes fortunes, & il le fait avec autant d'aſſurance, que ſi l'aſſemblée y prenoit beaucoup de part, ou que ſi l'on croïoit tout ce qu'il dit. Un

homme de guerre fait le détail de toutes les occaſions où il s'eſt trouvé, & où il a ſignalé ſon courage : il dit les noms des ennemis qu'il a vaincus ; d'autres parlent des grands repas qu'ils ont faits, ou qu'ils ont donnez, & ne manquent guéres à faire le panegyrique de leur cuiſinier ; ils comptent exactement toutes les bouteilles de vin de Champagne qu'ils ont englouties. Des diſcours de cette nature ſont tres faſtidieux pour ceux qui n'ont nulle curioſité d'apprendre de pareilles hiſtoires.

Le plaiſir de la converſation eſt le plus exquis que puiſſent goûter des perſonnes délicates, & ce qui les pique le plus ; mais il faudroit apporter plus de circonſpection au choix des perſonnes que l'on doit pratiquer. Les grandes aſſemblées fatiguent ;

on n'y ſauroit parler que de choſes générales, qui ennuïent preſque toûjours, & qui n'intereſſent perſonne. Cependant la plûpart aiment la foule ; c'eſt une marque ſûre de leur mauvais goût, ou qu'ils ſe défient d'eux-mêmes, & qu'ils ne croïent pas pouvoir ſe ſoûtenir dans un tête-à-tête. Il faut auſſi ſe défendre d'une fauſſe délicateſſe, qui ne trouve perſonne à ſon gré ; on ne doit pas ſe flatter de rencontrer des gens qui plaiſent en toutes choſes ; c'eſt aſſez pour le commerce, qu'ils aïent quelques agrémens.

Quand l'aſſemblée eſt nombreuſe, la converſation ne peut rouler que ſur des ſujets vagues, ſur les nouvelles & les bruits qui courent, ſur des bagatelles, qui ne méritent pas d'être dites, ni écoutées. Il ne faut pas s'é-

tonner ſi les gens d'eſprit, qui ont du goût & de la raiſon, n'y trouvent pas leur compte, & qu'ils en ſortent rebutez; cependant ils ne doivent point faire les dégoutez, ni laiſſer entrevoir leur chagrin; cette délicateſſe ſeroit injurieuſe à ceux qui compoſent le cercle, en marquant le mépris qu'on a pour eux, & la bonne opinion qu'on a de ſoi-même.

Si ce que l'on dit en converſation, vous paroît puerile & frivole, n'en faites pas ſemblant, & ne regardez pas en pitié les perſonnes qui ne diſent que des puérilitez; de quoi voulez-vous que s'entretiennent des femmes, ſi elles ne parlent de bagatelles? Mais quelques bagatelles qu'elles ſoient, humaniſez-vous à y répondre; ne craignez point de vous abbaiſſer, ni de faire tort à cette profonde érudition que

vous croïez avoïr. *Ariſte* eſt en converſation, ſans y être; il ne donne nulle attention à ce que ſes amis lui diſent; s'il ouvre la bouche, c'eſt pour critiquer un mot qui aura échappé par mégarde, ou qui ne lui plaira pas: il parle quelquefois de choſes ſi ſublimes & ſi recherchées, que perſonne ne les peut comprendre. Ce grand étalage de ſcience, par où il cherche à ébloüir, le fait regarder comme un Pédant incommode: Les hommes ſont faits pour vivre enſemble; ainſi la premiere de toutes les ſciences eſt celle qui apprend à vivre: Ce qui rebute des Savans, c'eſt qu'ils ne ſont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde; ils n'ont ni complaiſance, ni politeſſe; ils ſe croïent obligez de ſoûtenir vigoureuſement tout ce qu'ils avancent, pour amener tout

le monde à leur ſentiment.

L'un des défauts les plus ordinaires des converſations eſt que perſonne ne veut céder à ſon voiſin : on ſe fait un point d'honneur de défendre ſes opinions, même dans des bagatelles, avec une roideur, qui va juſqu'à l'opiniâtreté. Qu'y gagnerez-vous, quand on vous aura accordé ce point chimerique, qui eſt l'objet de vôtre diſpute ? On ſort aigri & indigné contre vous ; au lieu qu'un peu de complaiſance vous auroit gagné l'eſtime & l'affection de tout le monde.

N'inſultez point à un honnête-homme, & ne le mépriſez pas, s'il tombe dans quelque diſgrace, ou s'il eſt mal traité de la fortune. N'applaudiſſez point à un fat, quelque riche, quelque opulent qu'il ſoit ; quelque ſecours que vous eſperiez de ſon

crédit & du poſte qu'il occupe. Leçon importante, mais mal pratiquée ! Contemplez *Agaton*, voïez avec quelle hauteur, & quel mépris il traite *Arſenne*, qui eſt le plus honnête homme de France, le plus poli, le plus ſpirituel, du commerce le plus agreable ; mais il n'eſt pas riche, & il ne poſſede aucune charge. Quelle complaiſance, quels égards, quels ménagemens ce même Agathon n'a-t'il point pour *Bétiſi* qui n'eſt qu'un ſot, dont on ne connoiſt ni le pere, ni les ayeux, & qui eſt le premier homme de ſa race ; mais il eſt riche, & accredité ; il diſpoſe des emplois, & peut placer des gens dans des poſtes, qui ſont la ſource de la richeſſe & de l'opulence. Ame. pairies de bouë ! Voilà vôtre idole, faites-lui la cour ; abbaiſſez-vous juſqu'aux plus hon-

teuſes complaiſances, pour vous inſinuer dans ſon eſprit: qu'importe de s'avilir & de ſe dégrader, pourvû que l'on devienne riche.

C'eſt le malheur de ceux qui ſont nez dans une fortune médiocre, d'être expoſez aux mépris & aux inſultes des Grands, & de ceux qui ont fait leur fortune; ils abuſent ſouvent de leur autorité, & du pouvoir que les richeſſes leur donnent. Les perſonnes polies ne témoignent point de mépris pour ceux qui ſont au deſſous d'eux, au contraire elles les ménagent, & leur parlent d'une maniere honnête, & careſſante. Ces procedez obligeans leur attirent l'eſtime, & le cœur de tout le monde. Ce qui fait qu'*Alidor* eſt ſi généralement eſtimé, c'eſt qu'il ne paroiſt point fier de ſon rang, de ſa grande naiſſance, de ſa bravoure, de ſon mérite per-

ſonnel: il ne rebute jamais ceux qui ont quelque choſe à demêler avec lui: tout le monde, de quelque caractere que l'on ſoit, eſt bien reçu à lui parler: On ſe retire toûjours d'auprés de lui charmé de ſon honnêteté, de ſes offres obligeantes, de ſa politeſſe, qui lui gagne tous les cœurs.

Ce qui diſtingue davantage les perſonnes polies, de celles qui ne le ſont pas, eſt la maniere égale & unie avec laquelle elles ſe conduiſent dans les differentes conjonctures où elles ſe trouvent, de quelque eſpece que ſoient les gens qu'elles ont à ménager. Elles ne ſe fâchent point légérement pour les ſujets de fâcherie, qu'on leur fait naître à tous momens; elles ne font pas ſemblant de tout voir & de tout entendre; elles ſavent ceder à propos pour détourner l'orage, & donnent quelque choſe au

caprice, & à la bizarrerie de ceux avec qui elles ſont en commerce; Au contraire une perſonne qui manque de politeſſe, ou qui n'a pas un aſſez grand uſage du monde, ſe plaint à tout propos des mauvais procédez des autres: elle les leur reproche brutalement ſans garder aucune bienſéance; elle ſe tourmente pour des bagatelles, & regarde comme des fautes impardonnables, les plus petits ſujets de chagrin qu'on lui donne; elle trouble ſon repos, & celui des autres.

On eſt ſouvent obligé par la neceſſité de ſes affaires, ou des poſtes que l'on occupe, de faire de certaines choſes, qui déplaiſent aux gens; mais il faut tâcher d'adoucir leur chagrin, par de belles paroles. Si des conjonctures fâcheuſes vous engagent malgré vous à faire des démarches,

dont on n'ait pas ſujet d'être content, il faut que la politeſſe vous aide à juſtifier la ſincerité de vos intentions, pour donner à entendre, que ce n'eſt ni par bizarrerie, ni par mauvaiſe humeur, ni par envie de déſobliger les gens de propos déliberé, que vous en uſez de la ſorte.

C'eſt un malheur dans la vie de ſe trouver en commerce avec des gens durs & épineux, qui ont toûjours quelque querelle à vous faire ſur les moindres bagatelles. Si ce ſont des perſonnes que l'on revere, & que l'on doive ménager, il faut garder des meſures, & ſe ſervir de détours pour rompre un commerce ſi incommode, ſans bleſſer les regles de la politeſſe, & ſans leur donner de manifeſtes ſujets de ſe plaindre. On les voit le plus rarement qu'il eſt poſſible ; on

les

les évite adroitement, ſans qu'ils s'apperçoivent qu'on les fuït ; d'autres fois l'on s'excuſe ſur des affaires preſſées, & qu'il eſt impoſſible de remettre à un autre tems ; & ainſi on les deſaccoûtume de nous voir ; & l'on s'affranchit peu à peu de leurs fâcheuſes viſites.

Il ne faut pas eſperer de ne trouver dans le commerce du monde, que des perſonnes parfaites & accomplies ; chacun a ſes foibles ; il faut excuſer leurs défauts, ou les diſſimuler, quand ils n'ont pas des conſequences fâcheuſes : Aïez pour les autres la même indulgence, que vous voulez qu'on ait pour vous. C'eſt une impoliteſſe impardonnable, que de relever une faute, & couvrir de honte la perſonne qui y eſt tombée ; N'eſt-elle pas aſſez punie par le dépit & par la confuſion que ſon impertinence lui cauſe ?

C'eſt manquer de politeſſe ; que de laiſſer entrevoir aux femmes l'indifference, ou le mépris qu'on a pour elles ; on leur fait entendre par-là qu'elles ne ſont ni belles, ni aimables ; & ainſi on leur ôte ces douces idées, qui flatent ſi agréablement leur amour-propre. Pourquoi dites-vous en face à *Beliſe*, qu'elle a paſſé quarante ans ? Elle dit par-tout qu'elle n'en a que vint-quatre ; le blanc & le rouge qu'elle met avec beaucoup d'art & de délicateſſe, replâtrent un peu ſon viſage, & lui tiennent lieu d'agrément : elle ſe conſole en contemplant dans le miroir, la vivacité de ſon teint, qu'elle achette toûjours chez la bonne Faiſeuſe.

Ce n'eſt pas une véritable politeſſe que celle de certaines perſonnes, qui promettent leur crédit, & de bons offices à tous

venans : on compte ſur leur parole ; mais l'occaſion fait connoître la fauſſeté de leurs promeſſes. Il ne faut pas amuſer les gens par des careſſes ſteriles, quand la ſituation de leurs affaires demande des ſervices eſſentiels. Ils vous ſeroient bien plus obligez, ſi vous leur diſiez ſincerement, que vous êtes dans l'impuiſſance de faire pour eux, ce qu'ils vous demandent, parce que vous leur avez promis ; car ils prendroient d'autres méſures.

Certaines gens croïent faire les polis, en careſſant également tout le monde, & faiſant des civilitez au premier-venu, dont à peine ils connoiſſent le nom: Ils font des offres de ſervice, avec la même chaleur à un ſot, qu'à un honnête homme ; mais ils en demeurent-là, & ne font pas plus de démarches pour l'un que

pour l'autre. Que prétendent-ils avec ces embraſſades proſtituées ?

Quelques avances que l'on faſſe à des gens d'un certain caractere, ils trouvent toûjours des raiſons pour vous cenſurer. C'eſt en vain que l'on s'étudie à leur plaire ; on ne peut leur dérider le front ; aprés avoir fait au delà de tout ce qu'ils pouvoient raiſonnablement attendre de vôtre complaiſance, ils ne ſont pas encore ſatisfaits ; & ce qui paroît de plus bizarre, ils ſont aſſez impolis, pour ſe plaindre de vôtre indolence, & du peu de zéle que vous témoignez à les ſervir ; mais ſi vous exigiez d'eux la moindre partie des choſes que vous faites en leur faveur, ils vous regarderoient comme un importun.

Quand on fait des confidences, il ne faut pas donner ſous

ſecret des bagatelles, que l'on regarde comme des myſteres ; c'eſt agir contre la droite raiſon, que de faire trop de cas de certaines affaires, qui ne meritent pas ſeulement qu'on y faſſe attention ; mais c'eſt importuner ſes amis, que d'éxiger d'eux le ſecret pour des riens, qui ne valent pas la peine d'être écoutez.

Il eſt plus rare de trouver des perſonnes polies & agréables, que d'habiles & de ſavantes. On puiſe la ſcience dans un College à force de lire & de travailler ; il ne faut pour cela que des yeux, & des oreilles, avec un eſprit médiocre ; mais on ne peut devenir poli que dans le commerce du beau-monde ; cela même ne ſuffit pas ; il faut du goût & des reflexions. Combien de gens paſſent toute leur vie à

la Cour, & dans le grand monde, qui demeurent groſſiers & impolis ? Les perſonnes de Province, quoiqu'elles faſſent, ne peuvent ſe défaire d'un certain vice de terroir fort oppoſé à la politeſſe ; elles peuvent plaire d'abord par leurs agrémens ; mais pour peu que le commerce dure, on trouve toûjours dans leurs manieres, & dans leurs procédez je ne ſai-quoi qui rebute infiniment les perſonnes délicates, & qui ont l'idée d'une veritable politeſſe.

Ce qu'on ne croira peut-être pas, c'eſt que les Voïages que certaines gens de Province font à Paris, les rendent plus ſots, & plus impertinens ; l'approche de l'air de la Cour donne un nouveau luſtre à leur ridicule : Parce qu'ils ont vû les Tuilleries, l'Hôtel d'Hollande, & le Cheval de bronze, ils croïent en

avoir bien plus de merite, & regardent de haut en bas ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur campagne : ils fatiguent tout le monde par des récits éternels de ce qu'ils ont vû à la Cour, ou de ce qu'ils ont lû dans le Recueil des *Curioſitez de Paris*. Ce n'eſt pas le tout que de venir en cette Ville, d'en contempler les Ponts, & *l'Hôtel des Invalides*; il n'y a que le commerce des honnêtes-gens, qui puiſſe contribuer à effacer la craſſe de la Province. La vûë des ruës, ni des maiſons, les diſcours des gens avec qui l'on a mangé dans ſon auberge, ne ſont pas d'un grand ſecours pour la politeſſe. Ce qui eſt encore de plus fâcheux, c'eſt que les gens de Province, s'ils n'ont beaucoup d'eſprit, prennent à Paris un faux air, qui gâte ce qu'ils ont de bon, en traveſtiſſant leur naturel.

Si l'on ne voïoit que des perſonnes de merite, & que l'on reſpecte, on prendroit inſenſiblement une teinture de politeſſe, qui contribuë beaucoup à former & à regler les mœurs. La complaiſance que l'on a pour des gens de ce caractere, l'envie de leur plaire inſpire de certains agrémens, qu'on n'aimeroit pas dans le commerce des perſonnes que l'on ne prend pas le ſoin de ménager, & pour qui l'on n'a nuls égards. On a moins de peine à ſe ſoûmettre aux ſentimens de ceux que l'on reſpecte, & c'eſt par cette complaiſance que l'on parvient à un haut degré de politeſſe.

On eſt fort à plaindre d'être né avec de mauvaiſes qualitez. Il y a des gens naturellement groſſiers, impolis, deſobligeans, brutaux, qui ne menagent perſonne,

ſonne, & qui diſent de gaïeté de cœur des paroles offençantes. Quand on eſt de ce temperament, on a bien du chemin à faire pour parvenir à la politeſſe, & ils n'y parviendront jamais, s'ils n'ont de la docilité pour quelque Ami ſage & éclairé, qui prenne le ſoin de les redreſſer; & s'ils n'ont un long commerce avec des perſonnes polies, à qui ils aïent envie de plaire, & qu'ils tâchent de copier.

J'ai de la peine à deviner la raiſon pourquoi les perſonnes, qui ſavent le plus, ſont d'ordinaire les moins polies; On remarque dans leurs mœurs & dans leurs manieres je ne ſai-quoi de ſauvage & de groſſier; elles n'ont ni ſouppleſſe, ni agrément, ni complaiſance: Cependant la ſcience devroit contribuer à adoucir l'eſprit & à le polir: mais

par malheur l'experience ne prouve que trop, qu'elle fait un effet tout contraire dans les Savans de profeſſion ; ſoit qu'ils dédaignent de s'humaniſer avec le reſte du Genre humain, & de ſe ſervir de leur eſprit dans les entretiens ordinaires ; ou qu'ils negligent de s'aſſujettir aux petits détails que demandent les devoirs de la vie civile ; ſoit qu'en effet ils les ignorent. Il y a dans leurs manieres une roideur, & une dureté, qui les fait redouter aux perſonnes polies.

La Politeſſe ne s'apprend pas comme la muſique, ou quelque autre ſcience. On ne l'acquiert que par l'uſage des honnêtes gens. Les perſonnes nées à la Cour, ou qui y ont toûjours vêcu, ont je ne ſai-quoi d'aiſé, de naturel, & de poli, qu'on n'acquiert point par artifice,

quelque peine que l'on ſe donne ; il eſt vrai auſſi que le naturel y contribuë beaucoup, & que pluſieurs doivent à un temperamment heureux, le fonds de politeſſe, qui les rend ſi aimables.

Il faut avoir de grands talens & un rare merite, avec un grand fonds de politeſſe pour ſe ſoûtenir dans un long commerce avec les mêmes perſonnes, & pour leur être toûjours agréable. Il y a des momens que l'on ſe relâche, & où l'on n'eſt pas toûjours d'humeur à ſe gêner, pour cacher ſes défauts & ſes foibleſſes. Cette vûë bleſſe les yeux des perſonnes, que nous pratiquons, & les détrompe. Ces nouvelles découvertes détruiſent l'eſtime qu'on avoit de nôtre merite ; l'indifference ſuccede à l'empreſſement qu'on

avoit pour nous. Voilà proprement ce qui ruïne toutes les amitiez, qui ne peuvent guéres ſubſiſter, quand l'eſtime reciproque eſt détruite.

Ceux qui ſont riches, ou qui ont fait fortune, ont naturellement du mépris pour les autres, qui ſont demeurez dans l'indigence, quelque rares qualitez qu'ils puiſſent avoir d'ailleurs. La plûpart des hommes ne font guéres de cas des talens de l'eſprit, quand on n'a point d'autre merite. Je crois que les riches doivent donner quelque marque d'eſtime à ceux qui ne le ſont pas; ce ſeroit le moïen d'adoucir en quelque maniere leur chagrin & de les conſoler à peu de frais. C'eſt déja une aſſez grande infortune que d'être dans le beſoin; faut-il encore redoubler leurs déplaiſirs, & les inſulter

ſur un état ſi malheureux.

Le croiroit-on, ſi on ne le voïoit de ſes yeux, que dans un ſiecle auſſi poli & auſſi ſpirituel que le nôtre, les jeunes-gens ſoient devenus je ne ſai comment, feroces & brutaux ? ils tiennent devant des femmes reſpectables par leur naiſſance & par leur caractere les mêmes diſcours qu'ils tiennent à des Griſettes. Ce qui eſt de merveilleux, les plus prudes ne s'en étonnent point, pourvû qu'ils ſe ſervent de termes équivoques & enveloppez. La politeſſe apprend à traiter les gens conformément à leur état, & à des ménagemens, & des égards pour les perſonnes qui meritent qu'on les reſpecte. Le jeune *Cleon* fit l'autre jour une viſite à *Celanire* ; il trouva chez elle cinq ou ſix femmes de la premiere qualité ; il étoit à de-

mi yvre, & ſortoit d'un grand repas qu'il venoit de faire au cabaret : Eſt-ce en cét état, qu'il faut ſe montrer à des femmes d'une naiſſance diſtinguée ? Il ne les entretint que de bonnes-fortunes ; il leur montra des Lettres galantes, dont il avoit les poches toutes remplies : il fit des ſatires horribles de toutes les femmes, & de leur mauvaiſe conduite, ſans ménagemens, ſans diſtinction, ſans nuls égards pour celles à qui il parloit : Aprés tous ces propos impertinens, il ſortit fort content de lui-même, chantant de toute ſa force ſur l'eſcalier de la maiſon, ſans être touché le moins du monde des extravagances qu'il venoit de faire. Quelle idée peut-on avoir d'un homme de qualité, qui commence à entrer dans le monde, & qui débute ſi mal ?

Les jeunes-gens ne s'accommodent guéres du commerce des Vieillards, qui ſont naturellement chagrins & imperieux : Quoiqu'ils aïent vécu long-temps ils ne ſavent pas vivre ; ils veulent aſſujettir tout le monde à leurs manieres, à leurs caprices, à leurs bizarreries. S'ils étoient plus traitables, & plus polis, leur commerce ſeroit une bonne école pour les jeunes-gens, qui profiteroient de ce que les autres ont appris par une longue experience. La vieilleſſe n'a déja que trop de défauts & de deſagrémens, ſans y ajoûter encore le chagrin & la mauvaiſe humeur. Je voudrois que les perſonnes avancées en age reſſemblaſſent à *Cleobule*: La vieilleſſe en lui n'eſt ni chagrine, ni dégoûtante; il ne tyranniſe perſonne ; ſans faire le jeune homme, il a des manieres

aisées qui s'accommodent à toutes ſortes de temperammens ; s'il ne ſe livre pas aux plaiſirs , & s'il garde la bienſéance d'un ſerieux , que ſon age lui inſpire, au moins il n'eſt pas un cenſeur incommode , & il ne trouve pas mauvais que les autres ſe divertiſſent. Les emplois qu'il a eus à la Cour & à l'Armée ; les Sciences qu'il a cultivées avec beaucoup de ſoin , lui fourniſſent mille choſes curieuſes qui rendent ſa converſation auſſi agréable qu'utile : on ſort toûjours content d'auprés de lui , charmé de ſa politeſſe, inſtruit par mille faits dont il a été le témoin , & dont il fait part ſans faſte , & ſans ſe faire prier , à tous ceux qui ont la docilité de l'entendre , & qui veulent profiter de ſes lumieres.

La raiſon pourquoi les jeunes-gens fuïent les Vieillards , &

qu'ils les évitent autant qu'ils peuvent, c'eſt qu'ils n'aiment point la contrainte, & qu'ils ſe trouvent gênez dans le commerce qu'ils ont avec eux. Le chagrin de la Vieilleſſe ſe répand ſur la perſonne des vieillards, & rend faſtidieux tout ce qu'ils diſent & tout ce qu'ils font. Incapables de goûter les plaiſirs, ils veulent pour ainſi dire, ſe dédommager, en cenſurant dans les autres ce qu'ils ont fait eux-mêmes dans leur jeuneſſe. Cette critique à contretems ne perſuade guéres la jeuneſſe, qui s'en tient plûtôt aux exemples qu'on leur a donnez, qu'aux belles maximes qu'on leur debite. *Acaſte* fait les plus belles leçons du monde à ſon fils ſur les malheurs de la galanterie; il lui dit d'un air chagrin que c'eſt l'écüeil de la fortune; & qu'un homme vivement occupé de l'A-

mour, ne peut penſer ſérieuſement à autre choſe : Peut-être que les maximes d'Acaſte feroient quelque impreſſion ſur le cœur de ſon fils, ſi les mauvais exemples qu'il lui a donnez, n'en empêchoient l'effet, ou s'il l'inſtruiſoit d'une maniere plus douce & plus inſinuante.

Les perſonnes du vieux tems ſont plus formaliſtes & plus façonniers que les modernes, qui ne ſauroient s'aſſujettir à ces regles & à ces grimaces concertées : Ce n'eſt pas en quoi conſiſte la veritable politeſſe ; on veut maintenant un peu plus de liberté, mais il y faut garder des meſures & de la bienſéance. Si l'on n'y prend garde, cette liberté dégénére dans une licence, qui ne convient nullement à des perſonnes polies, & qu'on ne pardonneroit pas à des Pages.

Mais le milieu entre l'excés de contrainte & de liberté eſt difficile à trouver, & demande de l'attention ſur ce qui eſt capable de rebuter les perſonnes de bon gouſt, ou de leur plaire ; quand on a trouvé ce temperamment, on eſt dans la voïe qui conduit à la politeſſe.

Eſt-ce pour faire les polis, que des hommes d'une certaine eſpece font métier de débiter de fades douceurs à toutes les femmes ? La blonde & la brune ſont traitées de la même maniere ; ſans diſtinguer le rang ni le merite, ils font les mêmes complimens à toutes celles qu'ils rencontrent, comme des Perroquets, qui repetent ce qu'ils ont appris : il ſemble que ce ſoit un rôle qu'ils ſavent de memoire, & qu'ils joüent ſur le théatre. Les femmes qui ont du gouſt & du diſ-

cernement, ne peuvent tâter de ces fadaiſes, qui leur font ſoulever le cœur ; mais l'on trouve par-tout des dupes, qui avalent ce poiſon comme du nectar, & qui ſont ravies d'être encenſées comme des idoles. Vous êtes d'une profeſſion, *Belani*, qui vous diſpenſe de faire le galant ; vôtre petit colet vous impoſe des regles, dont vous ne devez pas vous diſpenſer par bienſéance : il n'y a que vous dans tous les lieux où vous vous trouvez, qui s'empreſſe pour rendre de petits ſoins à toutes les femmes : laiſſez cet emploi aux Cavaliers, & donnez-vous des emplois qui conviennent mieux à vôtre caractere ; on ne vous en eſtimera pas moins de n'être pas ſi poli, ſi empreſſé & ſi complaiſant.

La politeſſe qui convient à un homme d'épée, n'eſt pas de la

même eſpece que celle qui convient à un Abbé, dont le caractere eſt plus ſerieux, & qui demande plus de retenuë & plus de reſerve. Un Magiſtrat eſt obligé d'être grave, modeſte, circonſpect ; il ne faut pas cependant que cette gravité ſoit ſi auſtere, qu'elle effraïe tout le monde, & qu'elle ôte la liberté de l'approcher. Les plus hardis ſolliciteurs tremblent quand il faut aborder *Varlius*, pour lui expoſer leurs affaires ; rien ne lui déride le front ; il eſt toûjours heriſſé d'épines, & inacceſſible de tous côtez ; il affecte le laconiſme des Oracles ; il n'ouvre la bouche que par reſſorts, & il tourne les yeux comme une Pagode. Cette affectation le fait ſortir de ſon naturel, & l'expoſe à la riſée, au lieu de lui attirer du reſpect.

La politeſſe des femmes ne conſiſte pas non plus dans des manieres affectées qu'elles empruntent pour paroître plus précieuſes. De quelque caractere qu'elles ſoient, elles ne doivent point s'effaroucher quand de certaines gens leur font des honnêtetez, ou leur diſent des choſes flateuſes : C'eſt une politique uſée de contrefaire les ſeveres, & de ſe parer d'une fierté ſcrupuleuſe au moindre empreſſement qu'on leur témoigne. Il y a à parier, que celles qui ſe gendarment de la ſorte, & qui deviennent plus farouches, plus on tâche de les apprivoiſer par des ſoins & de la complaiſance, ne ſont pas auſſi modeſtes qu'elles affectent de le paroître ; mais ce manége leur eſt aſſez inutile.

Les femmes les plus polies, qui ont du merite, & qui ſe pi-

quent d'être belles, ont bien de la peine à cacher leur dépit, quand on loüe en leur preſence des femmes qui ont de la réputation, & de la beauté : Elles examinent avec une curioſité chagrine, tous les traits de leur viſage pour y trouver de l'irrégularité ou quelque défaut qui les raſſeure & qui les conſole. Cette découverte eſt une eſpece de triomphe, & elles ne peuvent s'empêcher de laiſſer échapper des marques de la maligne joïe dont elles ſont poſſedées, dans l'eſperance dont elles ſe flattent d'effacer leurs Rivales. Mais tous les diſcours deſobligeans qu'elles tiennent, bien loin de relever leur propre merite, ne leur attirent que du mépris ; elles croïent qu'on leur applaudit quand on leur rit au nez.

Il y a long-temps que l'on prêche les Femmes ſur le chapitre

de la Médiſance ; mais l'on n'y gagne rien : les motifs les plus touchans ne font que blanchir ; elles ont pris leur pli, & c'eſt une coutume établie parmi elles, de s'acharner ſur la réputation des gens, de cenſurer leurs actions les plus innocentes, de les montrer à des jours & ſous des couleurs qui les rendent monſtrueuſes : Cependant c'eſt manquer de politeſſe que d'en uſer de la ſorte ; & ces procédez deſobligeans marquent un grand fonds de malignité.

Les belles Femmes ſe contentent d'être belles, & ſe flattent aiſément de primer ſur celles qui n'ont que beaucoup d'eſprit, & qui n'ont point d'agrémens exterieurs. Elles ſont tellement enyvrées de l'encens que leur donnent ceux qui leur font la cour, & qui s'étudient à leur plaire, qu'elles

qu'elles prennent inſenſiblement des airs de fierté & de hauteur fort oppoſez à la politeſſe & aux manieres honnêtes qu'elles devroient avoir, & qui donneroient un nouveau luſtre à leurs charmes. Ces hauteurs révoltent les autres femmes, qui font de leur côté des ligues offenſives & défenſives pour les détruire. Elles éclairent de prés leur conduite, & ne leur pardonnent pas les fauſſes démarches qu'elles peuvent faire. C'eſt une affaire délicate que de vouloir uſurper l'empire de la beauté ; les perſonnes qui ſe croïent intereſſées, deviennent de dangereuſes rivales, & font joüer d'étranges reſſorts pour ſe maintenir dans leurs droits, & pour s'affranchir d'une uſurpation ſi odieuſe & ſi oppoſée à leur gloire.

DES SENTIMENS MODESTES.

IL eſt impoſſible de parvenir à la Politeſſe ſans avoir des ſentimens modeſtes, parce que la fierté & les manieres hautaines ſont les ſources les plus naturelles de l'impoliteſſe. La modeſtie diſſipe un certain charme, & les tenebres que l'orgueil répand dans l'eſprit de l'homme, & qui l'empêchent de ſe connoître tel qu'il eſt. Cette illuſion groſſit l'idée qu'il a de ſon propre merite, & affoiblit celle qu'il devroit avoir de ſes défauts perſonnels. La modeſtie eſt une eſpece de vernis, qui releve nos talens naturels, & qui leur donne du luſtre. Il eſt certain qu'un grand merite touche bien davan-

tage quand il eſt accompagné de ſentimens modeſtes. Au contraire quelque merite qu'aïent les gens, on ſe revolte contre eux quand ils s'en font trop accroire. Pourquoi ſent-on une certaine indignation contre ceux qui ont de rares talens, ſi ce n'eſt qu'ils s'en ſavent trop bon gré, & qu'ils paroiſſent trop contens d'eux-mêmes ? Une jolie Femme qui ne fait point parade de ſon mérite, eſt bien plus aimable qu'une beauté fiére, qui prétend que tout le monde rende hommage à ſes charmes : s'il ne faut point ſe vanter de ce que l'on a de rare, il ne faut pas non plus faire ſemblant de le mépriſer ; l'un & l'autre n'eſt qu'un raffinement d'orgueil, & une maniére détournée pour ſe faire encenſer.

Une perſonne modeſte agit

uniment & ſans façon ; ne cherche point à ſe faire valoir ; ne mendie point les applaudiſſemens. Quand on lui en donne pour des choſes qui ne le meritent pas, elle n'en eſt que mediocrement touchée ; quand on les lui refuſe injuſtement, elle ne ſe gendarme point. Elle n'a point une haute idée de ſon merite perſonnel, & rend juſtice, avec plaiſir, au merite des autres : elle les loüe ſans repugnance, quand ils ont fait quelque choſe de loüable, & entend, ſans envie, les éloges qu'on leur donne. Il n'y a que les ames bien faites, qui ſoient capables de ces ſentimens : Elle ne ſe plaint jamais qu'on n'a pas aſſez d'égards, ni aſſez de déference pour elle, & ne chicanne point les gens, s'ils manquent par oubli à quelques légeres formalitez, ou ſi on ne lui a pas fait

une reverence aſſez profonde. Elle ne prend point le pas au deſſus de ſes égaux, & ne ſe plaint point de la préférence qu'on leur donne quelquefois à ſon préjudice. Si elle a quelques bonnes qualitez, elle ſait auſſi qu'elles ſont balancées par des imperfections, qu'elle ne ſe cache point à elle-même. Cette vûë la rend plus docile, quand on lui refuſe dans de certaines occaſions les loüanges qu'elle merite; ſi cette injuſtice lui cauſe du chagrin, elle ne fait point éclater ſon mécontentement, & ne fatigue point le monde par des plaintes éternelles du tort qu'on lui fait.

Ce n'eſt pas aſſez pour acquerir l'eſtime & l'affection des hommes, que d'avoir de rares talens, & d'éminentes qualitez; il ne faut point s'en applaudir, ni les éta-

ler pompeuſement. Si vous laiſſez entrevoir ſur un viſage mépriſant le peu d'eſtime que vous avez pour les autres, & la haute opinion que vous avez de vous-même; ſi vous voulez prendre ſur eux un trop grand aſcendant, vous revolterez tout le monde contre vous: vôtre merite deviendra une pierre de ſcandale, & vous ſera plus nuiſible, que profitable; parce que l'on ſent un ſecret dépit contre ceux qui nous effacent, & l'on n'épargne rien pour ſe dédommager d'une ſuperiorité ſi gênante.

Quelque habile, quelque éclairé que vous ſoïez, quelque merite que vous croïez avoir; ſi vous voulez être toûjours au goût des perſonnes raiſonnables, ne vous piquez de rien, & ne faites point un vain étalage de vôtre ſcience: cela ne ſert qu'à

ébloüir des dupes ; mais l'approbation de ces ſortes de gens doit être fort indifferente à un homme qui a un vrai merite ; il n'eſt touché que de l'eſtime des perſonnes éclairées. Quel relief peuvent vous donner des loüanges que des ſots vous prodiguent ? Cette maxime eſt peu en uſage : on veut, à quelque prix que ce ſoit, ſe faire valoir, quand on a quelque talent ; & l'on prend un ſecret plaiſir à étaler ſa marchandiſe, ſans ſe ſoucier que ce ſoit devant des connoiſſeurs, ou des dupes, qui n'ont ni diſcernement, ni délicateſſe. On ne peut nier que *Damon* n'ait beaucoup d'eſprit & de belles qualitez, mais il le ſait trop bien : il en parle à tout propos, & ſe donne mille loüanges quand les autres ne prennent pas le ſoin de le loüer : il a un talent merveilleux pour

la Poëſie, mais il étourdit tout le monde par le recit de ſes Vers; il les ſavoure en les liſant; chaque mot le fait extaſier; mais le plaiſir qu'il y trouve, empêche celui des autres, & les applaudiſſemens qu'il ſe donne, les diſpenſe de la peine d'y applaudir. Ce qui le devroit faire rechercher, s'il en faiſoit un bon uſage, eſt cauſe qu'on le fuït comme un importun.

Ceux qui cherchent à ébloüir le monde, étalent d'abord toute leur marchandiſe; voilà leur méthode, ils entendent mal leurs intereſts: Pour tenir long-tems les gens dans l'admiration, il eſt quelquefois à propos de ne montrer que l'échantillon de la piéce, que l'on developpe peu à peu. C'eſt un manége que de ſavoir déguiſer quelquefois les bonnes qualitez que l'on a: Il y a plus d'eſprit

d'eſprit qu'on ne penſe à cacher ſon eſprit ; c'eſt le moïen de n'être jamais la dupe des autres. Le ſavoir-faire devient inutile, quand on s'en défie, parce que l'on ſe tient ſur ſes gardes, & que l'on ſe défend d'un homme ruſé comme d'un eſpion. Les raffinemens éternels que *Datys* emploïe en toutes choſes, lui font manquer toutes les affaires qu'il entreprend ; il ſe ſert des mêmes détours, des mêmes inſinuations, du même artifice dans les bagatelles, que s'il s'agiſſoit d'une choſe de la derniere conſequence ; & comme l'on croit qu'il y entend toûjours fineſſe, on s'en défie toûjours, & l'on ne conclud rien, de peur d'être trompé.

La modeſtie eſt un voile fort commode pour dérober aux perſonnes les plus éclairées les choſes que nous voulons tenir ſe-

crettes. Les gens modeſtes reſſemblent en quelque maniere à de certains Fleuves, qui coulent ſous terre ; ils ſe cachent aux yeux du monde ; ils ont la même adreſſe pour receler leurs bonne qualitez, que les perſonnes vaines en ont pour les étaler.

Ce qui empêche qu'on n'ait de ſoi des ſentimens modeſtes, c'eſt qu'on ne ſe connoît pas. Une Femme qui n'eſt que médiocrement belle, ſe flatte d'inſpirer de grandes paſſions, & croit ſottement que tous ceux qui la regardent, ſont ébloüis de ſes charmes : Un homme qui a quelques talens du côté de l'eſprit, ſe perſuade qu'il l'a ſublime & du premier ordre. Celui qui parle en public, croit dire des choſes merveilleuſes, & il eſt tout étonné quand on lui refuſe les applaudiſſemens qu'il s'imagine meriter.

Voilà vôtre folie, *Dorilas*, vous ne dites en plaidant, que des choſes triviales, que vous prononcez d'un ton d'oracle; vous vous figurez que vous effacez la gloire de tous les Orateurs anciens & modernes: vous paroiſſez tout ſurpris de ce que l'on ne ſe récrie pas à la fin de chaque période; vous vous plaignez quelquefois de l'injuſtice de vôtre ſiécle, & vous en appellez à la poſterité pour juger de vôtre merite; cette illuſion ſert au moins d'amuſement à vôtre vanité.

On ne trouve guéres d'homme qui connoiſſe préciſement ce qu'il vaut, ni ce que valent les autres. Quelque peu de merite qu'il ait, il ſe croit capable des plus grands emplois, & quand il n'y parvient pas, il ſe plaint qu'on ne lui rend pas juſtice.

Cette préſomption eſt une marque ſûre d'un merite mediocre. *Dartimon* n'eſt pas content de n'être que *Cordon-bleu* ; il voudroit être Maréchal de France ; il ſe plaint à tout propos de ſa fortune, & ſe met bien au deſſus de ceux qui ont les premiers emplois de l'Armée. Comment guérir des gens du caractere de Dartimon ? Ils n'écoutent que leur prévention, & ſe croïent leſez quand on a fait pour eux au delà de ce qu'on devoit faire.

Eſt-ce aveuglement ? Eſt-ce faute de lumieres, ou de reflexions, que les hommes paroiſſent ſi entêtez de leur propre mérite ; ou plûtôt n'eſt-ce point parce qu'ils manquent de modeſtie ; qu'ils détournent la vûë de leurs défauts perſonnels, de crainte que cette vûë ne les bleſſe ? Ces mêmes hommes, à qui les plus

petits & les plus imperceptibles défauts de leurs voiſins n'échappent pas, & qui en font des railleries ameres, n'apperçoivent pas des imperfections groſſiéres qui les rendent eux-mêmes mépriſables, & qui ſont remarquées de tout le monde. La Marquiſe de *Sarlac* a la taille toute contrefaite, & boitte tout bas; cependant elle ne s'en apperçoit point; & ſe raille à tout propos de la Comteſſe de *Syret*, qui eſt ſon amie, & qui a l'épaule un peu dérangée. Voilà comme les Femmes ſont faites: Toûjours entêtées d'elles-mêmes & de la force de leurs appas, elles cenſurent toutes les autres, qui rendent bien le change à celles qui les ont critiquées.

C'eſt être précieux plûtôt que délicat, que de trouver toûjours à redire à tout, & d'être ſi prompt à cenſurer. La veritable délica-

teſſe eſt toûjours du parti du bon ſens, & approuve tout ce qui eſt de bon, par-tout où elle le trouve: ces injuſtes dégoûts que l'on fait paroître pour ce qui eſt extraordinaire, font voir le ridicule de vos caprices, & vous décrient dans l'eſprit de ceux qui raiſonnent juſte.

Il faut rendre juſtice à tout le monde, & être bien-aiſe que les autres aïent du merite, & qu'on les loüe: c'eſt une baſſeſſe maligne, que de s'attacher à rabaiſſer ceux que le Public éleve, & qui ont les ſuffrages de tout le monde. Aurez-vous plus de mérite quand vous aurez détruit par vos médiſances celui d'un homme, à qui vous portez envie ? La trop bonne eſtime qu'on a de ſoi-même, fait qu'on ne peut ſouffrir de rivaux : la concurrence des mêmes talens eſt

cauſe que l'on regarde avec dépit & avec chagrin ceux qui ſe diſtinguent par les mêmes qualitez, & qui nous diſputent cette eſpece de ſupériorité, qui flatte extrémement nôtre amour-propre.

Il eſt aſſez rare, que des gens, enyvrez de leur mérite, en trouvent dans les autres, ou qu'ils leur rendent juſtice : Ils croïent que ce merite imaginaire les met au deſſus de tout, & les diſpenſe des bienſéances, comme ſi tout leur étoit dû, & qu'ils ne duſſent rien à perſonne. Cette préſomption eſt une eſpece d'yvreſſe, qui les empêche de ſe connoître ; ils ne ſe voïent pas ; ils ne ſe ſentent pas ; ſemblables à ceux qui ont bû trop de vin, & qui voïent tous les objets doubles, les perſonnes entêtées de leur merite groſſiſſent leurs bonnes qualitez, & les multiplient. Quand on loüe la beauté de quel-

que femme devant *Beline*, elle ſe met toûjours à la place de celle qu'on loüe ; ſi l'on dit qu'*Amarante* a les yeux grands & doux, elle en convient ; mais elle ajoûte qu'elle ſeroit fort fâchée de ne les avoir pas plus beaux : Quand on parle de la taille fine, & des agrémens d'*Argelie*, elle en découvre le défaut, & ſe donne pour modéle de ce qui manque à l'autre.

C'eſt un ſentiment aſſez ordinaire aux perſonnes qui ſe croïent du merite, que de porter envie à ceux qui commencent à ſe faire une grande réputation : on ne pardonne guéres à un homme les belles qualitez qui lui attirent une eſtime générale. Les beaux eſprits de profeſſion ne peuvent ſouffrir un jeune homme qui ſe diſtingue, & qui commence à s'attirer l'approbation des honnêtes-gens.

Quel dépit ne cauſe pas à une femme, qui paſſe pour belle, une jeune Beauté qui vient ſur les rangs, & qui efface tout ce qui l'approche, ou qui veut entrer en commerce avec elle ? Mais je ne comprens pas que *Clarine*, qui n'eſt ni jeune, ni belle, témoigne tant de chagrin pour les applaudiſſemens que l'on donne à la beauté naiſſante de *Julie* ; ni que *Bardus*, qui n'a point d'eſprit, & qui n'eſt pas d'humeur à donner jamais d'Ouvrage au Public, faſſe paroître un ſi grand déchaînement contre tout ce que *Dorimon* imprime, & qu'on lit avec tant de plaiſir.

Je trouve un homme bien malheureux, qui n'a pas aſſez de diſcernement pour connoître le prix des choſes, & pour diſtinguer ce qui eſt excellent, d'avec ce qui eſt mauvais, ou médiocre.

Mais c'eſt une grande impertinence de s'aheurter à défendre ſon opinion, & de rejetter toutes les raiſons qu'on vous apporte pour vous faire connoître la bizarrerie de vôtre mauvais gouſt. Voilà ce qui fait qu'on entend ſi ſouvent dans les converſations des diſputes ſi ridicules, & que l'on voit des gens ſi follement entêtez de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles ſoient. Quand on a l'eſprit juſte, on connoît d'abord ce qui eſt bon & ce qui doit plaire, & l'on s'en tient-là ſans ſe laiſſer ſéduire par de fauſſes apparences, qui ébloüiſſent les dupes; mais le nombre de ces connoiſſeurs délicats n'eſt pas grand; c'eſt ce qui fait que tant de mauvaiſes choſes ſont approuvées, & ont cours dans le monde. Les perſonnes diſtinguées par leur rang & par leurs em-

plois, emportent les ſuffrages de ceux qui ſont au deſſous d'elles : on leur cede par reſpect ou par complaiſance ; il ſemble que l'on n'oſe être d'un avis contraire : c'eſt avoir une complaiſance ſervile, & qui n'attire que le mépris, d'approuver en apparence ce que l'on condamne dans ſon cœur.

Les perſonnes les plus éclairées manquent quelquefois de lumiere pour ſe conduire dans des affaires délicates, & n'ont pas de peine de l'avoüer. Les eſprits médiocres ſont moins timides, & veulent décider de tout. Conſultez *Celidan* ſur une affaire épineuſe, & qui demande de grandes reflexions, il vous dit ſon ſentiment ſans heſiter avec une confiance extrême. Si Celidan avoit plus d'eſprit, il ne décideroit pas avec cette hardieſſe : ſa préſom-

ption eſt un ſigne nullement équivoque du peu d'étenduë de ſes lumieres.

C'eſt une grande ſource d'impertinences d'avoir trop bonne opinion de ſoi & de tout ce que l'on fait. Il ne faut pas que nous ſoïons les premiers à nous admirer & à vanter nos beaux faits ; laiſſons ce ſoin-là aux autres. De quoi nous ſert cette vaine complaiſance que nous avons pour nos ouvrages, ſi les autres n'en ſont point touchez, & s'ils n'y trouvent pas les beautez que nous y admirons ? Ne nous laiſſons point ébloüir des loüanges qu'on nous donne par pure complaiſance, & ſoïons toûjours en garde contre les ironies malignes, dont ceux qui connoiſſent nôtre entêtement ſe ſervent pour ſe joüer de nôtre credulité.

Les belles perſonnes ne peu-

vent guéres ſe défendre de la complaiſance que leur beauté leur inſpire, & l'on ne prétend pas leur interdire un plaiſir ſi délicat; mais du moins qu'elles goûtent ce plaiſir en ſecret, ſans laiſſer entrevoir leurs ſentimens; & qu'elles ſe donnent de garde d'une certaine affectation, & d'un air précieux qui a toûjours je ne ſai-quoi de ridicule. La beauté ne fait pas tout ſon effet quand elle n'eſt pas ſoûtenuë des agrémens de l'eſprit. On s'étonne quelquefois que de belles femmes faſſent ſi peu de conquêtes; la bizarrerie de leurs manieres diſſipe le charme de leur beauté, & fait naître le dégoût au milieu de tant d'agrémens. Les flateurs de *Celiane* diſent qu'elle eſt la plus belle femme de France; cependant les perſonnes de bon goût n'ont pû l'aimer long-tems; elle

eſt trop bête pour ſoûtenir un commerce de longue haleine ; les yeux ſe laſſent de voir de belles couleurs : Les plaiſirs où l'eſprit n'a nulle part, deviennent fades & languiſſans : Non ſeulement Celiane manque d'eſprit, l'excés de ſon ridicule eſt, qu'elle croit en avoir beaucoup ; elle admire les ſottiſes qui lui échappent à tout propos, & qu'elle regarde comme de jolies choſes.

Ce qui fait que l'on a des ſentimens ſi avantageux de ſoi, c'eſt le manque d'attention pour ſe bien connoître. Chacun a ſes foibles, & ſa folie ; le merveilleux eſt que nous reprochons aux autres des défauts qui ſont plus groſſiers en nous, que dans ceux à qui nous les reprochons. Nous trouvons fort mauvais qu'ils ne s'en corrigent pas, parce que nous en ſouffrons ; mais de leur côté ils ſont

auſſi les mêmes plaintes. *Datiny* reproche à *Celanor* ſon eſprit contrariant, qui lui fait toûjours prendre le parti oppoſé, quand on avance quelque choſe, ſans aucuns égards pour le rang, ou pour la dignité de la perſonne qui parle; cependant il n'y a pas dans le monde un homme moins complaiſant, plus épineux, plus formaliſte que Datiny qui ne ſe connoît pas, & qui croit être doux & ſociable.

Si l'on y faiſoit réflexion, il ſeroit aiſé de remarquer que le trop grand deſir d'effacer les autres, & de les ébloüir rend les converſations deſagréables. Nous voulons, à quelque prix que ce ſoit, donner une haute idée de nôtre merite: ce deſir fait que l'on veut toûjours parler, ſans donner aux autres le loiſir ni l'occaſion de développer leurs petits

talens : ils ſortent chagrins & indignez contre ceux qui les ont ainſi tenus au filet. Le jour que *Celantine* aura été à la comédie ou à quelque autre ſpectacle ; malheur à ceux qui ſe trouveront en converſation avec elle, car il ne faut pas qu'ils eſperent de dire une ſeule parole ; c'eſt un torrent qui entraîne tout : Elle fait la critique de chaque Vers, le portrait de tous les Acteurs, & de tous les aſſiſtans ; voilà un champ aſſez vaſte ; & quand la matiere eſt épuiſée, elle fait naître des épiſodes, qui la tiennent encore long-tems en haleine, & qui lui fourniſſent de quoi ennuïer tous ceux qui l'écoutent.

On ſe met ſous toutes ſortes de figures pour ſe faire eſtimer des hommes ; mais ſouvent on s'y prend mal, & l'on fait tout le contraire de ce que l'on prétend.

La

La premiere fois que l'on voit quelqu'un, on met tout en œuvre pour le prévenir en faveur de nôtre merite ; nous lui parlons de nôtre naiſſance, de nos biens, de nos emplois, des rares qualitez que nous croïons avoir ; on épuiſe ce chapitre ; on inſinuë qu'on a de l'eſprit, mais on le fait modeſtement par un reſte de pudeur ; pour les autres talens, on les exagere ſans façon, & on ne laiſſe rien à dire. C'eſt mal s'y prendre ; le grand art conſiſte à ne ſe pas laiſſer approfondir dés la premiere veuë, il faut donner le tems aux autres de remarquer eux-mêmes les belles qualitez que nous avons.

Les hommes préoccupez de leur propre merite ſe regardent toûjours par leurs beaux côtez : ils ne veulent point jetter la vûë ſur ce qui eſt capable de les humilier ;

cependant quelques talens que nous croyions avoir, il y a toûjours dans nous mille imperfections, qui y mettent le contrepoids.

Ce n'eſt pas toûjours la marque d'un grand merite, que d'avoir l'eſtime publique. Combien de gens ſont eſtimez, parce qu'on ne les connoît pas aſſez ? Ils ſe déguiſent ſi finement, qu'il eſt impoſſible de penetrer ce qu'ils ont dans l'ame. Le peuple ſe laiſſe aiſément ébloüir par la lueur d'un faux merite ; les connoiſſeurs & ceux qui font des reflexions, ne ſe mécomptent point ; ils voïent clair, & n'en font pas ſemblant ; ils reſervent pour eux leurs lumieres, & laiſſent un Fat joüir de la reputation qu'il croit avoir. C'eſt beaucoup quand des gens de ce caractere ont aſſez de modeſtie pour ne ſe point flat-

ter qu'ils ont un grand merite.

Mille gens ſe plaignent que le monde eſt injuſte, qu'on exagere leurs imperfections, & qu'on diminuë le prix de leurs bonnes qualitez: Il y a ſouvent à cela de nôtre faute; nous ne prenons pas aſſez de précautions pour cacher nos défauts, & nous ne faiſons pas un bon uſage de ce qui pourroit nous donner l'eſtime des hommes: je ſai qu'elle dépend du bonheur, & d'une certaine fatalité; mais je ſai auſſi que nous la perdons ſouvent par une eſpece de nonchalance qui nous laiſſe voir par nos mauvais côtez. Il ne faut ſouvent qu'une affaire bien ménagée pour nous donner une grande reputation; au contraire une fauſſe démarche peut la ruïner ſans reſſource: car quand elle eſt une fois entamée, on ne s'en releve guéres; & toutes les peines que

l'on ſe donne pour cela, ne nous ramenent pas les ſuffrages.

Ce n'eſt pas toûjours un bon moïen pour gagner l'eſtime des hommes, de les perſuader qu'on a de rares qualitez ; au contraire c'eſt ce qui les revolte contre nous ; ils ſont au deſeſpoir quand ils croïent qu'on veut les effacer ; il faut leur laiſſer avoir de l'eſprit & leur faire entrevoir qu'on en eſt perſuadé ; cette complaiſance les touche plus que toute choſe ; ils nous accordent volontiers leur eſtime, quand ils croïent meriter la nôtre.

Ceux qui ſe piquent d'un éminent ſavoir, ſont aſſez intraitables de ce côté-là ; ils croïent que tout le merite eſt ramaſſé dans leur perſonne, & n'ont qu'une mediocre eſtime du merite des autres ; ils ſeroient bien plus honnêtes-gens, s'ils étoient moins

doctes. Ce n'eſt pas la faute de la ſcience qui eſt toute propre à façonner l'eſprit, c'eſt la faute des ſavans, qui n'en font pas un bon uſage. Ce ſavoir embroüillé leur inſpire un air bizarre, des manieres hautaines & mépriſantes: ils regardent en pitié ceux qui ſavent moins de Grec & de Latin; mais en récompenſe on les traite de *Pedans*, on les relegue dans le fonds des Colleges, & on les fuït comme des gens d'un commerce trés-inſipide.

Il ne faut pas auſſi ſe jetter dans l'autre extrémité; car on voit de certaines gens, qui ſe font un merite de leur ignorance, & qui croiroient ſe deshonorer, s'ils s'appliquoient à quelque étude ſerieuſe. On eſt aſſez revenu de cette erreur dans nôtre ſiecle, depuis que les plus grands Princes étudient avec tant d'aſſiduité. Il

n'eſt point d'Arts ni de Sciences, qui leur ſoïent inconnuës : Ils excellent même dans pluſieurs genres d'érudition ; & il eſt certain que l'on trouve à la Cour de veritables Savans, qui pourroient ſe ſignaler par les Belles-Lettres ; comme *Ceſar*, qui eût pû diſputer à *Ciceron* l'Empire de l'éloquence : mais il aima mieux la gloire des armes, & ſe faire le Maiſtre du Monde, que de briller dans le Barreau.

On ne prétend pas interdire l'eſprit à de certaines femmes, ni leur défendre de le faire paroître, quand elles en ont ; mais on les exhorte à s'humaniſer un peu, à parler naturellement, à ne point faire tant de façons ni tant de grimaces pour avertir le monde qu'elles ont bien de l'eſprit. Ces affectations les décrient plus qu'elles ne penſent, & donnent un air

ridicule à ce qu'elles diſent de meilleur.

Qu'il eſt rare de ne point porter envie à ceux qui ont quelques talens extraordinaires, & qu'il faut avoir l'ame belle pour ſe mettre au deſſus d'une foibleſſe ſi naturelle ! Il faut qu'une femme ſoit plus que femme, pour ne point envier le merite d'une belle perſonne, & pour entendre ſans chagrin toutes les loüanges qu'on lui donne: Elles ne peuvent ſouffrir de rivales ſur le chapitre de la beauté, comme les hommes ne peuvent ſouffrir de rivaux ſur le merite de l'eſprit. On a ſouvent recours à des moïens bien bas pour détruire ceux en qui le Public trouve un merite extraordinaire, qui nous importune. Il n'y a point de momens où l'on doive être plus en garde contre ſoi-même, que lors

qu'on loüe en nôtre preſence des perſonnes ſur des qualitez où nous croïons exceller. Si *Doraſte* n'avoit pas ce foible, ce ſeroit un homme accompli; ſon bel-eſprit répond à ſa bonne mine; il n'y a point d'Arts ni de Sciences qui lui ſoient inconnuës; il eſt d'un rang qui le releve au deſſus; il peut ſe paſſer du merite que les Belles-Lettres donnent; cependant il ſouffre la torture, & il ne peut empêcher que ſon chagrin n'éclate, quand on loüe quelqu'un devant lui, de quelque talent que ce puiſſe être; il ſemble que ce ſoit lui dérober quelque choſe, que de rendre juſtice au merite des autres; il ſort rêveur & inquiet de la plûpart des converſations, où l'on a parlé avantageuſement de quelque homme rare: Il porte l'épée, & il n'aſpire point à la gloire de bien prêcher; cependant

pendant il eſt au deſeſpoir, quand on parle du grand talent d'*Agenor*, qui charme depuis ſi long-tems la Cour & la Ville; il prend quelquefois brutalement à partie ceux qui le loüent ſans y entendre fineſſe, & qui ne connoiſſant point le foible de Doraſte, ſont tout étonnez de ſes bruſqueries.

La modeſtie empêche qu'on ne tombe dans un défaut aſſez ordinaire à ceux qui ont du merite, qui eſt de n'eſtimer que ce qu'ils ont; cette prévention eſt ſouvent une grande ſource d'impertinences; on laiſſe entrevoir dans ſes yeux, dans ſes paroles, dans ſes actions qu'on eſt charmé du mérite que l'on croit avoir, & que l'on fait fort peu de cas de ce qu'ont les autres; ce mépris les met au deſeſpoir, & fait qu'ils prennent leurs précautions pour diminuer par des railleries, &

par des ſatires la bonne opinion que ces perſonnes, qui ne leur rendent pas juſtice, ont d'elles-mêmes. L'amour-propre eſt une eſpece de bandeau qui nous couvre les yeux, mais la modeſtie leve ce bandeau, & nous fait voir en nôtre naturel: Les perſonnes modeſtes n'aiment pas qu'on leur faſſe grace ſur leurs défauts, & ne peuvent ſouffrir les loüanges outrées qu'on leur proſtituë pour des bagatelles.

Les vertus ordinaires, quelque admirables qu'elles ſoient, ne ſont preſque admirées de perſonne. On veut être ébloüi par quelque choſe d'éclatant; cependant on ne trouve pas toûjours des occaſions dans le commerce de la vie, de mettre en uſage des vertus extraordinaires, ſur-tout quand on mene une vie unie, & qu'on n'eſt pas dans ces grands poſtes, où

l'on a beſoin de grands talens

C'eſt par un ſecret orgueil, que certaines gens s'éloignent de leur naturel, & qu'ils ſe défigurent par l'envie qu'ils ont de plaire. Si ceux qui affectent ces airs de ſingularité, pouvoient comprendre combien toute affectation eſt choquante, & combien elle rebute les perſonnes de bon goût, ils ſe donneroient bien de garde d'affecter rien. Pour plaire, il faut ſe conformer aux mœurs & aux manieres des autres; voilà la regle: Il ne faut point ſe faire regarder par des choſes extraordinaires, qui font toûjours un mauvais effet, quand elles ſont empruntées ou affectées. Si *Celimene* vouloit ſe contenter des agrémens que la nature lui a donnez, elle ſeroit la plus jolie fille de France; il n'eſt pas vrai en elle que l'Art ait embelli la Na-

ture ; elle cherche du myſtere à tout, & ne fait rien naturellement ; il ſemble qu'elle ne marche que par reſſorts, & en cadence; les autres parlent, agiſſent, touſſent & crachent d'une maniere naturelle ; mais pour elle, elle y cherche des façons qui font ſouvent crever de rire ceux qui voïent les contorſions qu'elle ſe donne.

Quelle eſt l'intention de ceux qui veulent ainſi s'éloigner des manieres communes par leurs ſingularitez ? Il ſemble qu'ils ſeroient fâchez de parler, de marcher, de s'habiller comme les autres : leurs habits ont je ne ſai-quoi d'affecté, ou d'outré qui rencherit toujours ſur l'extravagance de la mode ; ils ne cherchent pas ce qui leur ſied ; ils veulent ſe mettre d'une maniere qui ſaute aux yeux pour ſe faire re-

garder, & pour ſurprendre le monde par la nouveauté de leurs ajuſtemens.

Si l'on ſe connoiſſoit mieux, on ſe renfermeroit dans ſon naturel & dans ſes talens; mais un homme dégoûté de ce qu'il ſait, veut parler de ce qu'il ne ſait pas, & fait paroître une ignorance ridicule. Voilà comme l'orgueil eſt puni; les mêmes moïens dont nous nous ſervons pour attirer des applaudiſſemens, ne nous attirent que des mépris, & nous font regarder comme des imbecilles. *Damys* avec beaucoup de politeſſe, & un grand uſage du monde, ſait mille choſes plaiſantes & curieuſes, qu'il debite d'une maniere pleine d'agrémens; mais il veut parler à tort & à travers, des points les plus ſublimes de la Theologie, & il ignore juſqu'aux premiers princi-

pes de la Religion. Aprés avoir charmé la compagnie par des recits agréables, & pleins de vivacité, pour peu qu'il veüille ſortir de ſa ſphere, il tombe dans une imbecillité qui fait compaſſion.

Un homme modeſte ne ſe pique point de briller dans les converſations, par des recits ſurprenans ; il raconte d'un air ſimple & naturel ce qu'il ſait, & ne cherche point de vains applaudiſſemens dans les yeux de ceux qui l'écoutent. Un fanfaron gonflé de ſon merite, a des manieres plus bruïantes, & veut ſe faire honneur des moindres bagatelles qu'il dit d'un air content, & qui fait aſſez connoître la prévention où il eſt, que ce qu'il debite, eſt merveilleux ; mais par malheur pour lui, l'aſſemblée n'en a pas les mêmes ſentimens.

Ce n'eſt pas une marque de modeſtie de ſe plaindre à tous propos, qu'on eſt malheureux ; au contraire ceux qui ſe plaignent de la ſorte, ſont perſuadez qu'ils ont beaucoup de merite, & que c'eſt pour cela qu'ils ſont expoſez aux traits de l'envie. On cherche dans ſa vanité à ſe conſoler de ſes infortunes ; mais ſi l'on rentroit dans ſoi-même, & ſi l'on ſe faiſoit juſtice, on trouveroit dans ſa mauvaiſe conduite le principe de ſes diſgraces. *Doriſe* repete dans toutes les converſations où elle ſe trouve, qu'elle eſt la plus malheureuſe femme de France ; que tout le monde luy porte envie, & s'acharne à la traverſer ; que les femmes ne la peuvent ſouffrir, & qu'elles la déchirent ſans miſericorde. Vous voulez inſinuer par-là, Doriſe, que vous avez un merite ſuperieur, qui excite

l'envie contre vous, & qui eſt la cauſe d'un ſi grand déchaînement : connoiſſez vous mieux ; cette ridicule fierté, ces hauteurs que vous faites paroître, cet entêtement d'une haute qualité, ce mépris que vous témoignez pour toutes les femmes à qui vous inſultez, parce qu'elles ont des foibleſſes, dont vous n'êtes nullement capable, à ce que vous dites, voilà la ſource des perſecutions que l'on vous fait.

Il ne faut pas eſperer que l'on puiſſe guérir les hommes de la mauvaiſe habitude qu'ils ont de parler toûjours d'eux-mêmes, de leurs avantures, de leurs richeſſes : Cependant ces recits ſont fort ennuïeux à ceux qui n'y prennent nulle part : il faudroit ſe faire une loi de ne parler jamais de ſoi-même ni en bien ni en mal. Se loüer eſt une ſotiſe,

& une vanité ridicule ; il y auroit auſſi de la folie à dire des choſes deſavantageuſes ; ceux qui en uſent de la ſorte, n'ont pas intention de ſe décrier. Ce n'eſt pas pour être cruë, que *Dorine* dit ſi ſouvent qu'elle n'eſt point belle, & que la petite vérole l'a entierement défigurée ; elle eſt bien perſuadée du pouvoir de ſes charmes : c'eſt afin qu'on y faſſe plus d'attention, qu'elle fait ſemblant de n'en être pas contente. Elle fut bien attrapée un jour, que *Denys*, qui eſt un homme tout d'une piece, lui avoüa niaiſement qu'il la trouvoit fort enlaidie. Le rouge qui lui monta au viſage, la trahit, & fit connoître ſon dépit : la repartie bruſque dont elle relança le pauvre Denys, perſuada bien l'aſſemblée qu'elle vouloit qu'on la flattât ſur ſa beauté.

D'où vient que les perſonnes qui n'ont qu'un merite médiocre, ſont d'ordinaire les plus avares de loüanges ? Ne ſeroit-ce point qu'elles ne connoiſſent pas ce qui merite d'être loüé ? ou faut-il s'en prendre à la malignité de leur mauvais naturel, qui ne peut ſe reſoudre de rendre juſtice à un homme rare qui ſe diſtingue de la foule ? *Colinet* ne fait que de mauvais Vers ; les Comedies qu'il a données au Public, n'ont pû ſe ſoûtenir que pendant deux ou trois Repreſentations ; cependant ſi on l'en croit, les fautes fourmillent dans les Comedies de *Barbine*, qui ſont des chefs-d'œuvre ; il en trouve contre la juſteſſe & contre l'économie ; il dit que les paſſions n'y ſont pas aſſez finement maniées ; que les caracteres y ſont travéſtis ; on lui arracheroit plûtôt l'ame que de lui

faire avoüer que ces Comedies ſont bonnes. Les lumieres de Colinet ſont trop foibles pour appercevoir les beautez d'un Ouvrage excellent ; il manque de gouſt & de connoiſſances ; l'aigreur que ſa jalouſie lui inſpire contre ceux qui ſe ſignalent dans le même métier, fait qu'il leur refuſe en public les éloges qu'il eſt peut-être forcé dans l'ame de leur donner.

C'eſt par le même principe qu'on aime à ſe loüer ſoi-même, & qu'on a de la répugnance à loüer les autres. Dites moi, *Sylveſtre*, pourquoi n'approuvez-vous pas en *Cleante* ce qui merite vôtre approbation ? Tout le monde éleve juſqu'au Ciel la belle action qu'il vient de faire ; vous ſeul paroiſſez inquiet & allarmé ; vous n'êtes point le maître de vôtre dépit & de vôtre chagrin. Y va-t'il du vôtre ſi

Cleante ſe fait une grande réputation ? Croïez-vous qu'on vous dérobe quelque choſe, en lui donnant les loüanges qu'il a ſi bien meritées ?

Il y long-tems que l'on dit aux hommes qu'ils ne devroient jamais ſe loüer, ni parler d'eux-mêmes ; s'ils pouvoient gagner cela ſur eux, ils en ſeroient bien plus loüables. C'eſt en vain qu'on tâche à les perſuader que ce foible ſuffit pour diminuer l'idée qu'on a de leur merite, & qu'il fait préciſément le coutraire de ce qu'ils prétendent, qui eſt de ſe faire eſtimer : Ils ont pris leur pli, & ils ne ſe reformeront point là-deſſus. Un Auteur parlera éternellement de ſes Ouvrages, & ſe donnera ſans façon de l'encens à lui-même. Un homme d'épée vantera ſes exploits. Il faut qu'une femme ait un grand fonds de re-

tenuë pour ne point parler d'elle & de ce qu'elle croit avoir de beau. Ce qui fait que le monde eſt plein de gens qui parlent bien d'eux-mêmes, & qui décident toûjours en faveur de leur propre merite, c'eſt qu'ils en ſont convaincus, & qu'ils tâchent d'en convaincre les autres ; mais c'eſt mal s'y prendre, que de faire eux-mêmes leur panegyrique.

Ne parlez point de vous, de vôtre naiſſance, de vôtre bien, de vos talens : Si vous avez quelques rares qualitez, laiſſez aux autres le ſoin de les déterrer & d'en parler ; tout le bien ou tout le mal que vous direz de vous, n'ôtera point aux gens la prévention où ils ſont ſur vôtre chapitre ; mais il les perſuadera ſûrement que vous avez envie qu'on vous loüe.

Si les hommes pouvoient ſe dé-

faire de la paſſion qu'ils ont d'être loüez ſur tout ce qu'ils font, ils ſeroient moins expoſez aux ſurpriſes & aux railleries malignes de ces loüeurs éternels, qui connoiſſent leur foible, & qui les regardent comme leurs dupes. Ce n'eſt pas manque de les avertir aſſez ſouvent, que ces loüanges concertées ſont purement ironiques, & des ſatires détournéesde leurs défauts qu'ils n'apperçoivent pas eux-mêmes, & dont ils n'ont pas le moindre ſoupçon: Mais comme ils ſont les premiers à s'aveugler, on n'a pas de peine à les ſéduire par ces loüanges de contrebande dont on les endort, & qu'ils ne croïent que trop mériter.

Soïez toûjours en garde contre les applaudiſſemens qu'on vous jette à la tête; les hommes ne loüent guéres ſans deſſein; il y a

toûjours quelque intereſt caché dans les loüanges qu'ils vous donnent ; ou ils veulent ſe mocquer de vous & ſe divertir à vos dépens ; ou ils veulent vous faire entrer dans leurs interêts, & vous païer par avance en vous donnant de l'encens.

Il ne faut pas croire niaiſement ceux qui nous flattent ; il ne faut pas auſſi rejetter durement les complimens qu'on nous fait, quand nous croïons les meriter. Cette fauſſe modeſtie n'eſt gueres moins rebutante qu'une ſotte vanité. Il faut beaucoup d'art & de délicateſſe pour bien aſſaiſonner les loüanges ; mais il y a auſſi une maniere de les recevoir, quand elles ſont legitimes, qui ne bleſſe point la modeſtie. Les loüanges ſont comme une eſpece de tribut que l'on rend au vrai merite : il ne faut ni les re-

jetter par affectation, ni les rechercher avec trop d'empreſſement, pour n'être point la dupe de ces donneurs de loüanges, qui préparent par cet appas, les voïes pour obtenir de vous tout ce qu'ils deſirent, ſi vous vous laiſſez enyvrer de leur encens.

Si nous ne nous flattions point, les loüanges qu'on nous donne, ne nous inſpireroient ni orgueil, ni préſomption ; nous ne nous laiſſerions point enchanter par la voix de ces ſirenes qui nous endorment ſi agréablement : ces loüanges ſi finement ménagées ſont une eſpece de monnoïe dont les perſonnes ruſées ſe ſervent pour venir à bout de tous leurs deſſeins.

A moins que d'avoir perdu le ſens ou d'avoir l'eſprit bouché, ou un grand fonds d'un ſot orgueil, on s'apperçoit ſans peine

des

des intentions d'un homme qui flatte groſſierement & à découvert ; mais on a beſoin d'attention ſur ſoi pour parer les coups d'un homme qui s'inſinuë finement, & qui flatte d'une maniere plus enveloppée. Combien de femmes qui ſe croïoient fort fieres & bien au deſſus des foibleſſes communes, ſe ſont laiſſé ſéduire par ces fauſſes loüanges, & ont païé par de grandes faveurs quelques paroles obligeantes ?

Il me ſemble que les loüanges ne ſont point rares, ni d'un ſi grand prix, pour être recherchées avec tant d'empreſſement. On les proſtituë ſans choix & ſans diſtinction. Ceux qui en ſont ſi avides, devroient donc s'étudier à faire des actions qui puſſent meriter de veritables loüanges ; mais je leur conſeille encore de ſe guerir, s'ils le peuvent,

de la demangeaiſon qu'ils ont de ſe citer à tout propos ; Ils ont une adreſſe merveilleuſe pour ramener toûjours le diſcours ſur leur perſonne & ſur leurs faits, quelque écarté qu'il en ſoit. C'eſt une foibleſſe & un ridicule dont ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes : Ils prétendent en ſe loüant s'attirer l'eſtime du monde, & ils ſe rendent mépriſables & importuns. On ſent une double peine en entendant des gens parler à leur avantage ; car il ſemble que les loüanges qu'ils ſe donnent, abaiſſent en quelque maniere ceux qui les écoutent ; & outre cela ils ſouffrent la contrainte de n'oſer par bienſéance y contredire. A quelles perſecutions ſont expoſez ceux qui ſe piquent d'être complaiſans ? Quel ſupplice d'entendre *Favorin* ſe vanter impudemment, qu'il eſt ſorti d'une fa-

mille diſtinguée dans l'épée, & citer les noms de ſes Ancêtres, qui ſe ſont ſignalez dans les premiers Emplois du Roïaume ? Il eſt né dans une condition tres-vile ; tous ſes ayeux, de pere en fils, ont meſuré le drap & le ruban. On ne peut nier que *Fauſtine* n'ait du merite, mais elle le gâte par l'avidité qu'elle a pour les loüanges : elle vous demande avec beaucoup d'affectation ce que l'on penſe de ſa figure & de ſon eſprit : elle entre ſur cela dans des détails gênans, & dit ſans façon qu'elle a du gouſt & de la délicateſſe, les yeux grands & doux, la taille fine & aiſée : ſi elle a quelques défauts dont elle eſt obligée de convenir, elle les diminuë, & les remplace par quelque bel endroit. Que répondre à des gens de ce caractere ? on leur rit au nez, on fait ſemblant

de leur applaudir, ſe reſervant le droit de s'en moquer en particulier. La vanité que font paroître ceux qui ſe loüent ſans pudeur & ſans aucune reſerve, rebute tout le monde. La gloire eſt un bien que chacun prétend lui appartenir : nous avons tous naturellement une certaine ambition, qui ne peut rien ſouffrir au deſſus de nous ; au lieu que naturellement on a de l'indulgence pour ceux qui s'abaiſſent.

Il eſt aſſez difficile d'avoir des ſentimens modeſtes dans une haute fortune : les grandes Charges, l'éclat des richeſſes, la faveur ; tout cela inſpire naturellement l'orgueil & la fierté ; on croit n'être plus obligé à quantité de petits égards, & l'on s'en diſpenſe aiſément. Les perſonnes qui nous approchent, & qui ont beſoin de nôtre crédit, nous paſſent ces in-

congruitez ſans ſe plaindre : l'habitude que l'on ſe forme à traiter le monde ſans ménagement & à vivre dans l'independance, efface peu à peu tous les ſentimens de modeſtie qu'on y avoit dans une fortune moins heureuſe. Si l'on n'a une grande attention ſur ſoi, à meſure que l'on devient opulent, & que la faveur croît, ou que l'on s'éleve à de plus hautes dignitez, on en devient plus mépriſable, par les airs de hauteur que l'on ſe donne, & par les ſentimens d'orgueil que ces poſtes nous inſpirent. Ce qui me donne tant d'admiration pour *Livie*, c'eſt que dans la haute élevation où elle ſe trouve, elle n'a point changé de ſentimens ; toûjours maîtreſſe d'elle-même, & des mouvemens de ſon cœur, elle eſt encore bien au deſſus de ſa fortune : on ne voit point ſur

ſon viſage cette fierté importune qui effarouche ceux qui ont à traiter avec elle : ſon abord doux & prévenant inſpire une certaine confiance qui raſſûre les plus timides ; elle n'eſt point avare de ſon credit, & ne ſe ſert de ſa fureur, que pour obliger ceux qui ont recours à elle, ou qui ſe trouve ſans reſſource.

La modeſtie ſied à toutes ſortes de perſonnes ; mais elle eſt ſi eſſentielle à de certaines profeſſions, que c'eſt ſe dégrader & ſortir abſolument de ſon caractere, quand on ſe relâche là-deſſus. Quel mépris n'a-t'on point pour des gens d'une certaine profeſſion, quand on les entend parler de leurs bonnes-fortunes, & qui font le détail de leurs avantures avec un air aſſuré, qui ne convient qu'à des étourdis, leſquels ne gardent nulle bienſéan-

ce, & qui ſe deshonorent eux-mêmes par des diſcours ſi peu conformes à leur état?

Un homme d'honneur ne doit jamais ſe licentier à dire des paroles trop libres, qui ſentent l'ordure ou le libertinage; ni prononcer de ces mots équivoques, & à double face, qui bleſſent l'honnêteté, & que la licence du ſiecle n'a rendus que trop communs. C'eſt manquer au reſpect que l'on doit aux femmes, que d'en uſer de la ſorte en leur preſence. Mais les femmes elles-mêmes doivent encore être bien plus reſervées ſur ce chapitre. Il ne faut pas qu'il leur échappe rien de trop libre, ou de trop évaporé; on en tireroit de fort mauvaiſes conſequences pour leur conduite. Je crois qu'*Enone* n'y entend point fineſſe, & que c'eſt plûtôt par faute d'éducation qu'el-

le ſe ſert ſouvent d'équivoques groſſieres, qu'une marque de libertinage : Elle parle trop librement devant le monde de certains détails qui ne regardent qu'elle, & ſon mari, & dont il n'eſt nullement neceſſaire d'informer le Public : Elle fut un jour aſſez mortifiée d'une réponſe que lui fit *Evandre*. Elle le prioit de la mener à la Comédie Italienne ; il lui dit d'un ton radouci, que cette Comédie étoit trop diſſoluë pour les hommes, & qu'il n'y avoit maintenant que les femmes, qui oſaſſent s'y montrer, & rire impunément des groſſiéretez, & des ordures qu'on y entendoit, & qu'on ne prenoit pas la peine d'envelopper : Enone ne s'attendoit nullement à cette réponſe ; quoiqu'elle ne ſoit pas naturellement honteuſe, elle en parut entierement déconcertée ; & tout le monde

monde fut étonné de ſon embaras.

Quelque belle que ſoit une Femme, ſi elle n'eſt modeſte, ſa beauté ne fera pas tout ſon effet ; la modeſtie releve ſon merite, & lui donne un nouveau luſtre : c'eſt peut-être par le défaut de cette vertu, que depuis quelques tems les Femmes ſont un peu tombées dans le décri, & qu'elles ſe ſont dégradées de cette autorité, qu'un peu de retenuë leur auroit conſervée ſur l'eſprit des hommes : elles gardent encore par bienſéance quelques meſures, tant qu'elles ſont à pourvoir ; mais il ſemble que le mariage leur ôte ce qui leur reſte de pudeur. Une jeune fille qui s'ennuïe de la diſcipline domeſtique, cherche à s'affranchir de ce joug, & ſe perſuade que l'hymen eſt commode pour mener une vie plus liberti-

ne : elle n'attend que ce tems-là pour ſe déclarer ; elle ſe croit alors affranchie de la ſervitude qu'impoſe le caractere de fille, & ſur ce pied-là elle ne prend plus la peine de ſe contraindre, & de faire des façons. Il eſt certain que les Femmes aprés leur mariage ne ſont pas moins obligées d'être modeſtes que les filles ; cependant en changeant d'état, elles ſe donnent de grandes libertez. Quel changement l'hymen n'a-t'il point fait dans la conduite de *Felicie* ? Il s'eſt fait comme une révolution générale dans ſon temperament : A peine oſoit-elle lever les yeux, tandis qu'elle étoit ſous l'aîle de ſa mere ; elle ne répondoit que par monoſyllabes aux diſcours qu'on lui tenoit. Son air modeſte accompagné d'une honnête pudeur, la rendoit reſpectable, toute jeune qu'elle étoit:

elle eſt devenuë tout à coup hardie, inſolente; cela va juſqu'à l'effronterie. Ses diſcours & les chanſons qu'elle dit à table, font rougir les hommes les moins ſcrupuleux: elle uſe plus de tabac, & boit plus de vin, que le plus determiné Dragon. Sans ſe ſoucier de ſon rang & de ſa naiſſance, qu'elle avilit par ſon libertinage, elle s'abaiſſe à des commerces indignes d'elle, & n'eſt nullement touchée que toute la ville ſoit inſtruite du détail de ſes galanteries.

Je ne comprens pas que les femmes puiſſent ſe reſoudre à abandonner, comme elles font, leur reputation, par une mauvaiſe conduite. Quelle tranquillité ſuit la vie d'une honnête femme? Combien la vertu lui donne-t'elle d'éclat, & d'élevation? mais il ne ſuffit pas que cette vertu ſoit

purement ſuperficielle ; il faut qu'elle ait ſon principe dans le fonds du cœur. Une femme qui n'eſt pas bien-ſûre de ſes propres ſentimens, ne fait pas une longue reſiſtance aux empreſſemens d'un homme, qui connoît la ſituation de ſon cœur. Quelques motifs naturels de gloire & de fierté ſoûtiennent un peu la foibleſſe d'une femme qui balance ſur le parti qu'elle doit prendre, & qui heſite pour ſe determiner, ſi elle doit ſuivre ce que la ſageſſe ou le penchant lui inſpire. Nous ne ſommes plus au tems où les Femmes ſoupçonnées de galanterie, étoient condamnées à marcher ſur des charbons ardens : celles qui ſortoient de cette épreuve ſans être endommagées par le feu, étoient juſtifiées : mais celles que le feu ne reſpectoit pas, on les regardoit comme des

femmes perduës ; c'eſt un grand bonheur pour bien des gens que l'uſage de cette épreuve ſoit entierement aboli.

Cette grande affectation de ſageſſe, dont les femmes d'un certain caractere font parade pour ébloüir le monde, & pour dérober leur marche, au lieu de les faire eſtimer, rend leur conduite plus ſuſpecte ; & on les mépriſe davantage quand on vient à démêler le ſecret myſtere de leur fauſſe prudence. Si *Florice* avoit eu le ſoin de faire jetter la caſſette au feu avant que de mourir, elle auroit conſervé ſa reputation ; on l'avoit toûjours regardée comme la femme la plus prude & la plus reguliere : elle avoit conduit ſes petits commerces avec tant de ſecret, que le Public n'en avoit pas eu la moindre connoiſſance. Elle eſtoit ſi

bien établie dans une haute reputation de ſageſſe, qu'on n'eût pas même oſé la ſoupçonner de la moindre foibleſſe. Quelle ſurpriſe n'a point cauſé l'ouverture de cette fatale caſſette, où l'on a trouvé des preuves convaincantes de ſes intrigues & de ſes attachemens?

Il n'eſt pas neceſſaire pour être modeſte, de dévilager les gens qui vous diſent des choſes flatteuſes, qui ſe radouciſſent auprés de vous, ou qui vous laiſſent entrevoir leur paſſion. La modeſtie dont je parle, ne doit rien avoir de feroce. Les femmes du vieux tems qui ſont les prudes, croïent qu'on ne peut-être trop farouche; qu'une femme pour être toûjours fiére, doit traiter les gens avec beaucoup de rigueur & de ſévérité, ceux qui voudroient s'émanciper auprés-d'elle.

La modeſtie eſt d'un grand ſecours pour conſerver toutes les autres vertus. Quand on a paſſé les bornes de la pudeur, on tombe dans l'inſolence, & l'on s'abandonne ſouvent à de grands deſordres, parce que le frein qui nous retenoit, eſt ôté. Il en eſt à peu prés comme d'une ville qu'on attaque ; on ne va pas d'abord au corps de la Place, il faut s'emparer des déhors : Ainſi une femme qu'on attaque, quand elle a des ſentimens de vertu, diſpute long-tems le terrain ; elle ne ſe livre pas dés les premiers aſſauts : mais enfin ſi elle s'apprivoiſe, & ſi elle quitte le parti de la fierté, on lui fera voir bien du païs, & elle ira bien plus loin qu'elle ne ſe l'étoit d'abord imaginé.

Si l'on ne peut entierement ſe défaire de ſes paſſions, il faut au moins avoir beaucoup d'atten-

tion pour les cacher. Le monde nous regarde avec une attention curieuſe, & quand on a découvert un endroit foible par où l'on peut nous entamer, on nous déchire ſans miſericorde.

Il ne faut pas attendre l'extrémité de l'âge pour devenir ſage, ſi l'on veut que le Public nous en tienne compte. Les Coquettes deviennent prudes, quand elles ne peuvent plus être autre choſe. La vieilleſſe trop haſtée amene les remords avec les rides: le fard ne ſert plus de rien, & les rend encore plus dégoûtantes; les dupes ſe détrompent, & ne ſe laiſſent plus prendre à leurs appas empruntez.

Une femme qui a été belle, & dont la beauté commence à ſe flétrir, & à s'uſer par l'age, ſe flatte d'être encore paſſable; quoique ſes miroirs trop fidéles lui

repreſentent les rides & les ſillons de ſon viſage ; elle ſe contente de la blancheur de ſon teint, qu'elle a ſoin d'entretenir autant qu'elle peut par artifice, mais toutes ſes précautions lui ſont aſſez inutiles.

Je ne comprens pas la politique de certaines Femmes qui ſe ſentant dépourvûës d'agrémens, croïent récompenſer par leurs parures ce que la nature leur a refuſé de beauté. Une femme laide & ajuſtée en paroît encore plus laide. Quand la laideur eſt toute ſeule, on y fait moins d'attention ; mais quand elle eſt revêtüe de dorures & d'étoffes magnifiques, l'éclat de ces ornemens donne un nouveau deſagrément à la laideur. Le feu & le brillant d'un diamant fait mieux remarquer la noirceur du teint, qui étoit comme cachée dans ſes propres tenebres.

On ne prétend pas condamner abſolument dans les femmes le ſoin de leurs parures ; ce ſoin eſt pardonnable quand il eſt moderé ; c'eſt une eſpece d'amuſement conforme à leur caractere, & qui leur donne quelque mouvement dans la grande oiſiveté où elles vivent ; mais il faut que les dépenſes qu'elles font pour cela, ſoient proportionnées à leur condition & à leur bien. Il eſt ridicule que les Bourgeoiſes ſoient vêtuës comme des Ducheſſes : l'on voit des Païs bien policez, où l'on connoît chacun par ſon habit : Perſonne n'oſeroit ſe licentier à en porter d'une certaine couleur, ni d'un prix au deſſus de ſon état : La licence eſt extrême en France ſur les habillemens ; chacun ſuit en cela ſon caprice, & ſe regle ſur ſes moïens ; quelques-uns même paſſent les

bornes de leur pouvoir, & s'incommodent par une magnificence outrée. Des femmes d'un aſſez bas étage, & qui devroient être occupées d'autres penſées, ont plus de ſoin de leurs ajuſtemens que les Comédiennes les plus curieuſes, & ſe mettent d'un air qui bleſſe toutes les regles de la modeſtie & de la bienſéance.

Je trouve aſſez ridicule le ſoin de certaines gens, pour paroître plus jeunes qu'ils ne ſont: C'eſt une vanité puérile de déguiſer l'age que l'on a: on le pardonne plus aiſément aux femmes, parce que la jeuneſſe fait une partie de leur merite; mais quelques années de plus ou de moins détruiſent-elles le merite d'un honnête homme? *Feline* qui a quarante années completes, repete vingt fois chaque jour qu'elle n'a que vingt-huit ans; on lui rit au

ment & avec beaucoup de liberté ; les autres avec plus de myſtere & du deſſein ; il eſt tres-vrai que les manieres modeſtes embelliſſent toutes choſes, & donnent du relief aux moindres actions. On ne peut guéres ſe défendre d'aimer les perſonnes modeſtes, ni leur refuſer ſon eſtime. Il y a même dans ce ſentiment une eſpece d'amour-propre : car comme ceux qui veulent s'élever au deſſus de nous, & de leur état, nous revoltent & attirent nôtre indignation ; auſſi ceux que leur modeſtie retient dans l'ordre où ils doivent être, & qui nous cedent la préférence, s'emparent aiſément de nôtre inclination & de nôtre eſtime. Mais il ne faut pas en abuſer ni écraſer ceux qui s'abaiſſent de la ſorte par pure complaiſance ; il eſt juſte de leur rendre politeſſe pour politeſſe.

DE LA DISCRETION, ET DE LA RETENUE.

IL eſt impoſſible d'être poli, ſans être diſcret : La diſcretion fait qu'un homme ſe poſſede, & le rend maître de ſoi, de ſes paroles, de ſes actions, de ſes clins d'yeux, des mouvemens de ſon viſage ; en ſorte que rien ne lui échappe contre la bienſéance, ou qui puiſſe bleſſer ceux avec qui il eſt en commerce. Un homme diſcret diſtingue parfaitement le rang, le caractere, le genie des perſonnes, la ſituation de leur eſprit, leurs interêts, ce qu'il doit leur découvrir, ou les choſes dont il eſt à propos de leur faire un myſtére, ſans qu'elles aïent droit de s'en plaindre ; ſur-tout il prend garde d'entrer dans leurs

ſecrets, ou de ſe mêler de leurs affaires qu'autant qu'elles le ſouhaitent : Cette précaution eſt d'un grand ſecours pour conſerver ſon repos, & pour éviter les reproches que l'on fait ſi ſouvent aux indiſcrets, qui s'ingerent mal à propos dans des affaires où ils ne ſont point ſouhaitez. Sans la diſcretion, la ſocieté civile n'eſt qu'une fatigue & un embarras ; car il faut être toûjours attentif ſur ſoi, pour ne rien laiſſer échapper devant des perſonnes indifferentes, qui en pouroient faire un mauvais uſage, ſoit en revelant ce qu'on leur confie, ou en y ajoûtant de leur chef des circonſtances à quoi l'on n'a jamais penſé. C'eſt un tréſor dans la vie que de pouvoir trouver un homme diſcret, à qui l'on puiſſe découvrir, ſans rien riſquer, ce que l'on a de plus ſecret & de

plus important : heureux celui qui a trouvé ce phenix ! il doit bien remercier le Ciel, d'où ces ſortes de préſens nous viennent ; mais ils ſont tres-rares.

Pour bien vivre avec toutes ſortes de gens il faut de l'attenſion ſur tout ce que l'on fait & ſur ce que l'on dit ; ſe ménager habilement quand ils ont des interêts contraires, ſans prendre parti dans leurs differends, qu'autant que la bienſéance y oblige : Il faut empêcher avec ſoin qu'il n'échappe quelque parole qui puiſſe être mal interpretée par de certaines perſonnes, qui ont coûtume d'empoiſonner tout ce qu'on dit : bien moins doit-on ſe donner la liberté de parler des fauſſes démarches, des mauvais procedez d'autrui, ou faire des plaiſanteries de leurs impertinences : ſouvent un bon mot nous fait

fait un ennemi irréconciliable d'un homme qui auroit pû nous rendre des ſervices eſſentiels, ſi on eût ſçû le ménager.

Quand on n'a pas pour nous tous les égards qui nous ſont dûs, & que l'on manque à nous rendre de certains devoirs, il ne faut pas le reprocher brutalement à ceux qui tombent dans ces incongruitez : ce n'eſt pas toûjours par malice, ou par un deſſein prémédité de nous déplaire ; & ainſi il faut leur tenir compte de leurs bonnes intentions. Les reproches & les éclats que l'on fait dans ces circonſtances, nous mettent dans nôtre tort, & juſtifient ceux de qui on auroit ſujet de ſe plaindre.

La diſcrétion qui fait que l'on ſe tient ſur ſes gardes & que l'on ſe ménage, contribuë à former l'eſprit ; elle nous retient dans

une certaine défiance de nous-mêmes, qui nous empêche de nous oublier, ou de rien faire que le monde puiſſe cenſurer avec juſtice : Au lieu que ces étourdis, qui ont une extrême confiance d'eux-mêmes, vivent ſans précautions, parce qu'ils n'ont pas le moindre ſoupçon qu'on leur puiſſe reprocher quelque choſe : ils ſe regardent comme des gens accomplis ; mais par malheur le Public ne les regarde pas des mêmes yeux.

Cette retenuë, dont je parle, nous aide à nous rendre juſtice à nous-mêmes, & à la rendre aux autres ; nous voulons qu'ils aïent pour nous des égards, de la docilité, de la complaiſance, tandis que nous les traitons avec hauteur, & que nous n'avons pour eux que de l'aigreur & de la rudeſſe : nous avons pour nous une

extrême indulgence, & nous voulons que tout le monde nous ménage ; ne faut-il pas auſſi ménager les autres, & les traiter comme nous voulons que l'on nous traite ? Voilà ce que les loix du commerce exigent ; & c'eſt pour manquer à cette regle, que l'on voit tant d'injuſtices dans le monde, & qu'on y entend à tous momens des plaintes du mauvais procedé de certaines gens, qui ſemblent ne vivre que pour eux, & qui comptent pour rien tout le reſte du genre humain.

Quand des perſonnes qui ont été enſemble en commerce, viennent à rompre, c'eſt l'uſage qu'elles ſe déchaînent l'une contre l'autre : chacun veut faire approuver ſon procedé, ſes raiſons frivoles, afin de mettre l'autre dans ſon tort : Pour y réüſſir on décrie autant que l'on peut la per-

ſonne avec qui l'on a rompu ; mais ce qui eſt de plus criminel, on abuſe alors des confidences qu'elles a faites tandis que l'amitié duroit, & l'on revele des ſecrets, qui devroient être enſevelis dans un ſilence éternel, en conſideration de l'amitié qu'on avoit autrefois pour elle. Il ne faut pas tant regarder la ſituation où cette perſonne eſt à vôtre égard, que les ſentimens reciproques d'eſtime & d'amitié qui vous attachoient l'un à l'autre. C'eſt une eſpece de perfidie que de ſe prévaloir du ſecret d'un homme, lors même qu'on a ceſſé d'être de ſes amis.

Si vous n'avez pas aſſez de génie ou de vivacité pour repartir ſur le champ à une raillerie fine & piquante, qui roule ſur des ſujets indifferens, aïez au moins aſſez de retenuë pour cacher vô-

tre dépit ; faites ſemblant d'y entrer & d'en rire tout le premier ; ceux qui ſe fâchent d'une innocente raillerie, paſſent pour des gens bizarres, & ſe font regarder comme des miſantropes. Souvent une raillerie ingenieuſe fait plus d'impreſſion, & corrige plus ſeurement les perſonnes qui ont quelque foible, que ne pouroient faire des diſcours fort ſerieux, & pleins de grandes raiſons. On a raillé ſi ſouvent *Emilie* de l'entêtement où elle étoit ſur ſa qualité, qu'elle en eſt revenuë : Elle ne cite plus à tout propos, comme elle faiſoit, les Ducheſſes & les Marquiſes de ſa Maiſon. On lui a fait ſentir que cette ſotte vanité la rendoit mépriſable : Elle eſt maintenant la premiere à ſe moquer d'elle-même, fort perſuadée que cette démangeaiſon de parler de ſa nobleſſe, eſt ridi-

cule, & qu'elle rebute infiniment ceux qui ſont obligez d'eſſuïer de pareils recits.

Il n'y a point de circonſtances où l'on ait plus de beſoin de ſa diſcretion, & où l'on doive ſe tenir plus ſur ſes gardes pour ne rien faire, ou ne rien dire contre la Politeſſe, que lors qu'on nous fait d'injuſtes reproches, & qu'on nous cenſure mal-à-propos. On a de la peine à ſe moderer dans une conjoncture ſi delicate; le cœur ſe ſouleve contre l'extravagance, ou la malignité de ceux qui ne rendent pas juſtice à nôtre merite, & à nôtre vertu; il faut être bien maître de ſoi, pour ne leur pas dire quelque choſe de dur qui leur faſſe ſentir qu'on eſt piqué; mais c'eſt une eſpece de triomphe que de ſe retenir, & d'épargner des gens qui ne le meritent peut-

être pas, & qui n'ont point de ménagemens pour nous. Quelle retenuë ne fit point paroiſtre *Flavie*, dans le tems que la Comteſſe de *Maigret* lui faiſoit des reproches ſi offenſans ſur ſa conduite ? La compagnie étoit fort nombreuſe, & cette circonſtance devoit encore augmenter ſon dépit ; cependant toûjours maiſtreſſe d'elle-même, elle ne laiſſa échapper aucune parole d'aigreur, quoique l'autre lui dît des choſes tres-ameres & tres-douloureuſes ; ſe contentant d'une juſtification modeſte pour diſſiper des ſoupçons ſi injurieux, elle remercia l'autre de ſes ſoins ; cette conduite la piqua plus ſenſiblement que ſi elle eut reparti quelque choſe de dur : toute la compagnie demeura perſuadée de l'innocence de Flavie, & indignée de la bruſquerie, & de l'indiſcretion de la Comteſſe.

Qui pourroit gagner ſur ſoi, & avoir aſſez de retenuë pour ne ſe point mêler des affaires d'autrui, & de ne point parler de leurs défauts, s'épargneroit bien des chagrins, & ſouvent de fâcheuſes affaires. N'éxaminez point curieuſement ce que font vos voiſins; n'en dites point de plaiſanteries, quand ils font des fautes; ne faites pas même ſemblant de vous en appercevoir, quand vous n'en devez pas répondre au public. Pourquoi vous chargez-vous du ſoin de reformer la ville?

La premiere penſée qui nous vient, quand on nous montre quelque Ouvrage qui mérite des loüanges, eſt d'y trouver à redire, & de chercher des raiſons pour en diminuer le prix. Ce premier mouvement n'eſt pas toûjours libre, & il nous échappe ſouvent

ſouvent malgré nous ; dautant que l'amour-propre nous fait enviſager avec chagrin tout ce qui donne du relief aux autres, & ce qui peut les relever au deſſus de nous : mais du moins il faudroit avoir la diſcretion de cacher ſes ſentimens, & de ne point faire une critique ſévére d'une Piece, où l'on remarque de grandes beautez.

C'eſt un foible aſſez ordinaire à la plûpart des hommes de vouloir decider ſur tout, afin de perſuader le monde qu'ils ont beaucoup d'eſprit & de delicateſſe ; mais la précipitation avec laquelle ils décident, fait juſtement le contraire de ce qu'ils pretendent ; ils ne veulent pas que l'on croïe qu'ils ignorent quelque choſe, & ils laiſſent voir une ignorance groſſiere ſur la matiere dont il s'agit. L'inclination ou l'engage-

ment fait encore que l'on prend mal ſon parti quand on decide; On juge d'une affaire ſelon qu'on eſt bien ou mal intentionné pour les perſonnes intereſſées. Cependant il ne faut chercher que la verité, pour rendre juſtice à tout le monde.

Il eſt impoſſible d'avoir de la diſcretion, quand on a quelque grande paſſion; cependant c'eſt alors qu'on en auroit le plus de beſoin. Quelles folies ne fait point un Mari poſſedé d'une jalouſie indiſcrete? Combien de fauſſes démarches qui ne font qu'aigrir ſon mal, & avancer ſon malheur! Un homme de ce caractere craint également ſes amis & ſes ennemis, ſes parens, ſes domeſtiques, tout ce qui approche de ſa femme, lui eſt ſuſpect; quelle torture ne ſe donne-t'il pas pour découvrir un ſecret,

qu'il redoute étrangement d'apprendre, & qui lui fait des bleſſures incurables quand il a veu trop clair dans un myſtere qu'il ne devoit point approfondir pour ſon repos ?

Il ne faut point s'ingerer dans les ſecrets d'autrui plus qu'ils ne le veulent eux-mêmes, ni trouver mauvais quand ils ne nous découvrent pas le fonds de leur cœur ; car il n'y a que les amis intimes qui ne doivent point avoir de réſerve les uns pour les autres. C'eſt bien pis, quand on uſe de détours & de fineſſes pour leur arracher des ſecrets qu'ils ne nous veulent pas dire ; Cette curieuſe indiſcretion les revolte contre nous, & nous fait regarder comme des perſonnes d'un mauvais commerce.

C'eſt ſe flatter & ſe tromper ſoi-même, que de rejetter ſur ſon

étoile, ou ſur ſa mauvaiſe fortune, le mauvais ſuccés d'une affaire où l'on n'a pas réuſſi ; c'eſt ſouvent manque de diſcretion, & l'on ne doit s'en prendre qu'à une conduite irreguliere, à ſon imprudence & à une fierté mal entendüe. C'eſt qu'on a manqué de complaiſance pour ceux de qui l'affaire dépendoit, & qu'on ne les a point ménagez dans le tems que l'on avoit le plus de beſoin de leurs ſecours. *Carlus* ſe plaint éternellement, que tout le monde ſe déchaîne contre lui, & que dés qu'il entreprend une affaire, il trouve en ſon chemin une legion de perſonnes mal intentionnées, qui le traverſent. C'eſt ſa faute, il ſe fait des ennemis de gaïeté de cœur, qui ſe vangent de ſes mépris piquans & des ſatires ameres qu'il répand dans toutes les Compagnies

où il ſe trouve; hommes, femmes, la Cour, la ville, la robe, l'épée, rien n'eſt épargné; c'eſt un mauvais talent que de perdre ſa fortune, pour donner à la compagnie le plaiſir d'un bon mot.

Vous êtes ſurpris du mauvais ſuccés d'une affaire, où vous vous êtes embarqué étourdiment; à qui faut-il s'en prendre? Si vous euſſiez mieux pris vos meſures, vôtre eſperance n'eût pas été trompée. Quand on a fait de ſon côté ce que la raiſon, la prudence, & les lumieres que l'on a ſur une affaire, nous ſuggerent, il faut ſe conſoler quand le ſuccés n'eſt pas heureux: mais quand la choſe tourne mal par nôtre imprudence, nous ne devons en accuſer que nous-mêmes ſans rejetter ce malheur ſur la malignité des gens qui n'y ont ſouvent aucune part.

Il eſt aſſez inutile de faire de grandes apologies, aprés avoir manqué une entrepriſe. Les mauvais ſuccés ne ſe juſtifient qu'auprés d'un petit nombre de perſonnes éclairées, & équitables; la foule ne juge que par les apparences; les mêmes actions ſont blâmées généralement, parce qu'elles ont été malheureuſes, qui ſeroient exaltées, ſi l'évenement eût repondu aux meſures qu'on avoit priſes. *Fauſte* a perdu ſa reputation dans une affaire qui devoit le combler de gloire; il y a fait tout ce qu'un homme prudent & genereux ſe devoit à lui-même & au public; des perſonnes jalouſes, & mal intentionnées, chargées de l'éxécution du projet, ont fait joüer des reſſorts contraires pour rompre ſes meſures; mais comme il étoit lui ſeul chargé de l'entre-

priſe, & qu'il avoit répondu de l'événement ; il eſt auſſi demeuré chargé de l'envie & de la honte que donne une grande entrepriſe, quand elle ne réuſſit pas.

Les meilleures choſes, ſi elles ne ſont ménagées avec juſteſſe, rebutent, & font un mauvais effet : Ne prodiguez point vos rares talens, ſi vous voulez que l'on ait toûjours du gouſt pour vous. Les grands repas trop ſouvent réïterez fatiguent & émouſſent l'appetit. Ainſi ce que vous avez de meilleur, deviendra fade, ſi vous le mettez à tous les jours. Au lieu que ſi vous le diſpenſez avec œconomie, il aura toûjours la grace de la nouveauté, qui releve infiniment le prix des meilleures choſes. On ne peut nier que *Lyſimon* n'ait un grand merite ; cependant il fait moins d'im-

preſſion, parce que dés la premiere viſite il étale tout ce qu'il ſait, & fatigue le monde par l'envie démeſurée qu'il a de ſe produire. Il tombe dans des redites importunes, qui ne ſont pas moins dégoûtantes que les mêmes viandes que l'on fait ſervir à divers repas, à la faveur de quelque déguiſement. Leçon importante pour ceux qui cherchent à briller dans les converſations, & qui fatiguent les perſonnes délicates, par des recits qu'ils repetent dans toutes les maiſons où ils entrent.

L'envie extrême que de certaines gens ont de parler à tout propos & ſur toutes ſortes de ſujets, eſt une marque infaillible de la perſuaſion où ils ſont de leur propre merite ; mais c'eſt tres-ſouvent un moïen ſûr pour convaincre le monde de la médiocrité de leur eſprit, par les

impertinences qui leur échappent ſans qu'ils s'en apperçoivent, & ſans qu'ils en aïent le moindre ſcrupule. Le ſilence eſt le parti le plus ſûr pour ceux qui veulent conſerver l'eſtime & la réputation qu'ils ont acquiſe : ſouvent l'on ſait bon gré aux gens de ce qu'ils ne diſent mot ; cette reſerve peut faire au moins douter s'ils ont de l'eſprit ; mais on n'en doute plus aprés les ſottiſes qu'ils ont dites. Connoiſſez-vous mieux, *Celimon*, vous voulez parler de ce que vous ne ſavez pas, de peur de paroître ignorer quelque choſe ; mais vous ne dites que des impertinences, qui font compaſſion aux connoiſſeurs : ſi vous n'euſſiez pas ouvert la bouche, on douteroit encore de vôtre ignorance ; mais vous avez voulu en perſuader tout le monde, & vous y avez réüſſi. Il faut même

avoir la diſcretion de parler peu des choſes que l'on ſait le mieux. Ceux qui les ignorent, ſentent un ſecret dépit de ſe voir effacez, & ſouffrent avec peine cette eſpece de ſuperiorité, qui leur fait voir leur foible. Si vous voulez que l'on vous affectionne & que l'on vous recherche, cachez des talens importuns, qui vous font regarder comme un Regent incommode. Je ne puis aſſez admirer la retenuë de la Marquiſe de *Savaray*; elle ſait tout ce qu'une femme peut ſavoir; rien ne lui échappe, Hiſtoire, Philoſophie, Mathematiques; mais ce ſont des connoiſſances qu'elle reſerve pour elle-même, ſans qu'elle en étourdiſſe le Public; à peine ſon indolence lui permet-elle de placer un mot quand elle eſt avec des perſonnes qui aiment à parler de choſes plus ſerieuſes, que de ju-

pes ou de manteaux.

Ce ne ſont pas toûjours ceux qui parlent davantage, qui ſe font le plus eſtimer. Ce grand babil n'ébloüit que les dupes, qui admirent ces parleurs éternels : mais les perſonnes ſenſées ne s'étourdiſſent pas du bruit ; il faut leur dire des choſes raiſonnables, & parler à propos ; ce qui eſt plus difficile qu'on ne penſe. De certaines gens font paroître plus d'eſprit en gardant le ſilence, que d'autres par de longs recits ; ils écoûtent d'un air qui fait comprendre qu'ils entrent finement dans tout ce qu'on leur dit. N'imitez pas le Marquis *de Maillet*, qui fait un bruit horrible avant que d'être entré & d'être aſſis ; ſans aucun égard pour celui qui parle, il lui coupe la parole pour raconter d'un air bruïant de frivoles nouvelles, dont perſonne

de l'aſſemblée ne ſe ſoucie : Il conteſte tous les faits que les autres avancent, & il apporte une foule de raiſons pour leur prouver qu'ils ne ſavent ce qu'ils diſent, & qui ſont tout étonnez de la chaleur qu'il fait paroître pour des choſes triviales & indifferentes.

C'eſt la marque d'un ſot orgueil que d'aimer à parler beaucoup, plûtôt qu'il ne marque de bon ſens. Les plus habiles écoutent, & laiſſent le champ libre aux ſots ; les petits génies ſont naturellement grands parleurs ; ils cherchent à ſe dédommager en faiſant accroire, qu'ils ont beaucoup d'eſprit, mais ils ne trompent que des ſots comme eux ; ils connoiſſent mal leurs intereſts en ſe produiſant de la ſorte ; la diſcretion eſt un voile merveilleux pour cacher des défauts qui

ſe manifeſtent, & qu'on pouroit receler ſous un ſilence politique; on ſe trahit en parlant; les ſots diſcours qui échappent, découvrent des foibles qu'on n'appercevoit point; il faut bien prendre garde à ce que l'on dit quand on parle devant des perſonnes éclairées pour ne rien dire de travers; une mine froide & myſterieuſe peut au moins faire douter ſi nous ſommes entendus dans l'affaire dont il s'agit, & nous donner un air de capacité.

En parlant peu on peut acquerir quelque eſtime avec un merite mediocre; un Sage diſoit qu'*il faut parler pour ſe faire connoiſtre*; mais il eſt aiſé de ſe décrier en parlant. Un mot lâché étourdiment fait évanoüir la haute idée qu'on avoit d'un homme qui affectoit un air myſterieux, & qui parloit d'un ton d'oracle: on avoit

toûjours crû qu'*Alcidon* avoit une connoiſſance fort étenduë ſur toutes ſortes de matieres, tandis qu'il n'en parloit que par monoſyllabes ; mais depuis qu'il a voulu faire l'habile, & decider en Docteur ſur tous les Ouvrages, il a fait voir la foibleſſe de ſon jugement ; il approuve ce qu'il y a de plus méchant dans une Piéce, & proſcrit les meilleurs endroits ; il a détrompé le Public qui le regardoit comme un génie du premier ordre. Il n'eſt pas toûjours avantageux de ſe laiſſer approfondir, & de ſe faire connoître tel qu'on eſt effectivement.

Les ſots parlent d'ordinaire avec plus de liberté, plus de facilité, d'un air plus content que les gens d'eſprit : Les premiers ont une ſecrette confiance que ce qu'ils diſent, eſt merveilleux

& bien reçû, & qu'on eſt charmé des recits qu'ils font, mais ce ſont des ſots. Les autres qui parlent avec plus de retenuë, plus de diſcretion, & plus de reflexion, ſe hazardent moins; & comme ils ſont rarement contens de ce qui ſe preſente à leur eſprit, ils laiſſent aux autres battre la campagne, & debiter toutes leurs fadaiſes. Un homme qui n'a aucun égard au tems, aux lieux, aux perſonnes, interrompt hardiment le recit qu'un autre avoit commencé, fait le Docteur ſur toutes les matieres qu'il eſtropie, parlant d'un ton haut & aſſûré, qui étourdit tout le monde, & fait plus de bruit qu'une douzaine de femmes qui diſputent & qui parlent toutes enſemble. Il ne s'apperçoit pas combien ſon peu de diſcretion le rend mépriſable, parce qu'il n'a qu'un

médiocre ſens-commun, & qu'il s'applaudit des mauvaiſes choſes qu'il debite avec tant d'aſſurance.

Si l'on voit tant de ſottes gens dans le monde, qui s'en font accroire, & qui ſe flattent de meriter des applaudiſſemens, quand ils ſont l'objet de la raillerie, c'eſt qu'ils ne s'apperçoivent pas du perſonnage qu'on leur fait faire; ce ſont des gens qui vivent ſans reflexion, ou qui n'en font que pour groſſir l'idée qu'ils ſe font d'un faux merite: s'ils ont par hazard quelques bonnes qualitez, parmi une infinité de défauts, ces bonnes qualitez ſervent encore à les rendre plus ridicules & plus mépriſables par la ſotte confiance qu'elles leur inſpirent. Voilà ce qui fait que tant de Malheureux ſortis de la lie du peuple, mais qui ont amaſſé du bien par leur induſtrie, & ſouvent par mille voïes

voïes honteuſes, croïent que l'éclat de leurs richeſſes eſt un vernis qui couvre toutes leurs imperfections, & qui cache aux yeux du Public la craſſe de leur origine.

C'eſt une choſe bizarre que les hommes qui ſont ſi délicats ſur leur réputation, & qui prennent tant de ſoin pour faire valoir leurs bonnes qualitez, en prennent ſi peu pour cacher leurs défauts: ils ſont attentifs pour profiter de leurs moindres avantages; mais cette attention leur ôte celle qu'ils devroient avoir pour dérober aux yeux du monde des imperfections qui les rendent ridicules, & qui empoiſonnent tout leur merite. Ce qui eſt encore de plus incomprehenſible, c'eſt que ces imperfections ſont d'ordinaire celles qui leur conviennent le moins, & qui ſont le plus éloignées de leur profeſſion & de leur caracte-

re. *Balzamon* engagé dans l'Etat eccleſiaſtique fait le beau & le joli ; il ne parle que de ſes bonnes-fortunes, tient des diſcours qui ſentent l'ordure & le libertinage, ils les tient devant des femmes reſpectables, qui ſont tout étonnées de ſon indiſcretion & de ſon peu de politeſſe. *George* n'eſt que le fils d'un Marchand, ſon pere n'a quitté la boutique que depuis quelques années pour ſe faire Secretaire du Roi, & pour décraſſer un peu ſon origine ; cependant George parle de ſes ayeux devant de petits-Maiſtres à qui il prête de l'argent, & qui ont la complaiſance de l'écouter ; il eſt inépuiſable ſur le chapitre de ſa généalogie : il vous promene depuis Geofroy juſqu'à Artus : il fait le détail de leurs hauts faits, qui font bâiller ceux qui n'empruntent point ſon argent.

Les perſonnes vives doivent bien prendre garde à un défaut où elles tombent naturellement ; elles veulent toûjours briller, & ne donnent pas aux autres le tems de dire le moindre mot. Ceux qui n'ont pas ce grand brillant, ſouffrent avez chagrin cette vivacité qui les tient dans la contrainte, & qui étouffe toutes leurs paroles.

Je ne ſai lequel des deux défauts eſt le plus à blamer dans un jeune homme, ou une timidité niaiſe accompagnée d'un air honteux & embaraſſé, qui l'empêche de deſſerrer les dents, ou une préſomption effrontée qui le fait décider de tout d'un air hardi, cenſurer à tort & à travers, attaquer la conduite de tout le monde, débiter cent fatuitez, & s'applaudir aprés avoir dit des ſottiſes : l'un & l'autre eſt égale-

ment ſot, mais l'on a moins de peine à ſouffrir le taciturne que le fanfaron.

Aïez la diſcretion dans les viſites que vous faites, de prendre bien vôtre tems, pour n'être point à charge aux perſonnes que vous viſitez. Vous ſortez de chez-vous, où vous vous ennuïez, pour aller voir des perſonnes qui ont des affaires importantes, ou des chagrins domeſtiques qui ne demandent pas des témoins: ils n'ont pas le loiſir d'écouter tous les diſcours inutiles que vous leur debitez avec un ſang froid qui les fait enrager. N'entrevoïez-vous pas ſur leur viſage, que vôtre viſite leur peſe, ou ſi vous l'appercevez, pourquoi les obligez-vous par une longueur importune à vous regarder comme un fâcheux? Mais les hommes ſont trop vains, & trop pleins de l'i-

dée de leur merite pour ſe rendre juſtice là-deſſus.

Ne vous montrez point dans des lieux où vôtre viſage eſt mal reçû, ni à de certaines heures où vous êtes de trop ; c'eſt un rôle bien triſte que celui d'un importun. Demeurez chez-vous, & n'allez point chez des gens qui vous portent ſur les épaules. A-t'on l'eſprit ſi bouché, qu'on ne ſente pas les diſpoſitions où ſont à nôtre égard les perſonnes chez qui l'on entre ? Ou ſi nous nous appercevons que nous ne leur convenons pas, c'eſt avoir perdu tous les ſentimens d'honneur, de ne leur pas épargner le chagrin que leur cauſe une preſence importune. Gardez vôtre maiſon, *Argeliſe*, ennuïez-vous toute ſeule ; n'allez plus chez *Lucine* ; elle vous a déja vingt fois refuſé la porte ; elle vous redoute & vos

fatigantes viſites ; vôtre viſage lui donne la migraine & des vapeurs.

Si l'on étoit ſage, on prendroit de bonne heure ſon parti, & l'on quitteroit le monde, avant que le monde nous quittât. Ceux qui ſont jeunes, s'étonnent de voir des gens qui ont vieilli & qui ont paſſé le tems des plaiſirs, vouloir encore faire les agréables ; & figurer parmi la jeuneſſe avec un viſage uſé & ſillonné de rides. C'eſt un fort mauvais perſonnage ; mais ceux qui s'en mocquent quand ils ſont jeunes, joüent le même rolle à leur tour, & ne peuvent ſe reſoudre à faire ce qu'ils auroient conſeillé aux autres, ni prendre le parti de la retraite, quand ils n'ont plus d'autre parti à prendre. *Lyſionne* à ſoixante & ſeize ans ne peut vivre un quart d'heure ſans avoir

la foule chez-elle : N'eſt-il pas tems de ſortir du théatre, & de prendre des penſées plus ſérieuſes, quand on n'a plus que quelques jours à vivre ? Les commencemens d'une vie plus retirée ennuïent aprés avoir toûjours vécu dans le grand monde : mais c'eſt une eſpece de bienſéance, à quoi le Public nous oblige, & qui trouve mauvais que les vieilles perſonnes vivent comme de jeunes gens.

C'eſt manquer de diſcretion, & mal connoître ſes veritables interêts, que de ſonger encore à plaire par les agrémens quand le tems en eſt paſſé. Un homme ou une femme que l'âge a défigurez, ſe rendent mépriſables quand ils veulent ſe faire regarder par des ajuſtemens pour ſe donner un air de jeuneſſe : Ces ſingularitez les expoſent aux railleries des jeunes

gens, qui ont les rieurs de leur côté. Les perſonnes d'un âge avancé ſe peuvent faire rechercher par le beſoin qu'on a de leur ſecours, de leurs conſeils, de leur crédit ; voilà à quoi elles doivent s'en tenir : mais il faut laiſſer à la jeuneſſe le merite de plaire ; c'eſt un privilege qu'on ne ſauroit lui diſputer impunément, & ſans s'expoſer à de fâcheux contrôleurs.

Si vous ne voulez voir dans le monde que des gens triez & agréables, vous vous mécomptez ; vous trouverez par-tout des fâcheux de toute eſpece ; il faut s'y accoûtumer, ou ſe bannir du commerce. Ce qui eſt de plaiſant, nous avons de l'indulgence pour ceux qui nous ennuïent, nous excuſons leurs groſſiéretez, leurs bruſqueries, leur peu de complaiſance ; mais nous ne pardonnons point

point à ceux que nous ennuïons, parce que nôtre orgueil en ſouffre : l'ennui que nous leur cauſons, eſt une marque du mépris qu'ils ont pour nôtre perſonne, ou pour ce que nous leur diſons.

C'eſt une eſpece de gens trés-incommodes, que ceux qui ſont toûjours ſur leurs gardes, & qui croïent que tout le monde veut les tromper. Leurs domeſtiques, leurs amis, leurs enfans, leurs femmes, tout leur eſt ſuſpect : ils diſent que c'eſt avoir de la diſcretion, que d'en uſer de la ſorte, & que ces précautions ſont néceſſaires, ſi l'on ne veut point être pris pour duppe ; c'eſt plûtôt une extravagance, & la marque d'un mauvais fonds. Quand on a de legitimes ſujets de ſe défier des gens, il faut effectivement leur laiſſer entrevoir que l'on s'en défie, afin qu'ils ne ſe

hazardent pas à vouloir vous tromper, & qu'ils ne vous choisissent pas pour leur duppe: mais ne faites point paroître de défiance à ceux qui ne songent point à mal; parce que la mauvaise estime que vous témoigneriez avoir d'eux, pourroit peut-être les engager à vous joüer de mauvais tours, quoiqu'ils n'en eussent pas la pensée. Combien de maris ont poussé leurs femmes à leur être infidelles? Combien de maîtres ont ouvert les yeux de leurs domestiques par des soupçons mal fondez, & par d'injustes défiances?

Ou il ne faut point faire de confidences à ses amis, ou il faut les faire sans réserve. Si l'on s'y fie, pourquoi user de détours, & de dissimulation? Si l'on ne s'y fie pas, pourquoi leur revéler des secrets, & leur témoigner une

ouverture de cœur, dont on peut ſe repentir dans la ſuite ? C'eſt une fatigue & un embarras d'être en commerce avec des gens, & d'être obligé de ſe déguiſer, de peur qu'ils ne nous pénétrent: mais c'eſt une grande indiſcretion, & une grande extravagance de leur dire des choſes importantes, quand on n'eſt pas bien ſeur de leur retenuë, ou de leur probité.

C'eſt une foibleſſe aſſez commune à la plûpart des hommes, de faire des offres de ſervice à toutes ſortes de gens, quoique l'on connoiſſe aſſez leur inutilité; & leur impuiſſance ; on veut ſe faire valoir par quelque endroit, & attirer la foule par de vaines eſperances; mais les duppes ſe détrompent, & connoiſſent aux occaſions qu'on s'eſt joüé de leur credulité.

Les perſonnes à qui l'on a promis quelque choſe, ſont en droit d'éxiger qu'on leur tienne parole. En effet un homme ne doit point promettre au de-là de ſon pouvoir, & s'il n'eſt bien ſûr de ſon fait : mais les perſonnes intereſſées n'y regardent pas de ſi prés. Pour engager les autres à leur rendre de bons offices, on leur promet des ſervices reciproques ; car l'eſperance de recevoir eſt un merveilleux appas pour exciter les hommes ; mais quand on a obtenu ce que l'on demandoit, on oublie les promeſſes que l'on a faites ; c'eſt beaucoup ſi l'on ſe ſouvient encore de ceux qui nous ont ſervi. Il y a une rencontre où l'on promet plus facilement, ſans penſer à tenir la parole qu'on a donnée ; c'eſt quand des importuns nous fatiguent de leurs aſſiduitez ; pour ſe délivrer de

cette gêne, on leur promet ce qu'on n'a nullement deſſein de leur donner. Pour peu qu'ils aïent de diſcernement, ils ſe retirent enfin quand ils voïent qu'on leur a ſouvent manqué de parole.

Ce n'eſt pas toûjours pour profiter de vos lumieres, que l'on demande vos avis avec tant d'empreſſement : Ce ſont des loüanges, & des applaudiſſemens que l'on cherche : Il eſt aiſé de pénetrer au travers de ce déguiſement, les ſentimens de celui qui vous parle. Vous avez fait une critique ſevere de l'ouvrage que *Clarion* eſt venu vous lire; ce n'eſt pas ce qu'il vous demandoit ; il eſt perſuadé que ſes vers ſont excellens ; que *Deſpreaux* ni *Racinne* n'en ſauroient faire de meilleurs : Il cherche à contenter ſa vanité, en liſant ſes Ouvrages à des duppes, qui y applau-

diſſent, & qui l'enyvrent de l'encens qu'ils lui font avaler. Avec des gens de ce caractere, on a beſoin de diſcretion & de ſincerité : Il ne faut pas leur dire en face, & trop durement que leurs vers ne valent rien ; il ne faut pas auſſi avoir la lâcheté d'excuſer leurs extravagances.

De quel droit vous érigez-vous en cenſeur du Genre humain ? Laiſſez les autres vivre à leur mode, & gardez pour vous vos reflexions. Ne pretendez pas vous oppoſer au torrent ; les hommes ont toûjours vêcu de la même ſorte, & vous ne les ferez pas changer de pli. Que vous importe des diſcours impertinens qu'ils tiennent, & de toutes les ſottiſes qu'ils font, ſi vous n'en êtes pas reſponſables ? Contentez-vous de n'en point faire vous-mêmes, & laiſſez le monde en

paix. C'eſt en quoi je ne puis aſſez admirer la diſcretion de *Clorine*; elle a un eſprit tranſcendant, & elle en fait un ſi bon uſage, qu'elle trouve ſon compte avec toutes ſortes de gens: elle ſe hauſſe ou elle ſe baiſſe ſelon la portée des perſonnes qu'elle pratique: ceux qui ont beaucoup d'eſprit, lui font plaiſir par la douceur de leur commerce; les ſots la réjoüiſſent par des ſottiſes qui leur échappent; ſi bien qu'elle trouve toûjours le moïen de ſe divertir dans toutes les ſociétez, de quelque caractere que ſoient les gens qui les compoſent: c'eſt ainſi que tous les hommes devroient être faits pour ſe bien trouver les uns des autres; & l'on ne ſe plaindroit pas ſi ſouvent de l'ennui que l'on ſent à vivre parmi le monde.

Je ne ſai pas pourquoi l'on ſent

une ſecrette répugnance quand on nous donne des avis, & une eſpece d'averſion contre celui qui les donne. C'eſt la marque d'un grand merite, que de ſouffrir modeſtement les remontrances, de quelque part qu'elles viennent: mais il y a des gens ſi fiers & ſi délicats, que la moindre choſe les bleſſe: ils veulent qu'on approuve tout ce qu'ils font, quoiqu'on ait ſujet de les reprendre: Cependant ils devroient ſavoir bon gré aux gens qui veulent les empêcher de faire des fautes, & qui ſont aſſez de leurs amis, pour leur ouvrir les yeux ſur les irregularitez de leur conduite.

La diſcretion doit aſſaiſonner les reprimandes qu'un Pere fait à ſes enfans, s'il veut qu'elles leur ſoient utiles. Un Maiſtre en eſt-il mieux ſervi, s'il temoigne à ſes

domeſtiques de l'emportement, quand ils tombent en quelque faute ? Si voulant retirer d'un faux pas vôtre ami qui s'égare, vous le faites avec aigreur, vos remontrances l'irriteront, & ne le corrigeront pas : De même un mari pourroit aiſément empêcher une jeune épouſe, qui n'a pas encore un grand uſage du monde, de prendre de mauvais parti, & de s'engager dans des commerces qui troublent la paix domeſtique, s'il avoit la diſcretion de diſſimuler ſon reſſentiment pour la ramener à ſon devoir par les voïes de la douceur ; mais l'aigreur qu'on lui témoigne, les éclats que l'on fait mal à propos, la déterminent & la pouſſent à prendre des partis qu'elle ne prendroit jamais, ſi l'on avoit plus de ménagemens pour elle. De quoi a ſervi à *Felibien* tout

le fracas qu'il a fait ſur la conduite de ſon Epouſe ? Si elle a fait quelques démarches contre l'exactitude de ſon devoir, c'eſt plûtôt par une legereté, que par une malice determinée. Quelques remontrances diſcrettes, accompagnées de tendreſſe & de confiance, lui auroient rendu le cœur de ſa jeune épouſe, en ménageant ſa reputation, qu'il a perduë abſolument par le bruit qu'il a fait, & par une conduite trop violente. Il eſt du devoir d'avertir une Epouſe qui fait des fautes, ou qui ne prend pas garde à ſa conduite; mais pour la ramener plus ſûrement à ſon devoir, il ne faut pas que les réprimandes ſoient aſſaiſonnées de reproches trop aigres ; car elles font toûjours un mauvais effet ; bien moins doit-on avoir recours aux

voïes de fait, comme ſont de certains maris, qui ne ſont pas toûjours les maîtres de leur emportement, dans des occaſions ſi délicates, & où il ſeroit ſi neceſſaire de ſe poſſeder.

Quelles ſont les intentions de certaines Femmes qui ne prennent pas la peine de cacher leurs intrigues, & qui ont le goût ſi dépravé, qu'elles ſe font honneur de ce qui les deshonore abſolument ? Pretendent-elles par-là ſe faire aimer des hommes ? Ce ſeroit une politique bien bizarre, que de ſe décrier de gaïeté de cœur pour ſe faire des amans. L'amour qui n'eſt pas fondé ſur l'eſtime, n'a ni durée ni ſolidité ; mais elles trouvent du ragoût à ſe rendre mépriſables & ridicules, & il n'y a point d'autre remede que de les abandonner à leur emportement. Il ſemble que *Le-*

rine ait oublié qu'elle ſorte d'une des meilleures Maiſons de France, qu'elle eſt jeune, qu'elle eſt belle ; qu'elle ſe feroit adorer, ſi elle ſavoit ſe ſervir de tous ſes avantages. Sa conduite étourdie & libertine gâte ſon merite. Si elle étoit plus fiere & plus reſervée, elle inſpireroit bien d'autres ſentimens à eux qui ne la regardent que comme une bonne fortune.

La retenuë d'une femme qui a du merite, eſt une eſpece de frein, pour contenir dans le devoir ceux qui l'approchent ; les plus hardis n'oſent s'émanciper devant une femme qui ſoutient ſon caractere ; une certaine fierté modeſte les déconcerte, & leur inſpire de la timidité. Si les Dames avoient ſoin de conſerver cette fierté qui leur ſied ſi bien, elles n'en ſeroient pas moins aima-

bles, & ſe rendroient redoutables aux hommes, qui ne s'oublieroient pas auprés d'elles comme ils font.

Elles perdent tout leur credit par ces manieres trop libres, où elles s'émancipent depuis quelque tems, & une eſpece d'empire qu'elles ont naturellement ſur les hommes. Ces manieres évaporées ne conviennent qu'à des malheureuſes qui font horreur, & qui n'inſpirent que du dégoût & du mépris. Les femmes de ce caractere ont-elles raiſon de ſe plaindre des mauvais procédez des hommes, qui ſont devenus incivils, brutaux, qui perdent ſouvent le reſpect, & qui n'ont nuls égards, ni nuls ménagemens pour elles ? Si l'on remarquoit dans leur conduite une retenuë, & une ſeverité ſcrupuleuſe, qui condamne les moin-

dres libertez, on ſe tiendroit devant elles dans le reſpect qui leur eſt dû ; une trop grande facilité apprivoiſe les hommes, & les rend hardis.

Il eſt fort difficile à une femme qui a envie de plaire, & qui veut cependant ſauver les apparences, de ſe tenir dans ce juſte temperament, qui fait la perfection de ſon caractere. Trop de ſeverité rebute, une complaiſance outrée devient fade. Il faut aſſaiſonner ces deux vertus, afin que la complaiſance ôte à la ſevérité ce qu'elle a d'amer, & que la ſévérité donne quelque choſe de piquant à la complaiſance : Ce temperament eſt difficile à trouver ; on donne aiſément dans l'excés de l'une ou de l'autre de ces deux vertus, & c'eſt ce qui fait que quelque envie qu'on ait de plaire, on n'y

réuſſit pas toûjours.

La retenuë ne doit rien avoir de farouche, de hautain, de rebuttant : Elle eſt bien differente de l'affectation des Précieuſes, & des fauſſes Prudes, qui traitent avec une ſeverité concertée les indifferens, pour faire accroire qu'elles n'ont point de favori ; Elles font ſemblant de s'allarmer en public, pour une parole un peu trop libre ; mais dans le particulier, elles deſcendent juſqu'aux plus honteuſes libertez. Les hypocrites reprendront dans les autres des choſes fort legeres, quoique la conſcience leur reproche de certaines affaires bien oppoſées aux apparences de leur fauſſe pruderie.

La plûpart des femmes qui s'engagent dans de certains commerces qui les deshonorent, ſe flattent de cacher ſi bien leurs

petites affaires, & de dérober ſi finement leur marche, que le Public n'en aura aucune connoiſſance; elles ne ſe hazarderoient pas, comme elles font, ſi elles prévoïoient les ſuites funeſtes de leurs engagemens & de leurs galanteries; mais elles ſont abuſées par ceux mêmes en qui elles avoient plus de confiance; ceux dont la diſcrétion leur paroiſſoit moins ſuſpecte, ſont les premiers à les trahir.

Plus une femme a de merite, plus doit-elle être en garde, pour ne rien faire contre ſon devoir; celles qui ont de la beauté, ſont éternellement aſſiegées de gens qui leur tendent des pieges. Il y a des momens délicats, où la vertu la plus éprouvée ne peut tenir: Il eſt de la prudence de prévoir ces dangereuſes occaſions, pour les éviter à quelque prix que

que ce soit, si l'on est resolu de faire toûjours son devoir ; quoique ce parti paroisse fort rude & fort difficile. Celles qui ont passé la premiere jeunesse, ou qui font profession d'une vertu austere, ne sont pas si exposées à l'importunité des soupirans ; & c'est un excellent remede pour sauver la vertu d'une femme.

Une femme attaquée, qui ne prend pas le parti de la sévérité, est à demi vaincuë, & laisse entrevoir qu'elle songe à capituler. Il est aisé de voir dans ses yeux, sur son visage, au son de sa voix, l'effet que font sur son esprit les discours hardis qu'on lui tient. Si elle répond avec fermeté ou avec mépris, quelque résolu, & quelque entreprenant que soit un homme, il change de langage ; mais si ses réponses sont équivoques, ou affectées, ou si elle ne

le perd quand on ne la deſire plus : outre que l'empreſſement avec lequel on la recherche, nous la fait paroître encore plus eſtimable ; de ſorte que quand cet empreſſement vient à ſe rallentir, on ne la trouve plus ſi aimable. Il faut ajoûter que ce que l'on poſſede, pique moins que ce que l'on deſire, parce que l'on cherche toûjours de nouveaux objets pour nous tenir en haleine, & que l'habitude laiſſe en nous je ne ſai quel dégoût, & une langueur qui nous fait paroître inſipides, les choſes dont nous pouvons diſpoſer. Mais la raiſon la plus naturelle, qui fait que les maris & les femmes s'aiment ſi peu, c'eſt qu'ils ſe connoiſſent mieux ; ils n'ont pas la diſcrétion de ſe cacher les uns aux autres leurs foibles, & leurs imperfections, ou ils n'en veulent pas prendre la

peine ; cette contrainte les gêne trop : Ils aiment mieux ſe laiſſer voir tels qu'ils ſont, que de ſe contraindre toûjours.

Les jeunes-gens qui ſont ſans experience, & qui ont rarement aſſez de lumieres pour voir clair dans ce qui les regarde, font des raiſonnemens bien oppoſez à ceux de leurs parens, qui ont plus d'experience & plus de diſcretion. Une jeune fille, dont le cœur eſt préoccupé, écoute avec chagrin les remontrances d'une mere habile & entenduë, qui veut donner à ſa fille un parti qui l'accommode, mais qui n'eſt pas ſelon ſon inclination. La fille n'enviſage que la perſonne ; la mere qui a d'autres vûës, & qui raiſonne de ſang froid, ne conſidere que le bien. Voilà l'une des ſources des malheurs du mariage ; on s'y engage contre ſon inclination : les

chagrins qui s'y trouvent infailliblement, font que l'on regrette un parti qu'on a manqué, & qui flattoit l'inclination. On ſe perſuade qu'on eût été plus heureuſe, en ſuivant ſon penchant, qu'en épouſant la richeſſe : le cœur qui a été vivement touché, ſe tourne naturellement vers un objet que l'on trouve aimable ; comme l'aiguille frottée de l'aiman ſe tourne vers ſon pole. Le dégoût ou l'averſion qu'on a d'un mari, qu'on n'a pris que par des conſiderations de famille, redouble encore le chagrin ; en faut-il davantage pour ſe croire tres-malheureux ; & ſeroit-on plus mal de prendre un peu plus garde à la perſonne qu'à la richeſſe ?

Une femme qui eſt du monde, n'eſt pas obligée de renoncer à toutes ſortes d'ajuſtemens ; elle

en peut prendre de conformes à ſon état, à ſon age, à ſon caractere : mais quand elle a tant fait que de ſe faire Devote, d'allonger ſes manches, de prendre un habit modeſte & regulier, il faut que tout le reſte de ſa conduite s'accommode avec cet exterieur reformé ; car ſi elle veut encore être de toutes les parties de plaiſir, ſi elle joüe le même jeu, ſi elle a le même ſoin de ſa beauté, la même delicateſſe pour tout ce qui l'accommode, on ne lui tiendra pas grand compte d'une devotion qui n'eſt que ſuperficielle, & qui ne conſiſte que dans quelques grimaces étudiées.

Les Dames de ce ſiecle n'approuvent guéres la maxime de cet Ancien qui diſoit, que *les femmes n'étoient nées que pour le repos, & pour la retraite* : que toute leur vertu conſiſtoit à être inconnuës,

ſans s'attirer ni blâme, ni loüange; que celle-là étoit ſans doute la plus vertueuſe, de qui on avoit le moins parlé : ainſi il les retranchoit abſolument de la République, pour les laiſſer dans l'obſcurité de leurs familles; il ne vouloit pas qu'elles euſſent d'autre emploi que de bien élever leurs enfans, pour en faire des ſujets utiles à l'Etat. Voilà une morale bien ſurannée; les Dames ont trouvé le ſecret de s'affranchir de cette contrainte; elles aiment le bruit & le fracas; les plus grandes intrigues ſe conduiſent par leurs miniſteres; elles veulent ſe mêler de tout, & croïent être capables de reformer le gouvernement de l'Etat : elles ne demandent point encore d'armées à conduire, mais à cela prés, elles ſe chargeroient volontiers de tous les ſoins de la

Republique; la plûpart ſont plus entreprenantes que les hommes, plus reſoluës, plus fertiles en expediens, plus habiles à bien conduire une intrigue.

DE LA

DE LA MODERATION, ET DU DESINTERESSEMENT.

IL ne faut pas eſperer que la plûpart des hommes ſe gouvernent par la raiſon: c'eſt le caprice qui les conduit: ils ſe laiſſent aller à l'impetuoſité d'une humeur bizarre & emportée, qui ne garde ni ordre ni meſure; leurs paſſions les entraînent; l'intereſt gauchit tous leurs ſentimens; leurs emportemens continuels les rendent indiſciplinables, & les mettent dans un état qu'ils ne peuvent plus ſe moderer. Voilà la ſource des fautes irreparables qu'ils font, & de l'irregularité de leur conduite.

Quand on y regarde de prés, on trouve aiſément que la plûpart des chagrins, des démêlez,

de ces grands mouvemens qui troublent la vie des hommes, viennent de ce qu'ils ne ſavent pas ſe moderer, & de ce qu'ils ne ſont pas aſſez les maîtres d'eux-mêmes. Il eſt certain que la moderation eſt une vertu d'un uſage tres-étendu; on en a ſouvent beſoin dans les diverſes ſituations où l'on ſe trouve. Elle eſt neceſſaire à tous momens pour ſupporter, ſans témoigner de la foibleſſe, & ſans murmurer, les diſgraces qui nous arrivent, pour s'accommoder à la bizarrerie, & aux caprices de certaines gens tres-incommodes avec qui l'on eſt obligé de vivre; pour diſſimuler par politique, les procedez deſobligeans que des perſonnes mal intentionnées ont à nôtre égard. Il eſt ſouvent plus à propos de ne pas faire ſemblant de tout voir, que d'en venir à de grands éclats, qui ont toûjours

des retours fâcheux. Peu de gens ſont aſſez maîtres de leurs reſſentimens, ou de leur dépit, pour ſe moderer quand ils s'apperçoivent qu'on les mépriſe, ou que l'on tient des diſcours qui bleſſent leur gloire.

Qui pourroit gagner ſur ſoi de ne ſe point fâcher des diſcours deſobligeans, auroit trouvé un bon moïen d'arriver au repos. Cette maniere eſt d'une pratique aſſez difficile; mais elle produit un bon effet. Si ce que l'on nous reproche, eſt vrai, c'eſt plûtôt à nous de nous corriger, qu'aux autres à ſe contraindre: ſi ce que l'on dit, eſt faux, nous le ferons croire veritable par le chagrin que nous témoignerons. Le parti le plus ſûr eſt de ſe mettre au deſſus de ces ſortes de bruits: le mépris de tels diſcours les décrédite, & ôte à ceux qui les font,

le plaiſir malin qu'ils trouvent à médire.

Il eſt impoſſible de ſe mettre à couvert de certaines diſgraces qui arrivent aſſez ſouvent ; mais quand on a de la moderation, on s'établit une eſpece de bonheur dans ſon pis aller. Les mauvais ſuccés qui étonnent & qui déconcertent les perſonnes impatientes, ne ſervent qu'à faire éclater la vertu & le courage des perſonnes moderées. Il faut avoir beaucoup de force d'eſprit pour ſoûtenir de certains revers, qui épuiſent toutes les reſſources, & à quoi l'on ne voit point de remede : c'eſt alors que l'on trouve dans ſa moderation un retranchement contre la malignité de la fortune.

Les perſonnes qui ont de l'honneur & de la probité, s'oublient quelquefois dans le malheur &

dans le dérangement de leurs affaires : les beſoins où ils ſe trouvent, les portent à des actions qui leur font de la peine, & dont ils rougiſſent les premiers. On ſe trouve aſſez ſouvent dans des ſituations ſi douloureuſes, qu'on eſt contraint de forcer ſon naturel, & de plier ſous le poids de ſa mauvaiſe fortune : les ames bien faites ſouffrent infiniment dans ces conjonctures, ſe voïant contraintes de céder, malgré leur courage, à la force de la neceſſité qui les accable : il faut dans ces tems d'adverſité, qu'elles cherchent dans leur moderation des reſſources pour adoucir, en quelque façon, des maux que l'on ne peut abſolument éviter.

Si l'on vouloit, ou ſi l'on ſavoit ſe borner, on ſeroit aiſément heureux chacun dans ſon état : mais ſouvent l'on ſe fait des

ſujets chimeriques de chagrin quand on n'en a point de réels. Il y a dans l'homme un ſi grand fonds de bizarrerie, qu'il ſe fait le tyran de lui-même, quand perſonne ne l'inquiéte. Il ne manque rien à *Fronton* pour être heureux, s'il ſavoit joüir de ſa fortune : perſonne n'eſt mieux dans l'eſprit du Prince ; & cette eſtime particuliere eſt une marque ſeure de ſon merite : Il poſſede une Charge qui eſt enviée de tout le monde : ſon bien répond à ſa naiſſance & à ſes emplois ; cependant il eſt triſte & inquiet au milieu de tant de proſperitez. Sans ſe ſoucier de ce qu'il a, il porte ſon ambition à ce qu'il n'a pas ; & il uſe ſa vie dans des chagrins, des mouvemens perpetuels, des inquiétudes qui empoiſonnent toute la douceur de ſa fortune.

Il ſeroit quelquefois avanta-

geux à de certaines gens de ne point faire une ſi grande fortune : on leur trouve mille belles qualitez quand ils ſont dans un état moins relevé ; on les eſtime, on les aime, on les careſſe : mais on ne leur trouve qu'un merite médiocre, quand ils ſont dans une plus grande élevation. Le changement de fortune, quand il eſt heureux, change les mœurs. Les vices qu'on avoit palliez par neceſſité, ſe produiſent alors avec plus de licence. *Lenix* étoit né complaiſant, modéré, humble, aimable, avant que d'être riche ; mais depuis que ſon pere eſt dans les groſſes Fermes, & qu'il compte ſon bien par millions, il eſt devenu hautain, fier, mépriſant, ſot ; il a perdu par ſes richeſſes toute l'eſtime qu'il avoit acquiſe par ſa vertu.

Pourquoi s'étonner que des

gens ſortis de la lie du peuple, & qui n'ont eu qu'une éducation malheureuſe, mais qui ont fait une grande fortune, s'oublient, & deviennent ſuffiſans ? Ils ne ſe ſouviennent plus de leur premier état ; les richeſſes où ils nagent, les font rechercher des plus grands Seigneurs : ces baſſes complaiſances qu'on a pour eux, & les beſoins qu'on a de leur ſecours, leur font tourner la tête ; & ils ſont quelquefois aſſez fous & aſſez inſolens pour ſe mettre au deſſus de ceux qui empruntent leur argent, ou qui leur vendent leurs Terres & leurs Châteaux.

Il n'y a perſonne qui n'ait ſes foibles ; le grand ſecret conſiſte à les cacher ſi finement, que le monde ne s'en apperçoive pas. Ceux qui ſe laiſſent trop voir, & qui n'ont pas aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour ſe modérer

dans de certaines occaſions, ſont à tous momens expoſez aux mépris & à la raillerie de ceux qui les connoiſſent, & qui ne ſe croïent nullement obligez de les ménager.

Ce n'eſt pas le tems de parler beaucoup, lors qu'on eſt agité de quelque violente paſſion, & que l'on ne ſe poſſede pas aſſez. Le dépit fait ſouvent bien dire des ſottiſes, dont on a tout le loiſir de ſe repentir. Jamais on ne doit être plus attentif ſur ſoi, que lors qu'on eſt chagrin ou dans la colere. Cette paſſion nous dérégle, quelque moderez que nous ſoïons, quand nous nous laiſſons tourner par les mouvemens tumultueux & bizarres qu'elle nous donne. Je fus fort touché d'un bel exemple de modération que donna l'autre jour *Dorante* ; il ſe voïoit maltraité de paroles par un

homme d'un rang bien au deſſous du ſien ; il avoit une canne à la main, & dans ſon premier mouvement il fut tenté de frapper un homme qui lui manquoit de reſpect ; il rentra dans ſa chambre pour reprendre ſon ſang froid, avant que de terminer l'affaire, qui étoit cauſe de ce deſordre. Un homme moins moderé auroit évaporé ſa bile, en donnant quelques coups de canne à un étourdi qui s'oublioit ; mais je crois qu'un homme d'honneur a grande honte de ſoi-même, quand il revient à ſon froid, aprés s'être laiſſé emporter à ces violences.

Ceux qui cherchent leur repos dans le monde, ſont toûjours inquiets, parce qu'ils ne ſauroient trouver ce qu'ils cherchent. Ils ne doivent pas même trop compter ſur leur prévoïance, qui

eſt ſouvent ſurpriſe par la trahiſon, contre laquelle la prudence, la force, ni la valeur ne ſe peuvent défendre: quand on a apporté tous les ſoins dont on eſt capable, & que les choſes réüſſiſſent mal, il faut faire comme dans les jeux qui dépendent du caprice de la fortune, & tâcher de corriger par adreſſe la bizarrerie du hazard.

Renfermez-vous dans vos bonnes intentions, ſi vous voulez avoir du repos, & contentez-vous du plaiſir ſecret que l'on goûte à faire de bonnes actions: ne vous flattez point d'être approuvé de tout le monde. Si les perſonnes équitables vous loüent & vous rendent juſtice; le nombre ſera bien plus grand de ceux qui vous deſappouveront; la plûpart ne feront pas ſeulement reflexion à des actions qui meritent des loüan-

ges immortelles ; leur indolence ne leur permet pas de s'inquiéter beaucoup de ce qui ne les regarde pas. Les autres plus malins ou plus bizarres cenſureront ce qui eſt de plus grand, & de plus heroïque, dont leurs yeux jaloux ſont ébloüis. Contentez-vous du témoignage de vôtre conſcience, & allez toûjours vôtre chemin. Voïez comme les ſentimens ſont partagez ſur le chapitre de *Favorine*. Ceux qui jugent ſainement des choſes, conviennent qu'on ne peut avoir plus de vertu, l'eſprit mieux tourné, un mérite plus réel, des ſentimens plus modeſtes dans une fortune ſi rélevée : ceux qui n'approfondiſſent pas les choſes, ou qui n'en jugent que par caprice, diſent que c'eſt une hypocrite qui joüe la comédie, & qu'elle cache ſous des dehors modeſtes, & une ap-

parente modeſtie, un fonds d'orgueil que rien ne peut aſſouvir. Pour diminuer le mérite des grandes choſes qu'elle fait, & qu'ils ne peuvent diſſimuler, ils lui attribuent des intentions détournées qu'elle n'eut jamais; ils tâchent d'inſinuer qu'elle ne penſe qu'à ſa fortune, & à ſe maintenir lors même qu'elle agit par les motifs les plus relevez & les plus ſublimes. Telle eſt la malignité & la bizarrerie du cœur humain.

Les gens de Qualité ne doivent pas appréhender d'être trop bons & trop humains; leur rang & leurs dignitez les rendent aſſez reſpectables; l'envie qu'on a de leur plaire, fait qu'on ſe ſoumet aiſément à tout ce qu'ils deſirent. Il faut qu'ils tâchent d'adoucir par des manieres populaires & aiſées le joug de cette dépendance. C'eſt par-là qu'ils gagneront la confian-

ce & l'amitié de ceux qui ont affaire à eux ; trop de fierté, des maniéres hautaines & impertinentes rebutent les gens. Il y a une eſpece de commerce entre le Sujet & le Seigneur ; le ſujet doit le reſpect, l'obéïſſance, la ſoûmiſſion ; le Seigneur doit ſes ſoins, ſa protection, de la bonté, de la facilité. Quand les choſes ſont de la ſorte, tout le monde eſt content ; l'inférieur trouve du goût à obéïr, & il ne ſent pas le poids de ſa dépendance.

Dans le commerce que vous avez avec des perſonnes fieres, faites paroître tant de moderation & tant de retenuë, que vous ne leur laiſſiez jamais entrevoir que vous avez un merite éminent, & qui efface le leur. Si des gens fort au deſſus de vous, vous demandent conſeil, ne faites point le pédagogue, & ne prétendez

pas les regenter : prêtez-leur modeſtement vos lumieres, comme ſi vous ne faiſiez que les joindre à celles qu'ils ont. Ces inſinuations vous rendront bien plus agréable, que tout ce que vous pourrez dire, ou faire en leur faveur.

Ceux qui aiment à diſputer en converſation, & qui prennent toûjours l'affirmative contre ce que les autres avancent, ſe font ſouvent une querelle perſonnelle, d'un fait frivole qu'on leur conteſte ; la reſiſtance les échauffe, & fait qu'ils s'obſtinent à ſoûtenir leur opinion. S'ils manquent de bonnes raiſons pour l'appuïer, ils ont quelquefois recours aux invectives & aux reproches, que les intereſſez repouſſent aſſez ſouvent d'une maniere tres-vive ; on regarde cette replique comme l'aigreur d'un ennemi qui vous inſulte ; de ſorte qu'une bagatel-

le devient une affaire ſérieuſe, & l'on eſt contraint d'avoir recours aux médiateurs pour terminer ce differend bizarre.

On ne peut guéres entretenir un commerce de longue haleine avec la plûpart du monde, ſans avoir des ſujets de s'en plaindre; mais la faute que l'on fait, eſt que l'on s'en plaint trop amerement, & d'une maniére trop aigre. Les moïens que l'on prend pour ramener les gens dont on n'eſt pas ſatisfait, les éloignent de nous ſans retour. Un procedé honnête, quelques reproches tendres font un bien meilleur effet, & peuvent apprivoiſer les eſprits les plus ſauvages. La douceur, la modération eſt le meilleur remede à quoi l'on puiſſe avoir recours pour faire rentrer dans leur devoir des gens bizarres & pour les mettre à la raiſon; cependant

pendant c'eſt le parti que l'on prend le plus rarement ; on croit qu'il y va de ſa reputation à faire des éclats, qui attirent les yeux de tout le monde.

Les plus ſages, les plus concertez ne peuvent pas ſe promettre de ne faire jamais de fauſſes démarches ; mais quand ce malheur eſt arrivé, il ne faut pas s'obſtiner à ſoûtenir un mauvais parti par une fierté mal entenduë, ou par l'aigreur de ſon reſſentiment qui vous jette dans de nouveaux précipices. Tâchez de revenir de vôtre égarement ; il y a ſouvent plus de mérite à ſe tirer habilement d'un mauvais pas, qu'à ne point faire de fautes. On plaint un homme que le malheur de ſes affaires, ou de fâcheuſes conjonctures ont mis dans une mauvaiſe ſituation : mais on ne plaint pas ceux qui s'opiniâ-

trent mal-à-propos, & qui achevent de ſe ruïner, quand ils pourroient aiſément rétablir leurs affaires, en prenant une autre conduite.

On n'a jamais plus de beſoin de ſe moderer dans une converſation, que lors qu'elle roule ſur la raillerie. Il eſt fort difficile de ſe ménager dans l'emportement d'une plaiſanterie à quoi tout le monde applaudit : La converſation en eſt effectivement plus vive & plus agréable ; mais il eſt rare que les railleurs & ceux de qui on a raillé, ſortent bons amis. Les perſonnes délicates ſont plus bleſſées & ſe trouvent quelquefois plus offenſées d'un mot plaiſant, que d'une affaire de conſequence, parce que tout le monde craint le ridicule, & qu'on n'aime gueres à voir rire les autres à ſes dépens.

D'où vient que nous n'avons pas pour les autres la même indulgence que nous voulons qu'on ait pour nous ? L'injuſtice des hommes eſt telle qu'ils voudroient que tout le monde fût parfait, quoiqu'on ait mille reproches légitimes à leur faire à eux-mêmes. *Lucrece* ſe plaint par tout de l'humeur contrariante *d'Iſmene* : Elle dit que c'eſt une bouruë, que l'on ne ſait par où prendre, & avec qui l'on ne ſauroit vivre ; cependant il n'y a pas dans le monde une femme plus incommode, plus bizarre, & plus précieuſe que Lucrece. Il eſt aſſez ordinaire que des gens qui ont des défauts groſſiers, dont tout le monde ſouffre, reprochent aux autres des bagatelles, qu'ils regardent comme des monſtres.

Il ſemble que ce ſoit un droit de repreſailles de ne point mé-

nager ceux qui nous bruſquent, & qui nous diſent des choſes dures & offenſantes. L'uſage eſt aſſez établi de répondre aux gens du même ton qu'ils nous parlent; mais il faut l'avoüer, que c'eſt ce qui empoiſonne le commerce, & que ceux qui ont aſſez d'empire ſur leur eſprit pour ſe moderer dans ces conjonctures, & pour retenir un mot piquant, prêt à leur échapper, ſont bien loüables d'épargner par pure généroſité, des perſonnes qui ne meritent point qu'on ait pour eux des égards ſi délicats.

Dequoi ſert de faire des éclats, & de témoigner de l'emportement contre des gens qui vous negligent aprés un long commerce, ſans que vous leur aïez donné aucun ſujet de vous maltraiter? Ces éclats & ces emportemens ſont aſſez inutiles, & ne

font pas rentrer les gens dans leur devoir. Le meilleur parti que nous puiſſions prendre avec ceux qui nous quittent, eſt de leur donner la liberté de nous quitter: ſi cette perte nous afflige, il ne faut pas qu'ils aïent le plaiſir d'appercevoir nôtre chagrin.

Quand on a rendu quelque mauvais office, ou qu'on a tenu des diſcours déſobligeans ſur nôtre chapitre, que des amis imprudens nous rapportent; la premiere choſe qui ſe preſente, eſt un deſir de ſe vanger, & de chercher toutes les occaſions pour donner des marques de nôtre reſſentiment à ceux dont on ſe croit maltraité; on ſe déchaîne contr'eux dans toutes les compagnies où l'on ſe trouve; on veut que tout le monde entre dans nos interêts, & approuve

nôtre procedé, voilà ce qui ſe pratique. Mais il ſeroit bien plus généreux de ſe mettre au deſſus de ces ſortes d'affaires, & de ſe contenter d'en faire quelques reproches legers, pour marque qu'on n'eſt pas inſenſible, & qu'on n'a pas une indolence ſtupide qui n'eſt touchée de rien : ſi l'on prenoit ce parti au lieu de ſe déchaîner comme l'on fait, on auroit trouvé le ſecret de mettre des gens dans leur tort, & de conſerver ſon repos & ſa gloire. Pourquoi voulez-vous faire la même faute, & leur donner auſſi des ſujets de ſe plaindre de vous avec juſtice ?

On a beſoin à tous momens de ſe moderer, parce que l'on trouve par tout des gens bizarres & incommodes qui donnent une belle matiere à nôtre patience. Un homme ſe trouve lié avec

une Epouſe de mauvaiſe humeur qui gronde & qui querelle toûjours : ſes domeſtiques groſſiers & brutaux ne le ſervent pas ſelon ſon gré ; des amis perfides le trahiſſent ou l'abandonnent quand il a le plus de beſoin de leurs ſecours ; des ennemis acharnez à le détruire, lui ſuſcitent de mauvaiſes affaires : Quel parti prendre dans tous ces embarras ? Faudra-t'il livrer de perpetuels combats contre tous ceux qui nous joüent de mauvais tours pour les rendre raiſonnables malgré eux, & à force ouverte ? Ce ſeroit une entrepriſe bien vaine & bien inutile. Le plus ſûr & le plus court eſt de ſe faire un petit fonds de Philoſophie, & de ſe renfermer dans ſa modération.

On voit des hommes qui reſſemblent aſſez à des animaux fe-

roces, toûjours prêts à vous mettre en pieces & à vous devorer; ils vous comptent pour des bienfaits, le mal qu'ils ne vous font pas: n'en attendez point de bons offices; n'eſperez pas leur faire compaſſion, & les attendrir par le recit de vos malheurs; c'eſt beaucoup s'ils ne vous pouſſent dans le précipice pour achever de vous noïer. Par la malignité de leur cœur ils ſont toûjours dans la diſpoſition de faire tout le mal dont ils ſont capables, & ils ſentent un plaiſir malin, quand ils ont réuſſi à faire enrager quelqu'un. De tels hommes devroient-ils naître; ou ne faudroit-il pas qu'il y eût des Loix dans les Republiques bien policées pour les bannir du commerce?

Il y a dans l'homme un fonds de malignité, qui fait que l'on regarde avec des yeux jaloux, les talens

talens & les belles qualitez des autres. Quand on en parle, ils ne peuvent ſe reſoudre à en dire du bien ; leur penchant naturel les porte à en dire du mal. Chacun aime à ſe critiquer mutuellement ; le Soldat parle volontiers de ſon Capitaine ; le Capitaine cenſure le Meſtre de Camp ; celui-ci veut faire des leçons à ſon General : le General rejette ſur la conduite de la Cour le mauvais ſuccés de la Campagne. Il faut ſonger à remplir ſes devoirs, ſans s'informer de ce que les autres ſont obligez de faire, & ſans ſe repoſer ſur eux du ſuccés d'une entrepriſe, ou ſans leur en attribuer la faute quand on a mal réuſſi.

Nous avons tous dans nôtre propre fonds un grand penchant pour être injuſtes, & nous ne nous laiſſons que trop aller à nôtre penchant ; c'eſt peut-être l'u-

ne des choſes qui ruïne davantage la douceur de la ſocieté, & qui nous empêche de joüir des agrémens de la vie civile. C'eſt-là l'origine de tant de plaintes qu'on entend ſi ſouvent, quelquefois juſtes, quelquefois mal fondées, à cauſe de l'extrême délicateſſe qu'on a pour ſes propres interêts, & de l'indolence où l'on eſt pour ce qui regarde les autres. Il eſt vrai que chacun ne ſonge qu'à ſoi, & que l'on compte pour rien ce qui touche le plus ſes voiſins : Cependant pour vivre heureux, il faut contribuer autant que l'on peut, au bonheur des autres ; car ſans cela, on trouvera à tout moment des oppoſitions ; au lieu que ſi nous faiſons en ſorte que les autres ſoient heureux avec nous, ils ne mettront point d'obſtacles à nos deſſeins, puis qu'ils y trouveront leur com-

pte, & ainſi nôtre vie en ſera bien moins traverſée, plus unie & plus tranquille.

Si vous ne pouvez vous défaire de vos mauvaiſes qualitez, tâchez au moins de les dérober à la connoiſſance du monde. Pourquoi voulez-vous que l'on ſouffre le chagrin de vôtre mauvaiſe humeur, & cette autorité importune que vous vous donnez de cenſurer tout le Genre humain? croïez-vous paſſer pour un homme délicat en faiſant le dégoûté & le difficile? & vous flattez-vous de faire recevoir comme des déciſions ce qui n'eſt que l'effet de vôtre bizarrerie & de vôtre caprice?

L'empreſſement, ni la paſſion ne firent jamais d'affaire : il faut être maître de ſoi, ſe poſſeder, conſulter ſainement ſur les meſures qui nous peuvent conduire

à la fin que l'on s'eſt propoſée. C'eſt par un défaut de précautions que l'on voit échoüer les meilleures affaires, & qui auroient eu une meilleure iſſuë, ſi elles euſſent été conduites autrement. Ainſi ce n'eſt pas toûjours contre l'injuſtice des hommes qu'il faut crier, quand nos entrepriſes n'ont pas le ſuccés que nous ſouhaitons, c'eſt à nôtre imprudence qu'il faut s'en prendre: mais il y a en cela une reſſource, il faut ſe corriger par l'experience des fautes où l'on eſt tombé, & ſe ſervir pour l'avenir des fauſſes démarches que l'on a faites par le paſſé. C'eſt une maxime générale & tres-vraïe, que la patience meurrit les deſſeins les plus difficiles, & en rend l'execution aiſée, au lieu que la précipitation gâte les entrepriſes les mieux concertées.

Si la diſcretion ne modére nôtre zéle, nous ferons ſouvent plus de tort à nos amis que nous ne leur ſervirons par une chaleur indiſcrette. Quelque bien intentionné que ſoit un homme, ſon imprudence fait ſouvent plus de mal, que ſon zele n'apporte d'avantages. Il faut que la raiſon régle les mouvemens du cœur, autrement nous ruïnerons par un zele impetueux de fort bonnes affaires.

N'aïez auſſi qu'un zéle diſcret & moderé pour redreſſer vos amis quand ils s'égarent, ſi vous ne voulez pas leur être importun: vous vous rendez redoutable par les avis étérnels que vous leur donnez, ils ſont devant vous dans une contrainte qui les gêne. On ne peut rien dire devant *Lycas*, qui n'excite ſon chagrin & ſa mauvaiſe humeur. Les

actions les plus indifferentes, les plaiſirs les plus innocens lui paroiſſent des crimes impardonnables : il ſe fait des monſtres pour les combattre & pour avoir des ſujets de quereller ; & quand ſa bile s'aigrit, il fait de longues déclamations avec autant de feu & de vivacité, que s'il s'agiſſoit de la ruïne de l'État, & ce n'eſt ſouvent qu'une bagatelle qu'il groſſit lui-même, pour avoir plus de droit de crier. Ce qui eſt de plus embaraſſant avec les perſonnes de ce caractere, ſi vous faites ſemblant d'écouter leurs remontrances, & de les approuver, ils vous regentent comme des Pédans aſſidus qu'on a toûjours à ſes oreilles ; ſi vous ne les écoutez pas, & ſi vous mépriſez leurs avis, ils ſe déchaînent contre vous, & vous en ferez des ennemis irréconciliables.

Si l'on prénoit autant de précautions pour prévenir les jugemens du Public avant que de s'embarquer dans une affaire, qu'on en prend pour l'appaiſer quand on s'y eſt embarqué mal à propos, on s'épargneroit des peines inutiles. Les apologies ne ſont pas d'une grande utilité, quand la conduite dément les diſcours. Que gagne une femme dont on connoît les petits commerces par toutes les raiſons qu'elle emploie pour ſe juſtifier ſur la droiture de ſes intentions ? Un Juge qui ſe laiſſe ſeduire par la brigue & par les ſollicitations, peut-il empêcher qu'on ne le regarde comme un homme de mauvaiſe foi, quelques détours qu'il prenne pour ſe diſculper ? Mais quand on a fait ſon devoir, il ne faut point trop s'inquiéter des jugemens du public, qui ne rend pas toûjours

juſtice à la vertu. Un homme qui pourroit ſe moderer aſſez, pour ne ſe point piquer de ce que l'on dit à ſon deſavantage, auroit trouvé le ſecret de vivre en repos, & de s'épargner ſouvent de fâcheux démêlez. Le mépris que l'on témoigne pour les diſcours deſobligeans leur ôte une partie de leur poids & de leur aigreur, & rallentit l'ardeur que des perſonnes jalouſes avoient à médire. Lors que *Favoritte* commença à entrer dans le monde, ſon merite perſonnel, ſa beauté, ſes agrémens allarmerent toutes les Femmes qui ſe mirent par-tout en campagne, & firent des ligues offenſives & deffenſives pour détruire une rivale ſi redoutable; c'étoit un déchaînement horrible. Mais par bonheur Favoritte avoit autant de modération & de retenuë que de

beauté ; elle ne fit point ſemblant d'entendre tout ce que l'on debitoit contr'elle ; ſa politeſſe, ſa douceur, ſes inſinuations calmerent les plus déchaînées, qui furent toutes honteuſes de leurs mauvais procédez, & elles recherchérent dans la ſuite avec beaucoup d'empreſſement, l'amitié d'une perſonne ſi commode, & qui païoit par des careſſes les mauvais offices qu'on avoit eu envie de lui rendre.

Quand on ne ſe croit pas obligé de parler avantageuſement de certaines perſonnes dont les procédez ne ſont pas agréables, il faut au moins avoir aſſez d'empire ſur ſoi pour les épargner, & pour ne point divulguer leurs défauts & leurs foibles, pour les tourner en ridicules, ou pour leur attirer de mauvaiſes affaires. Puiſque nous ſommes ſi délicats,

& que nous voulons être ménagez, aïons la même équité pour les autres. Souvent une parole desobligeante cause de plus cuisans déplaisirs, que ne pourroient faire de mauvais offices, qui marqueroient moins de mépris.

Il est bien difficile de conserver long-tems les personnes, & de prendre des mesures si justes, que l'on puisse toûjours compter sur leur amitié. La moindre indifference temoignée sans dessein leur fait oublier tous les services qu'on leur a rendu. Une raillerie innocente sur des bagatelles, & sur des sujets indifferens, les aigrit; ils les regardent comme des injures sensibles, quoiqu'on n'ait nul dessein de les offenser; ils n'en peuvent revenir, ils cherchent toutes les occasions qu'ils peuvent pour vous donner des marques de leur ress-

ſentiment, & pour vous traverſer dans des affaires eſſentielles.

Il ne faut pas abuſer de la bonté que les gens avec qui nous vivons, nous témoignent. Nos amis ſont obligez de nous donner leurs ſoins, & de ſoûtenir avec chaleur nos interêts, de nous rendre ſervice quand nous avons beſoin de leur ſecours, de ne point faire un mauvais uſage de nos confidences & de nous garder exactement le ſecret: mais quand ils ont fait pour nous tout ce qu'ils ſont capables de faire, il ne faut rien leur demander au-delà. La plûpart des hommes ſont ſi déraiſonnables; ce qu'ils font pour les autres, leur paroît d'une ſi grande conſequence; les bons offices de leurs amis les touchent ſi peu, qu'ils croïent toûjours qu'on leur doit du reſte, quoiqu'on ait tout ſacrifié pour les ſervir.

La plûpart des hommes croïent qu'il faut être durs & ſévéres pour ſe faire reſpecter ; cependant la dureté & la ſévérité rebutent tout le monde ; la clemence & la bonté avancent plus les affaires, qu'une rigueur infléxible, parce que l'on fait tout par dépit quand on ſe voit maltraité. *Hortenſius* croiroit ſe dégrader de ſon autorité, s'il diſoit la moindre parole obligeante à ceux qui l'entourent, ou qui dépendent de lui ; ſon air ſévére fait qu'on le regarde comme un Pédant ; on le fuït par-tout ; on tremble quand on a la moindre affaire à traiter avec lui, ou quelque grace à lui demander : Eſt-ce une choſe ſi difficile que d'avoir un viſage riant, & de témoigner quelque complaiſance aux gens qui nous abordent, & qui ont déja aſſez de peine quand ils ſont obligez

de nous ſolliciter ?

Ceux qui ſont dans des poſtes relevez, à la tête des Compagnies, & des premiers Ordres de la Republique, doivent traiter civilement les perſonnes qui ont recours à eux ; ils ſont obligez de refuſer beaucoup de gens, mais ils doivent s'étudier à les contenter, au moins de paroles & de mines pour adoucir leurs refus, quand ils ne peuvent les contenter par des effets.

Il eſt certain que dans la plûpart des hommes l'interêt l'emporte ſur la gloire ; ils briguent les grands poſtes, plûtôt pour s'enrichir que pour immortaliſer leur nom ; cependant c'eſt un honteux trafic que de faire ſervir à amaſſer des richeſſes, une Charge éclatante où l'on doit être content de l'honneur qui y eſt attaché.

De la maniere dont les hommes ſont faits, il ne faut plus compter ſur leur generoſité; l'amour-propre & l'interêt ont tellement gauchi leurs ſentimens, qu'ils ramenent tout à eux-mêmes; il y a toûjours quelques retours ſur eux dans les bons offices qu'ils vous rendent, & ils n'auroient pas tant d'égards pour les gens s'ils n'en eſperoient des ſervices reciproques; cependant c'eſt une baſſeſſe de ne ménager ſes amis, que parce qu'ils peuvent nous être utiles, de les abandonner à leur mauvaiſe fortune, de rompre avec eux tout commerce quand le dérangement de leurs affaires les met hors d'état de nous ſervir.

On ne trouve plus de veritables amis, ni d'amitié bien épurée; celle qui eſt en uſage dans le monde, n'eſt qu'un voile pour

cacher l'amour-propre, qui ſe découvre aux occaſions où nos interêts ſont en concurrence avec ceux des perſonnes que nous croïons aimer. Ce qui eſt en cela d'incomprehenſible & de bizarre, le bonheur de nos propres amis nous afflige quelquefois ; à meſure qu'ils s'avancent ou qu'ils deviennent heureux, ils nous deviennent moins aimables : nous ne les voïons qu'avec peine & avec une certaine contrainte qui nous gêne, nos confidences ſe refroidiſſent, nous ne pouvons pardonner à la fortune les faveurs qu'elle fait à une perſonne que nous aimons ; nous en aurions moins de chagrin, ſi elle les faiſoit à des perſonnes que nous ne connoiſſons pas, ou qui nous ſont indifferentes. Quelle bizarrerie ! Quel étrange renverſement !

L'envie, les baſſes jalouſies font faire de grandes fautes dans le commerce de la vie civile: on eſt au deſeſpoir du ſuccés & de l'élevation de certaines gens que la faveur pouſſe à toutes voiles: On ne leur pardonne ni leurs belles qualitez, ni le bien qui leur arrive; on ſe déchaîne, on a recours à mille artifices pour détruire un merite importun qui éteint celui des autres, & qu'on ne regarde qu'avec inquiétude & avec des yeux jaloux : Il faudroit au moins être aſſez maître de ſoi, & de ſon dépit, pour ne point laiſſer entrevoir des ſentimens ſi bas, & ſi indignes d'un homme d'honneur. Et aurez-vous plus de merite, quand vous aurez rabaiſſé celui des autres, que vous regardez comme vos rivaux? Voilà cependant la politique de la plûpart des hommes, en quelque

que état & quelque rang où ils ſe trouvent. Les vieillards voïent avec chagrin la fortune naiſſante des jeunes-gens : Un homme avancé dans les Sciences ou dans la Guerre eſt au deſeſpoir quand quelqu'un ſe diſtingue par un mérite extraordinaire : Les jeunes-gens qui ont les mêmes pretentions, ne peuvent ſe ſupporter, & ils ont bien de la peine à s'empêcher d'en venir à de grands éclats ; les Femmes ne peuvent ſouffrir de rivales ſur le chapitre de leur beauté, & elles ont recours à toutes ſortes d'artifices pour détruire celles qui les effacent. *Angelique* s'eſt affranchie de cette loi commune : quoiqu'elle ſoit parfaitement belle, & qu'il ſoit aſſez rare qu'une belle Femme loüe les autres de leur beauté, elle en parle avec plaiſir ; elle eſt la pre-

miere à faire remarquer leurs agrémens, & à imposer silence aux gens qui en voudroient dire du mal ; je crois que ces maniéres obligeantes lui font autant d'honneur, que ses rares qualitez, & son merite personnel.

La bienséance ne permet pas toûjours de faire pour soi ce que l'on fait pour les autres ; on les loüe impunément, & c'est même un merite, que d'en user de la sorte ; on prie, on sollicite, on fait des démarches hardies, on presse les gens, tout cela se fait avec bienséance pour les affaires ou pour les interêts de ses amis : on auroit mauvaise grace de le faire pour ses propres interêts : C'est alors qu'un peu plus de ménagement & de circonspection est de bonne grace : Un grand desintéressement donne beaucoup de relief à un homme ; peut-être

que c'eſt à cauſe que cette vertu eſt fort rare, & qu'on n'en connoît plus l'uſage.

On n'eſt pas toûjours en état par la ſituation de ſes affaires, de rendre aux gens des ſervices eſſentiels, & quand on le fait, il faut que ce ſoit par pure générosité, & ſans avoir des vûës intereſſées : mais au moins il ne dépend que de nous de les traiter honnêtement, de les ménager, d'avoir pour eux de la complaiſance. Ces maniéres polies font ſouvent le même effet que pouroient faire de bons offices, & les engagent à nous ſervir avec plus de chaleur que ſi on les avoit accablez de bienfaits ; que coûteroit-il d'être gracieux quand la diſpoſition de nos affaires ne nous permet pas de nous attacher les gens par de grandes eſperances ?

Ceux qui ſont naturellement liberaux & deſintereſſez, ne demandent point de retours, quand ils rendent de bons offices; ils ne donnent point les bienfaits à uſure: ce n'eſt jamais l'eſperance ou l'intereſt qui nourrit leur amitié; ils ne cherchent dans le commerce de leurs amis, que l'agrément de l'amitié même: Vertu tres-rare, & qui ſent fort ſon ancienneté.

C'eſt une baſſeſſe aſſez ordinaire que d'aimer à recevoir. Il faut avoir l'ame grande & des ſentimens fort nobles pour donner ſans quelque ſecret retour ſur ſoi: mais celui qui reçoit un bon office, en doit avoir une reconnoiſſance éternelle, & proportionnée à la qualité du bienfait.

Dans le ſiécle où nous vivons il n'y a guéres de probité à l'épreuve d'une grande ſomme; c'eſt une tentation bien délicate:

les Femmes les plus ſévéres ſe laiſſent quelquefois ſéduire par cet appas ; les plus gens de bien n'y reſiſtent pas toujours, ſurtout quand on eſt né dans l'indigence, ou que l'on ſe ſent preſſé par des beſoins domeſtiques ; cependant un homme d'honneur ne doit jamais rien faire contre ſon devoir pour accommoder ſes affaires. Le plus ſûr dans une pareille conjoncture eſt de ſe défier de ſoi : on eſt perdu ſi-tôt que l'on commence à parlementer. Quand on eſt parvenu à mépriſer l'argent & les richeſſes, on ne trouve plus d'obſtacles pour arriver à une haute vertu. Cet eſprit de deſintereſſement eſt une marque infaillible qu'on a l'ame bien faite, & fort au deſſus du commun ; mais où trouver ce phenix ?

Une femme intereſſée & qui

aime l'argent, eſt en état de faire toutes les fauſſes démarches que voudront ceux qui connoiſſent ſon foible & la diſpoſition de ſon cœur. Voilà la ſource des attachemens ridicules que l'on voit en de certaines femmes: Elles préferent, ſans balancer, les Amans riches & pécunieux, quelque ſots qu'ils ſoient, à des hommes de mérite, qui ne ſont point en état de fournir à leurs folles dépenſes.

Si nous avions un cœur généreux & deſintereſſé, nos amis nous deviendroient plus chers quand ils tombent dans quelque diſgrace; c'eſt alors qu'il faut r'animer nôtre attachement, nos ſoins, nos bons offices, & leur faire connoître que c'eſt leur perſonne plûtôt que leur fortune qui nous touche. A moins que d'être barbare, on ceſſe de vouloir du mal

aux gens que leurs malheurs perſecutent ; on ne peut nourrir ſa haine contre un ennemi malheureux. C'eſt une grande cruauté de s'acharner à tourmenter un homme qui gémit ſous le poids de ſa mauvaiſe fortune : cependant ſi l'on n'y prend garde, c'eſt juſtement le tems que l'on choiſit pour lui ſuſciter de fâcheuſes affaires, & pour profiter de la mauvaiſe ſituation où il ſe trouve.

L'interêt & le plaiſir ſont comme les deux reſſorts de la vie des hommes ; il n'y a que les ames privilegiées qui agiſſent par des motifs de gloire. Ceux en qui l'amour de l'interêt domine, ſe laiſſent aller à des actions baſſes & honteuſes. Les Femmes qui ſont pour l'ordinaire plus tendres ou plus foibles, ſe laiſſent ſéduire par le plaiſir. Voilà ce qui fait qu'on en trouve tant qui

n'ont pas assez de soin de leur gloire : le plaisir l'emporte sur les précautions qu'elles devroient prendre pour conserver leur réputation.

DE LA

DE LA COMPLAISANCE.

IL n'y a plus guéres de chemin à faire pour parvenir à la politeſſe, quand on a de la complaiſance; mais il faut qu'elle ſoit bien ménagée & bien entenduë, qu'elle ne ſoit ni outrée ni rampante, qu'elle ſe proportionne au rang, au merite, au caractere des perſonnes avec une juſte diſtinction; qu'elle ne dégénere point en baſſe flatterie; qu'elle n'ait rien de fade, ni qui marque une ame ſervile ou intereſſée.

On peut dire en général, que la complaiſance eſt l'ame de la ſocieté civile; c'eſt ce qui en fait l'agrément, & ce qui entretient la douceur du commerce; elle

fait que l'on s'accoutume à toutes sortes d'humeurs ; les personnes complaisantes ne sont ni incommodes ni formalistes ; elles ne font point des plaintes éternelles sur le peu d'égards que l'on a pour leur rang, ou pour leur merite ; elles ne font point de procés aux gens sur des choses frivoles. Si la conduite du prochain les blesse en quelque chose, elles savent prendre leur tems pour lui insinuer adroitement le tort qu'il se fait, en l'avertissant que le monde se formalise ; mais elles s'y prennent d'une maniere qui n'a ni aigreur ni fierté, pour ne le point chagriner par des avis rebutans. La complaisance est une vertu douce & aisée ; elle fait qu'on est toûjours content de tout le monde ; ou si on ne l'est pas, on cache ses ressentimens avec tant d'adresse, que

perſonne ne ſent nôtre chagrin, ni n'en ſouffre. Un homme complaiſant ne ſe plaint guéres qu'on lui a manqué en des occaſions eſſentielles, ou qu'on ne l'a pas ſervi avec chaleur ; au contraire il ſe perſuade aiſément qu'on eſt allé au delà de ce qu'on lui devoit : il groſſit l'idée des bons offices qu'on lui rend, pour en avoir plus de reconnoiſſance. Il tâche de trouver des raiſons pour excuſer les fautes que l'on fait à ſon préjudice ; ou quand il n'en peut trouver, il excuſe les gens ſur leurs bonnes intentions. Si les hommes avoient les uns pour les autres une complaiſance réciproque, leur commerce en ſeroit bien plus agréable, leur vie ſe couleroit avec plus de repos & de tranquillité ; ils n'auroient pas beſoin d'en venir ſi ſouvent à des

éclats ou à des explications qui laiſſent toûjours quelque aigreur, & qui font qu'on ne ſe voit pas avec le même plaiſir, ni la même liberté.

Il y a une eſpece de charme dans la complaiſance, à quoi il eſt comme impoſſible de reſiſter; on affectionne aiſément des gens doux & commodes qui entrent dans tous nos ſentimens, qui applaudiſſent à tout ce que nous diſons, qui ne ſe rebutent ni de nos mauvaiſes humeurs, ni de nos caprices. Il faut cependant avertir ces perſonnes ſi commodes, que la complaiſance pouſſée trop loin ennuïe à la fin, & qu'elle ſe fait mépriſer. C'eſt être flateur ou fat, plûtôt que complaiſant, de n'oſer contredire des gens qui débitent impunément des extravagances, & qui s'expoſent à la riſée de tout le mon-

de par des ſottiſes qui leur échappent. La complaiſance a des bornes comme toutes les autres vertus ; c'eſt ſe rendre ridicule que d'approuver des impertinences, & de ſe récrier quand un homme à qui l'on veut faire ſa cour, ne dit que des fadaiſes & des fatuitez. Un homme aſſez connû dans le monde par ſa Charge, & par ſa qualité, paſſe toutes les converſations à loüer toûjours ; il loüe le fauteuil & l'écran qu'on lui preſente, il admire la ſituation de la chambre, loüe le parquet, le lit, l'alcove, le platfonds ; ils exagere la richeſſe & la magnificence du maître, ſon train, ſa dépenſe ; c'eſt beaucoup s'il ne fait pas le panégyrique des chevaux ; je l'entendis un jour loüer la bonne grace d'un enfant qui eſt borgne & contrefait ; il a la même indulgence

pour les Ouvrages d'eſprit ; tout le charme, tout le tranſporte ; la pointe d'une Epigramme triviale lui paroît préférable à tous les bons mots de *Juvenal* ; il contrefait l'extaſié pour faire plaiſir à l'Auteur, qui prend pour argent comptant les loüanges hyperboliques qu'il lui donne liberalement ; mais par malheur il les donne à un ſot comme à un honnête-homme. Ce n'eſt point-là la complaiſance que doivent avoir les honnêtes-gens.

Rien ne rend un homme plus agréable, ni le fait rechercher avec plus d'empreſſement, qu'une complaiſance polie & diſpenſée avec les ménagemens neceſſaires ; c'eſt à dire qu'il n'y ait dans ſes manieres rien d'affecté, ou qui ſente groſſierement la flatterie. Dans les occaſions où les gens ont beſoin de nôtre ſecours, il

faut témoigner de l'ardeur à les ſervir ; mais il ne faut pas avoir la complaiſance de le faire quand ils éxigent de nous des ſervices déraiſonnables, qui ſont contre les regles de l'honneur, de la conſcience & de la probité.

Comme il y a de certains défauts que le déréglement de l'eſprit fait paroître, qui ne naiſſent pas avec nous, & qui ſont les effets d'une mauvaiſe habitude ; il y a auſſi de certaines vertus qui ne dépendent pas toûjours du temperament, & que l'on peut ſe donner par le ſecours de l'art, & par un grand uſage du monde. La complaiſance eſt de cette eſpece ; il eſt certain que l'éducation y contribuë beaucoup ; le commerce des perſonnes polies, à qui l'on a envie de plaire, ôte une certaine rudeſſe, qui naiſt quelquefois avec nous, & qu'on

entretient toûjours quand on ne voit que des perſonnes groſſiéres, à qui on ne prend pas la peine de vouloir plaire, & qu'on ne ſe ſoucie pas de ménager.

Quand on eſt né complaiſant, on a une grande facilité à s'inſinuer dans l'eſprit des hommes, & c'eſt ſouvent le meilleur moïen pour en obtenir tout ce que l'on deſire ; ils aiment à obliger les perſonnes commodes qui étudient leur goût, & qui s'y aſſujettiſſent pour leur plaire. Je n'approuve point la complaiſance de ces ames rampantes qui s'expoſent à tout par des vûës mercenaires, & qui ſacrifieroient leur repos, leur gloire & leur reputation, pour s'accommoder aux caprices de ceux qui peuvent faire leur fortune.

Un homme qui a un grand fonds de complaiſance naturelle,

s'il n'y prend garde, & s'il n'a beaucoup d'attention ſur ſoi, eſt d'un commerce fade & inſipide, à moins qu'il n'y ſupplée par beaucoup d'eſprit, parce que comme il approuve tout ce que l'on dit, & qu'il eſt toûjours de l'avis de celui qui parle, on ne peut s'entretenir long-tems avec lui, & la converſation tombe à tous momens faute de matiere. Ce n'eſt pas proprement manque de complaiſance, ni agir contre la politeſſe, que de contredire les autres, & d'être d'un ſentiment oppoſé au leur, quand ce ne ſeroit que pour réveiller l'entretien, & pour donner aux autres occaſion de parler, en défendant ce qu'ils avancent, pourvû que de part & d'autre on garde de juſtes meſures, & qu'on ne ſe laiſſe pas trop emporter à la chaleur de la diſpute, qui fait

que l'on s'oublie aiſément de la complaiſance reciproque qui eſt neceſſaire dans le commerce. S'il ne faut pas diſputer à outrance, on ne doit pas auſſi approuver des choſes qui ne meritent nullement d'être approuvées. Cet excés d'indulgence & de facilité rebute les perſonnes de bon goût, & leur devient ſuſpect avec raiſon: ils ſe défient de ces perſonnes ſi complaiſantes, qui tâchent d'aller à leur but en ménageant ſervilement ceux dont elles ont beſoin; elles ont une adreſſe merveilleuſe à relever les moindres bagatelles qu'elles font, & ſe récrient comme ſi c'étoient des choſes ſurprenantes. Si vous avez quelques ſentimens d'honneur, n'achettez point les ſervices, ou la faveur des gens, par des complaiſances ſi baſſes, qui ne conviennent qu'à des miſera-

ble, & qui ſont le plus ſouvent aſſez mal païées ; car pour l'ordinaire nous mépriſons ceux qui s'abbaiſſent trop devant nous : nous connoiſſons préciſement juſqu'à quel degré ils doivent porter le reſpect qui nous eſt dû, & nous avons plus d'égards pour ceux qui ne nous flattent pas d'une maniere ſi rampante. Les Femmes ſont encore bien plus ſuſceptibles de ces ſentimens que les hommes ; elles traitent avec une hauteur inſupportable ceux qui s'humilient trop devant elles ; elles ont plus d'eſtime pour ceux qui ne leur cedent point avec trop de lâcheté, & qui n'adorent point leurs caprices.

C'eſt un grand preſent que la nature nous fait en nous faiſant naître dociles, honnêtes & complaiſans ; car il eſt bien difficile de ſe refondre, & de changer

ſon naturel, & il eſt tres-rare de voir des gens ſe défaire d'un vice de temperament. Il en eſt qui ſont naturellement ſi bourrus, & qui ont un fonds de mauvaiſe humeur, capable d'empoiſonner toutes les joïes du monde; qui ſont tellement bizarres & chagrins, qu'on n'en peut approcher, & qu'on ne ſait par-où les prendre pour les mettre à la raiſon; Quand on a quelque affaire à ménager auec eux, il faut leur ceder tout ce qu'ils veulent pour avoir la paix; car ils ne ſe relâchent ſur rien, & aprés qu'on à tout ſacrifié pour leur plaire, ils ſe plaignent encore qu'on les maltraite. Si ces gens-là pouvoient comprendre combien ils ſont haïſſables, peut-être tâcheroient-ils de s'humaniſer, & ils ne s'érigeroient pas, comme ils ſont, en petits tyrans qui ſe ren-

dent redoutables aux personnes qui ont quelque chose à démêler avec eux.

Si ceux qui n'ont nulle complaisance pour qui que ce soit, connoissoient combien leur mauvaise humeur est à charge à tout le monde, ou du moins s'ils avoient la discrétion de demeurer chez eux, & de ne point aller dans des lieux où l'on ne pense qu'à se réjoüir, on ne souffriroit point de leur misantropie, & on les abandonneroit à leur chagrin bourru; mais il semble qu'ils soient fâchez que les autres aïent de la joïe; ils les censurent, & les contrôlent sur tout ce qu'ils font, & leur reprochent les plaisirs les plus innocens; Ils n'y gagnent rien, chacun va toûjours son train, mais on les regarde comme le fleau, & l'épouvantail de la societé civile. Car rien n'empoi-

ſonne tant la vie, que ces gens incommodes qui n'ont ni complaiſance ni ſoupleſſe, qui ſont tout d'une piéce, qui ſoûtiennent avec une roideur inflexible toutes les propoſitions qu'ils avancent, & qui n'en démordroient pas pour quelque conſideration que ce puiſſe être. C'eſt un grand ſupplice que d'être obligé d'eſſuïer les ſottes viſites de gens faits ſur ce modêle. Ceux qui ſe ſont mis ſur le pied d'être honnêtes & complaiſans, ont ſouvent bien des duretez à ſouffrir; car les autres ſe prévalent de leur facilité; mais il faut ſavoir exactement juſqu'où l'on doit porter la complaiſance avec des gens d'un certain caractere; elle dégénereroit en bêtiſe, ſi l'on avoit pour eux une complaiſance aveugle: il eſt bon de connoître le genie des perſonnes à qui l'on a affaire,

afin de leur faire ſentir que c'eſt par pure generoſité, & par complaiſance, que l'on ſe relâche de ſes droits, & qu'on leur accorde tout ce qu'ils ſouhaitent pour les mettre dans leur tort.

Il eſt neceſſaire d'avoir preſque toutes les vertus pour être poli & complaiſant. Il faut être le maître de ſoi-même, de ſes paroles, de ſes geſtes, de ſes paſſions, pour ne rien laiſſer échapper qui puiſſe bleſſer les autres, ou leur donner des ſujets legitimes de ſe plaindre de nos procedez. La complaiſance renferme je ne ſai-quoi de doux, d'humain, d'obligeant: Son principal but eſt de s'accommoder à toutes ſortes de génies, quoiqu'il en coûte: Faut-il s'étonner que l'on trouve ſi peu de perſonnes qui aïent une veritable complaiſance?

Le grand ſecret pour bien vivre avec tout le monde, eſt de prendre les hommes tels qu'ils ſont ; il faut ſouffrir quelque choſe de la bizarrerie de ceux dont on attend de grands ſervices. Ne ruïnez point par faute de complaiſance, ou par un chagrin à contre-tems, les bons deſſeins qu'ils ont de vous obliger : entretenez-les par vos inſinuations dans les ſentimens où ils ſont à vôtre égard, & ſurtout ne leur laiſſez point entrevoir le dégoût que vous cauſent leurs caprices, ou la dureté de leurs manieres. Combien de gens ont vû échoüer leur fortune, par une fierté mal entenduë, & une hauteur à contre-tems ? Ils n'avoient plus qu'un moment à ſouffrir, & ils n'ont pas eu la force de l'attendre.

Les hommes ſe païent de mi-

nes,

nes & d'agrémens, pourquoi ne les pas contenter à ſi peu de frais ? Un mot obligeant que vous leur direz à propos, un ſourire gracieux, un peu de déference pour leurs ſentimens, quelques démarches que vous ferez pour leur plaire, quand ils vous en prient, vous les affectionneront ſans reſerve ; au lieu qu'un peu de froideur, un viſage glacé, quelques paroles deſobligeantes vous les feront perdre ſans retour, & peut-être même vous attireront de mauvais offices ; C'eſt un coup ſûr, quand on a recours à *Martelie*, de la trouver toûjours diſpoſée à vous ſervir ; rien ne la rebute, ni la qualité de l'affaire que vous lui propoſez, ni la difficulté des choſes que vous lui demandez, pourvû qu'elles dépendent d'elle : elle n'attend pas que vous

aïez achevé vôtre compliment, elle devine, elle vous prévient, on voit ſur un viſage content le plaiſir qu'elle ſent à obliger ceux qui ont beſoin de ſon credit; elle ne vous fait point languir par des remiſes importunes qui font trop acheter le bienfait : la migraine, l'intereſt de ſa ſanté, l'embarras de ſes affaires, & mille autres excuſes frivoles, dont ſe ſervent les perſonnes peu obligeantes pour s'exempter de faire les démarches dont on les prie, ce ſont des adreſſes inconnuës à Martelie : elle n'eſt point contente d'elle même, qu'elle n'ait pouſſé ſon zéle au delà de ce qu'on ſouhaitoit; & quand elle a réuſſi, elle ſe trouve trop païée de ſes ſoins par le plaiſir qu'elle ſent, & par celui qu'elle vous a fait.

Pluſieurs ſe trompent dans l'i-

dée qu'ils ont de la complaiſance, ils n'en connoiſſent ni le caractere, ni le degré, ni l'étenduë : ils confondent une lâche complaiſance qui dégenere en fadeur, avec une complaiſance bien entenduë, qui n'applaudit jamais à des ſottiſes. Ce n'eſt pas être poli ou complaiſant, que de dire des douceurs à tout le monde & d'encenſer les gens à tous propos, ſans choix, ſans diſtinction, ſans diſcernement. Quand ce qu'ils font, merite plûtôt des reprimandes que des applaudiſſemens, c'eſt ſe rendre mépriſable, que de leur donner des éloges ; ces loüanges ſi mal placées ne font guéres d'honneur à celui qui les donne, ni à celui qui les reçoit : cependant c'eſt un uſage qui a infecté la Cour auſſi-bien que la Province. On eſt perpetuellement expoſé à la per-

fecution des loüanges : ces flateurs inſipides qui prodiguent leurs adulations à tous venans, font ſoulever le cœur aux perſonnes raiſonnables. Malheur à un homme qui a quelque merite, ou qui a donné quelque Ouvrage au public, quand il tombe entre les mains de ces *loüangeurs* éternels ; ils le relevent par tout, & il ne ſait où ſe mettre pour ſe garantir de la fumée de leur encens.

Il ne faut pas eſperer de ne trouver dans la ſocieté civile que des perſonnes agréables, & d'un bon commerce ; mais on doit avoir de la complaiſance pour excuſer leurs foibleſſes & leurs diſcours impertinens. Il faut s'attendre à beaucoup d'ennüieuſes viſites, quand on eſt ſur le pied de voir tout le monde ; parmi quelques perſonnes raiſonnables il ſe gliſſe une infinité de fâ-

cheux qui font regretter la solitude, & le malheur est que les plus fâcheux ne croïent point l'être, & qu'ils n'ont pas seulement le moindre soupçon qu'ils soient incommodes. Ceux qui ont le plus de merite, & plus de talens pour bien réussir dans la conversation, se rendent quelquefois insupportables, parce qu'ils veulent briller toûjours : on sent un dépit secret à voir des gens qui nous effacent : ce n'est pas assez pour plaire que d'avoir de belles qualitez, il faut savoir les ménager pour s'accommoder à l'esprit, au caractere, à la portée des personnes que nous voïons. C'est une espece de tyrannie, que de tenir tout le monde au filet par de longs recits qui empêchent les autres de parler : Les grands Parleurs n'étourdissent que le peuple, & les ignorans ne se

ſont admirer que des ſots ; leurs éclats de voix n'impoſent point aux perſonnes bien ſenſées : Les dupes qui ne diſtinguent point le faux merite du veritable, en ſont ébloüies : mais ce ſont des dupes, & il ne faut pas s'étonner que des beſtes ſe trompent. Je voudrois que toutes les perſonnes qui ont du merite, fuſſent de l'humeur & du caractere d'*Elvire* ; perſonne ne parle moins en converſation, quand on ne l'en preſſe pas ; perſonne ne parle plus juſte, & avec plus d'agrémens, quand on lui adreſſe la parole : elle ne fait ni la myſterieuſe, ni la rencherie ; elle dit ſon ſentiment ſur toutes les matieres qui ſe propoſent, quelque frivoles qu'elles ſoient ; mais auſſi elle ne témoigne nul empreſſement pour étaler ſon ſavoir quand le diſcours roule ſur des matié-

res plus ſublimes : elle a une adreſſe merveilleuſe pour ſe meſurer aux gens qu'elle pratique ; ſon eſprit, quelque élevé qu'il ſoit, ne paroît point d'un étage ſupérieur à celui des autres qui ſortent toûjours d'auprés d'elle fort contents, parce qu'ils le ſont d'eux-mêmes, & qu'elle leur a donné des ouvertures pour développer leurs petits talens.

On voit aſſez ordinairement que les perſonnes qui ont le moins de complaiſance pour les autres, veulent qu'on en ait beaucoup pour elles : il faut ſe pardonner naturellement bien des choſes, ſi l'on veut couler une vie douce & tranquille ; les gens qui chicannent ſur tout, ne peuvent avoir de repos, ni y laiſſer les autres.

L'eſprit de contradiction eſt peut-être ce qu'il y a de plus in-

commode dans le commerce du monde. On voit des gens d'un certain caractere qui ſe font un plaiſir malin de ne rien approuver ; tout les dégoûte, & leur paroît inſipide : dés qu'on a ouvert un avis, ils ſe récrient ſeulement pour être d'un ſentiment contraire, ſans examiner ſi ce qu'on leur propoſe, eſt raiſonnable. Ce n'eſt pas pour vous donner des lumieres qu'ils apportent une foule de raiſons vraïes ou fauſſes ; mais ils veulent que leur avis prévale, quelque extravagant qu'il puiſſe être.

Quand une choſe eſt généralement approuvée, c'eſt un grand préjugé qu'elle eſt bonne ; & ce ſeroit une grande préſomption que de vouloir s'oppoſer au torrent, & de préférer ſon avis particulier au ſuffrage de tout le monde : Cependant on ne voit que

que trop de gens d'un goût ſi bizarre, qu'ils s'attachent d'ordinaire à décrier ce que tout le monde approuve. Soit que cet eſprit de contradiction vienne d'un grand fonds de malignité, ou d'une baſſe jalouſie, ou de la gloire que l'on croit acquerir à combattre le ſentiment des autres ; il eſt cependant vrai, à parler en general, que ces ſingularitez marquent pour l'ordinaire un génie médiocre, qui tâche à s'élever en abaiſſant le merite des autres ; ou d'un défaut de complaiſance, qui fait que l'on trouve du ragoût à bruſquer les ſentimens de tout le monde. Les perſonnes de ce temperamment prétendent faire paroître un rafinement exquis, en s'écartant des routes communes ; mais c'eſt une marque de leur mauvais goût. Si vous voulez que *Merille* vous diſe

nettement & ſans détour ſon ſentiment ſur l'affaire que vous lui propoſez, ne lui faites point entrevoir que tels & tels ont été d'un tel avis ; c'eſt juſtement le moïen de le faire paſſer à l'avis contraire : il ſait que les gens dont vous parlez, ont beaucoup d'experience, & des lumieres fort étenduës ; mais c'eſt encore une raiſon qui le détermine à combattre leurs ſentimens pour ſe donner un air de ſuperiorité ; faites lui entendre diſtinctement qu'il eſt le premier que vous conſultez ; que vous voulez vous en tenir à ſes déciſions ; cette déference le charme ; il vous fera part de ſes lumieres avec beaucoup de ſolidité, & vous donnera mille ouvertures & mille expediens pour avoir un heureux ſuccés de l'affaire dont il s'agit.

La plûpart des hommes ont

aſſez bonne opinion d'eux-mêmes pour ſe croire capables de ſe conduire ſans le ſecours & ſans les lumieres d'autrui : le malheur eſt que quand ils ont fait quelques fauſſes démarches, ils ont toutes les peines du monde à en revenir, parce qu'ils ne veulent pas tomber d'accord de leurs bevûës : Les conſeils que des perſonnes éclairées leur donnent pour les redreſſer, au lieu de les ramener à la raiſon, font qu'ils s'opiniâtrent davantage : Il ſemble qu'on ſe dégraderoit en quelque maniere, ſi l'on avoüoit de bonne-foi qu'on a tort, & qu'on a été capable de dire ou de faire une ſottiſe.

Il ne faut pas porter dans les viſites qu'on eſt obligé de faire, un viſage noirci de mélancolie, ni une humeur qui ne puiſſe compatir à ce que les autres deſirent,

ou à ce qui peut leur faire plaiſir. Il faut dans la ſocieté civile aſſortir le ſerieux & l'enjoüé, parce qu'on ne cherche le monde que pour ſe délaſſer un peu l'eſprit, & pour ſe ſoulager de la fatigue que donnent les emplois & les affaires. C'eſt un ſupplice aſſez cruel que de tomber entre les mains de certaines perſonnes, & faites d'un certain modele, dont l'humeur ſombre & auſtere empoiſonne la douceur de la ſocieté; qui n'ont aucune complaiſance pour qui que ce ſoit, & qui ramenent tout à elles : Ce ſont des gens qui ne vivent que pour eux, qui n'aiment perſonne, que perſonne n'aime; n'attendez d'eux nulle complaiſance quand il s'agit de leur intereſt, quelque leger qu'il puiſſe être; ils ne ſe mettent pas en peine d'être mépriſez, & de ſe deshonorer, pour-

vû qu'ils y trouvent leur compte.

Il ſert de peu d'avoir du merite ſans l'art de plaire, ou du moins ſans cela le merite ne fait pas tout ſon effet. Mille gens avec de rares qualitez ſont fâcheux & incommodes ; on les fuït, leur commerce peſe à tout le monde ; il en eſt à peu prés comme de ces viſages dont les traits ſont beaux, mais cependant qui ne plaiſent point, ſans que l'on puiſſe dire pourquoi ; leur aſſemblage détruit en quelque façon une certaine économie, qui eſt neceſſaire pour faire une beauté réguliere.

La plûpart des hommes regardent avec des yeux jaloux le merite & les ſuccés de leurs voiſins : il faut donc s'attendre à de mauvais procédez, à des diſcours deſobligeans, à de mauvais offices, & ſe précautionner

ſur cela pour ne laiſſer rien échapper qui ſoit indigne du caractere d'honnête homme. Il n'eſt pas difficile d'être poli & complaiſant, lorſque tout le monde vous flatte, vous applaudit, vous careſſe : la difficulté eſt de l'être quand on vous deſoblige, que l'on vous bruſque, ou qu'on vous joüe de mauvais tours. Si l'on vous blâme mal à propos, il faut vous juſtifier modeſtement, ſans témoigner de l'inquiétude, du depit, ou de l'emportement ; mais ſi l'on ne vous rend pas juſtice aprés avoir dit vos raiſons, ne faites point d'éclat pour ne pas ſortir de vôtre caractere : attendez patiemment que l'on ſe détrompe, & ne prétendez pas ramener de hauteur le monde à vôtre parti & à la raiſon. Cette maxime, je l'avouë, eſt d'une pratique diffici-

le ; mais la moderation que l'on fait paroître dans des conjonctures ſi delicates, donne un grand luſtre au merite.

Prenez garde de maltraiter un homme qui a eu quelque mauvais ſuccés, & qui a mal réuſſi dans une affaire importante ; ne lui dites rien de dur dans des momens ſi douloureux : le moindre mot deſobligeant r'ouvriroit toutes ſes bleſſures. On devient plus ſenſible à meſure qu'on eſt malheureux, les procédez deſobligeans & les injures nous touchent moins lorſque tout nous rit, & que nous n'avons aucun ſujet de chagrin ; la joïe que nous donne nôtre bonne fortune, nous occupe agréablement, & empêche qu'elles ne faſſent leur effet. Mais quand nous ſommes malheureux, & que nous avons l'eſprit rempli de l'idée de

quelque disgrace recente, les reproches nous aigrissent & nous paroissent insupportables; le cœur se souleve, & l'on se sent indigné contre des gens qui ne gardent point de mesures dans des momens où nous avons besoin d'être ménagez.

Avant que de vous fâcher d'une offense que vous croïez qu'on vous a faite, examinez bien la disposition de celui dont vous vous plaignez; une parole échappée au hazard, & sans dessein, vous met en fureur; vous ne distinguez point si c'est de sang froid, & de dessein formé, qu'on vous attaque. L'homme contre qui vous criez de toute vôtre force, n'a nulle envie de vous chagriner; cependant vous voilà devenu son ennemi irreconciliable; vous cherchez tous les moïens de le détruire;

vous ſoulevez tout le monde contre lui, ruſes, médiſances, calomnies, vous n'épargnez rien dans le deſſein de vous vanger. Ses ſoûmiſſions, les proteſtations qu'il vous fait, rien ne peut appaiſer vôtre courroux ; il ſemble que vous aïez toûjours vêcu parmi des Sauvages, & que vous n'aïez d'humain que la figure, tant vous paroiſſez intraitable & cruel : vous n'avez nuls égards pour les remontrances, ni pour le caractere de ceux qui veulent vous reconcilier : vous croïez peut-être que cet enportement marque en vous du courage & de la fermeté ; mais cela vous fait regarder comme un miſantrope.

Eſt-ce pour ſe donner un air de diſtinction, que de certaines gens font profeſſion de trouver à redire à tout ? Il n'y a point de beautez aſſez parfaites, ni

d'Ouvrages ſi finis qui puiſſent échapper à leur critique ; ils croïent peut-être par cette ſevere cenſure paſſer pour des gens d'un goût exquis, & d'une pénétration profonde ; cependant cette délicateſſe les fait mépriſer des honnêtes-gens, qui les regardent comme des perſonnes jalouſes ou précieuſes, ou ſottement préoccupées de leur mérite. On ne doute point, *Meridor*, que vous n'aïez beaucoup d'eſprit ; mais ſi vous vouliez avoir quelquefois la complaiſance d'approuver ce qui mérite vôtre approbation, on vous en eſtimeroit bien davantage, & vous ne vous attireriez pas, comme vous faites aſſez ſouvent, de ſi cruels reproches ; *Meliſſe* ſe croïoit une beauté accomplie, vous dites par-tout qu'elle a le nez trop grand, & un œil plus petit que l'autre ;

on lui paſſoit ces legeres irregularitez, & vous en parlez comme d'une difformité conſiderable ; elle ne vous le pardonnera jamais. Vous avez par vos raffinemens dépoſſedé *Morin* de la reputation qu'il avoit uſurpée de Beleſprit ; vous n'avez jamais la complaiſance de lui donner le moindre encens pour les Vers qu'il vous recite avec tant d'emphaſe, & que vous écoutez avec un ſang froid, qui eſt la marque du mépris que vous en faites : croïez-vous qu'un Poëte outragé dans une matiere ſi délicate vous ménage, & que vous puiſſiez vous mettre à couvert de ſes épigrammes ſatiriques ?

Cette ſevere ſincerité qui ne pardonne rien, eſt aſſez bannie du commerce ; on péche plûtôt par un excés de complaiſance ; on aime mieux parler contre ſes

propres lumiéres, que de dire naïvement la verité. Il ſemble que l'uſage de flatter ſoit un métier, ou plûtôt un tribut que l'on donne pour être païé dans la même monnoïe. Il eſt difficile de démêler quand on nous parle ſincerement, ou que l'on ſe moque de nous. La prévention que nous avons de nôtre mérite perſonnel, nous fait croire que les loüanges qu'on nous donne par pure complaiſance, nous ſont dûës : mais pour nous détromper, perſuadons-nous que l'on joüe la comédie à nôtre égard, comme nous la joüons à l'égard des autres, à qui nous prodiguons nos encens par pure flatterie, & contre nos propres ſentimens. On ſe moque tout bas de celui qu'on exalte & qu'on loüe avec emphaſe. Nous voulons par ces loüanges de contrebande nous

attirer des complimens qu'on nous fait par pure faveur, & ſans que nous les méritions. Ce ménage n'eſt-il pas plaiſant ? Pourquoi témoigner tant d'avidité pour des fadaiſes dont on nous berce pour nous endormir ? N'en aïez pas meilleure opinion de vous-même, pour les loüanges que *Meliton* vous jette à la tête ; il eſt nullement perſuadé de ce qu'il vous dit ; ſa petite politique n'a d'autre vûë que de ſe faire loüer à ſon tour, & il demeure tout deconcerté, quand on lui refuſe l'encens, qu'il goûte d'une maniere ſi baſſe. Si vous voulez qu'il demeure à ſec, & vous garentir de la perſecution de ſes complimens, vous n'avez qu'à ne le point loüer.

Il en eſt à peu prés des bienfaits, comme des loüanges : ceux qui ont la complaiſance de

donner ce qu'on leur demande, le font ſouvent par des vûës détournées, qui n'ont d'autre but que leur propre intereſt; ils veulent au moins que tout le monde le ſache: ils ne ſont obligeans que par vanité. Ce n'eſt pas une envie ſincére de rendre un bon office, de ſoulager un ami dans ſon beſoin, & de le tirer d'un mauvais pas. On regarde le malheur d'autrui comme un moïen de ſe ſignaler, & d'établir ſa reputation: mais celui qu'on ſacrifie de la ſorte à ſa vanité, n'eſt que médiocrement touché des bons offices qu'on lui rend, & n'eſt guéres obligé d'en avoir de la reconnoiſſance.

A parler en général, la complaiſance convient à toutes ſortes de perſonnes, & dans toutes les ſituations où l'on ſe trouve; mais cependant il y a de certai-

nes matieres où la ſévérité doit prendre la place de la complaiſance. Une femme que l'on attaque, & que l'on veut ſéduire, n'a rien à ménager ; La complaiſance qu'elle témoigneroit en cette occaſion, ſeroit hors d'œuvre : ſi elle uſe de remiſe & de détours, ſi elle écoute les propoſitions, ſi elle capitule, elle eſt perduë : c'eſt alors que la fierté & les bruſqueries ont bonne grace : celles qui font ſemblant de témoigner du chagrin, mais qui le font d'une maniere languiſſante & affectée, d'un air & d'un ton de voix étudiez, augmentent la hardieſſe, & les eſperances de ceux qui les entreprennent.

DES MANIERES HONNESTES ET GENEREUSES.

LE moïen le plus sûr & le plus infaillible pour gagner l'estime & la tendresse des hommes, est d'aimer à leur faire du bien, d'aller au devant de leurs besoins, pourvû qu'on le fasse de bonne grace, & d'une maniere engageante & généreuse. Il ne suffit pas d'obliger les gens ; il faut le faire à propos : c'est un art que d'assaisonner les bienfaits ; mais le plus difficile est de donner ; & comme l'interest est le grand ressort qui fait mouvoir les hommes, on les tient en haleine par l'esperance. Ce qu'ils ont le plus à craindre, est de s'oublier, & de descendre à des actions basses & indignes par des vûës interessées.

tereſſées. Ce qui paroît maintenant grandeur d'ame & généroſité dans le monde, n'eſt qu'un commerce de pur intereſt ; on ne ne ſoucie des gens, & on ne les mênage qu'autant qu'ils peuvent être utiles, & qu'on a beſoin de leur ſecours. Si vous prétendez que les hommes vous rendent des aſſiduitez, faites-leur entrevoir que vous pouvez leur être bon à quelque choſe ; & ſi vous en eſperez de bons offices, il faut qu'ils ſoient perſuadez qu'ils ne riſquent rien en faiſant les avances.

Aprés avoir fait pour les gens ce que l'honneur, le devoir, ou les bienſéances exigent, il faut s'attendre à être ſouvent païé d'ingratitude : voilà le plan que vous devez vous faire ; ces mêmes hommes qui vous flattent & qui vous cáreſſent, quand ils ont

beſoin de vôtre credit, ſont embaraſſez de vous, depuis qu'ils ont obtenu ce qu'ils prétendoient; ils ne rencontrent vos yeux qu'avec peine; ils croïent lire ſur vôtre viſage les reproches que merite leur ingratitude.

C'eſt une phraſe uſée d'accabler les gens de complimens ſteriles, ou d'offres de ſervices, & de faire les empreſſez quand on n'a plus beſoin de vôtre ſecours, & que l'affaire eſt terminée. Vous faites ſemblant d'ignorer la choſe quand le peril eſt preſſant; vous ne dites rien & vous ne faites aucune avance, de peur d'être pris au mot; mais quand vous êtes ſûr de vôtre fait, & que vous ne riſquez rien, vous témoignez beaucoup d'empreſſement, dont on ne vous tient pas grand compte.

On ne peut pas toûjours ren-

dre à ſes amis des ſervices eſſentiels, quelque bonne volonté qu'on ait, parce que l'on n'eſt pas dans une ſituation qui permette de les ſecourir par des offices réels; mais rien n'empêche de leur témoigner de l'amitié, de compatir à leurs diſgraces, de leur faire voir combien on en eſt touché. Si vous ne pouvez les tirer du mauvais pas où ils ſont, aidez-les du moins de vos conſeils, & que le cœur ſupplée à tout le reſte; tâchez d'adoucir par des maniéres honnêtes & obligeantes, le chagrin de leur mauvaiſe fortune; c'eſt augmenter leurs malheurs que d'en témoigner de l'indifference.

Si l'on ne veut rien faire pour un homme à qui l'on a de grandes obligations; au moins ne doit-on pas ſe déclarer contre lui quand on n'eſt plus de ſes amis.

Quoiqu'on ait rompu enſemble tout commerce, il faut toûjours reſpecter l'amitié que le tems & les conjonctures, qui ont changé, ont éteinte. Bien des gens péchent contre cette maxime ; ils ſe déchaînent contre leurs amis quand ils ceſſent de l'être ; il ſemble qu'ils veüillent juſtifier leur dégoût ou leur changement par des procedez deſobligeans, & par les plaintes éternelles qu'ils font des mauvais tours qu'ils leur ont joüez. C'eſt encore une grande lâcheté que d'abuſer de leur confidence, & de publier pour leur faire de la peine ou pour les mortifier, des ſecrets qui peuvent avoir des ſuites.

Où trouver des gens qui vous obligent par pure généroſité & qui n'aïent en vûë que vos interêts, ſans ramener à eux-mêmes les ſervices qu'ils vous rendent ?

Ce n'eſt pas aſſez pour leur vanité, que le plaiſir d'avoir fait une bonne action, & d'avoir tiré leur ami d'un grand embarras ; ils ne ſont pas contens que tout le monde ne le ſache : ils le publient par-tout, dans les maiſons, dans les Temples, dans les ruelles, dans les Places publiques. Oüi, *Geronte*, je le ſai bien, vous m'avez fort obligé ; mais ne vous ſuffit-il pas que j'en ſois pénétré, & que j'en aïe toute la reconnoiſſance que vous pouvez ſouhaitter ? Pourquoi allez-vous divulguer par-tout ce que vous avez fait pour moi ? Vôtre vanité fait connoître le mauvais état & le dérangement de mes affaires ; & vous me faites, par vôtre indiſcretion, un tort, que tous vos bons offices ne ſauroient reparer.

La plûpart de ceux qui paroiſ-

ſent liberaux & magnifiques, ne le ſont que par un intereſt ſecret & délicat, quoiqu'ils faſſent les généreux, & qu'ils affectent en toutes choſes de donner des marques d'un grand deſintereſſement: Ne vous y joüez pas; leurs preſens ſont une eſpece d'amorce pour en attirer de plus conſiderables; ils prétendent par-là être en droit de vous importuner à tous momens, & d'exiger des choſes eſſentielles pour des bagatelles. Quand ils donnent, ils ont leurs vûës, & ne donnent qu'à ceux qui ſont en état de leur rendre. Les gens de ce caractere, quelque mine qu'ils faſſent, & quelque magnifiques qu'ils paroiſſent, ſont dans le fond avares & intereſſez.

Il ne faut point attendre de la plûpart des hommes une vertu bien nette, ni des ſervices purs

& ſans retour. N'eſperez pas non plus d'entretenir avec eux un long commerce ſans avoir ſouvent des ſujets de vous en plaindre, & des reproches légitimes à leur faire, dont les actions particulieres démentent quelquefois les principes généraux qui les font agir. Cette inégalité eſt une ſuite de la foibleſſe du cœur humain, & un vice de l'humanité; mais pourvû que la vertu prévale dans un homme, il ne faut pas le mépriſer, quoiqu'il s'oublie en de certaines rencontres; cependant on eſt aſſez injuſte pour ceſſer d'eſtimer un homme qui ſe relâche tant ſoit peu à nôtre égard, ou qui nous manque dans une bagatelle.

On offenſe quelquefois les gens en leur rendant de grands ſervices, parce qu'on le fait de mauvaiſe grace, d'un air farouche &

imperieux, qui fait trop ſentir le beſoin & la dépendance : il ſemble qu'on prenne plaiſir, & que l'on trouve du ragoût à gourmander ceux qui attendent du ſecours de nôtre credit. Que coûteroit-il de laiſſer entrevoir ſur un viſage obligeant, que c'eſt avec plaiſir que nous faiſons ce qu'on nous demande ? Pourquoi perdre le merite d'une bonne action par des manieres hautaines & rebutantes ? *Gerion* ne refuſe guéres les bons offices qu'on lui demande ; il ſert même les gens avec aſſez de chaleur, mais en verité il vend bien cher les pas qu'il fait pour eux : il faut eſſuïer de terribles rebuffades, & des hauteurs qui ſont bien ameres à ceux qui ont beſoin de ſon credit : avant même que de ſe laiſſer fléchir par leurs priéres, il les laiſſe morfondre long-tems ; mais

mais enfin aprés toutes ces formalitez, ſi l'on ne ſe rebute point de ſes bizarreries, il ſe jette à corps-perdu dans vos interêts, & n'épargne ni ſoins ni dépenſe pour le ſuccés de l'affaire que vous lui avez recommandée.

C'eſt un ſentiment aſſez ordinaire de ſe plaindre qu'on ne nous ſert pas avec aſſez de vivacité : l'amour-propre nous groſſit l'idée de nos beſoins, & affoiblit celle des ſecours qu'on nous donne. Cependant il faut ſavoir gré aux gens, des ſervices qu'ils nous rendent, ſans ſe plaindre de ceux qu'ils ne nous rendent pas; & il ne faut nullement ſe perſuader qu'ils ſoient obligez d'avoir plus d'ardeur qu'ils n'en témoignent pour nos interêts.

Les malheureux ne doivent guéres eſperer de trouver de la généroſité dans leurs amis. La

mauvaiſe fortune eſt une eſpece de contagion qui les écarte: il eſt inutile de les preſſer & de faire des avances pour les attacher à nos interêts; ils ont pris leur parti, & on ne les fera pas revenir, quelques ſoumiſſions qu'on leur faſſe. Au lieu de réchauffer leur zéle, nous redoublons leurs chagrins par nos empreſſemens, qu'ils regardent comme de fâcheuſes importunitez. Perſonne à Paris n'avoit plus d'amis que *Sylverius*; ils ſe faiſoient honneur d'être de ſa connoiſſance; ils le voïoient avec aſſiduité & avec goût; il eſt vrai qu'il a beaucoup d'eſprit, & tous les agrémens que l'on peut ſouhaitter dans un honnête homme, pour le commerce de la vie civile: cependant depuis une eſpece de diſgrace qui lui eſt arrivée, tous ces amis qui paroiſ-

ſoient ſi empreſſez, l'ont abandonné lâchement, à peine font-ils ſemblant de le connoître & de ſavoir ſon nom ; c'eſt beaucoup s'ils ne lui rendent pas de mauvais offices, & s'ils ne ſe déchaînent pas contre lui ; De toute cette foule d'amis déguiſez, un ſeul ami fidéle & genereux lui eſt reſté, qui lui remplace tous les autres, par le zéle qu'il lui témoigne, & par les ſervices eſſentiels qu'il lui rend avec une conſtance qui n'a guéres d'exemples dans un ſiecle auſſi politique & auſſi corrompu que le nôtre.

Qu'il faut avoir l'ame belle & de grands ſentimens, pour ne pas abandonner ſes amis quand la fortune les abandonne ! L'amitié, ou l'averſion de la plûpart des hommes eſt meſurée par leur interêt ; ils ne connoiſſent point d'autre regle ; c'eſt le premier

mobile qui donne le branle à toutes leurs actions : c'eſt ce qui attire leur eſtime, ou leur mépris. S'ils ſentent que vous ſoïez en état de les ſervir, ils portent leur complaiſance, & leurs reſpects juſqu'à l'adulation : s'ils vous regardent comme un homme qui n'eſt bon à rien, n'attendez d'eux que de la rudeſſe, & peut-être même de mauvais offices.

Il eſt aſſez difficile d'éviter l'envie dans les concurrences des mêmes emplois ; on s'aime naturellement plus qu'on n'aime ſon prochain : ainſi l'on ſent un ſecret dépit de voir tomber dans les mains d'un autre, une Charge, ou un bien que l'on voudroit pour ſoi : ce ſentiment eſt naturel ; mais d'envier des dignitez qui ne ſont point de nôtre reſſort, c'eſt une affaire bizarre dont il ſemble qu'on ne devroit point voir

d'exemple; il faut pour cela être auſſi foû, que ce Colonel, qui portoit envie à l'un de ſes amis à qui le Roi venoit de donner un grand Evêché; ou que cet Abbé qui avoit du chagrin de ce qu'un homme de ſa connoiſſance avoit été fait Lieutenant General dans les armées du Roi.

On ne ſe fait guéres juſtice à ſoi-même, & rarement on la fait aux autres. L'extrême delicateſſe que chacun a pour ſa propre perſonne, fait que l'on ramene tout à ſoi. S'il eſt queſtion de quelque raccommodement, l'eſtime que nous avons de nous-mêmes, groſſit l'injure & diminuë le merite des ſatisfactions qu'on offre d'en faire; on a même du dépit, quand les excuſes ſont légitimes; & l'on goûte un ſecret plaiſir à entendre dire du mal des perſonnes, que nous n'aimons

pas: leur élevation nous fait faire des refléxions bien douloureuſes, quand nous les voïons au deſſus de nous par leur merite perſonnel, ou par leur fortune.

Il n'y a que les perſonnes généreuſes qui puiſſent ſe reſoudre à loüer les talens extraordinaires d'un homme, quand on croit exceller dans les mêmes talens. Il eſt rare d'entendre un Poëte loüer de beaux Vers qu'il n'a pas faits: une belle Femme ne parle qu'avec reſerve ou avec quelque dépit de la beauté d'une autre femme: elle ne cherche point de riches expreſſions pour en donner une haute idée. Les gens d'épée ſe rendent plus de juſtice; ils parlent avec plaiſir des belles actions que les autres ont faites, & dont ils ont été les témoins.

Si l'on pouvoit auſſi gagner ſur ſoi de ne point tourner en ridi-

cule ceux qui ont mal réuſſi en quelque choſe, ce ſeroit une vertu fort eſtimable: mais rarement peut-on l'eſperer des hommes; ils ſont critiques & trop malins: je voudrois qu'on eût un peu de la retenuë de ce galant Homme, qui aïant lû un Ouvrage fort obſcur, mais cependant qui avoit des beautez, dit que *tout ce qu'il y avoit compris, lui avoit paru parfaitement beau, & qu'il ne doutoit nullement que tout ce qu'il ne comprenoit pas ne fut de même.* Que ces maniéres ſont aimables & généreuſes, & que le commerce de la vie civile ſeroit doux, ſi tous les hommes étoient faits ſur ce modéle!

On peut revenir d'un dépit fondé ſur quelque ſujet réel; on peut pardonner par grandeur d'ame, & par généroſité, ſi l'on fait poſitivement de

quoi on a ſujet de ſe plaindre : mais quand la broüillerie eſt fondée ſur rien, elle eſt plus durable, car on peut s'en corriger par la raiſon, qui ne ſait à quoi s'en prendre. C'eſt peut-être pour cela qu'on a plus de peine à appaiſer les femmes broüillées enſemble : les ſujets de leurs quérelles ſont le plus ſouvent frivoles & bizarres ; leur orgueil ou leur opiniâtreté les empêche d'avoüer qu'elles ont tort ; elles s'obſtinent dans leurs ſentimens, & c'eſt ce qui rend leurs haines immortelles ; ſur-tout quand des amis flateurs ou intereſſez leur font accroire que leur reſſentiment eſt legitime, elles n'en reviennent guéres.

Ce n'eſt pas toûjours un bon moïen pour engager les gens à nous ſecourir, que de les combler de bienfaits : ils ſont aſſidus &

empreſſez tandis qu'ils eſperent ; mais quand ils ont obtenu ce qu'ils ſouhaitoient, leur zele ſe rallentit. Les promeſſes mettent les hommes en mouvement ; les preſens les font ceſſer d'agir. Il en faudroit uſer tout autrement ; la reconnoiſſance devroit redoubler nôtre zele, & nous donner un nouvel empreſſement pour ceux qui nous font du bien, & qui ſont aſſez honnêtes & obligeans pour ſe déclarer pour nous dans les rencontres où nous avons beſoin de leur ſecours.

Les grands bienfaits conduiſent quelquefois à l'ingratitude, & revoltent contre le bienfaiteur ceux qui les reçoivent, au lieu de les attacher plus fortement à ſes interêts : Ils veulent, à quelque prix que ce ſoit, s'affranchir d'un joug qui leur paroît incommode ; ces ſortes de gens

ne ſont ingrats que parce qu'on leur a fait trop de bien. *Bonnefons* avoüe ingénument que la vûë de *Martel* le fait trembler ; cependant il l'a mis dans un poſte conſiderable, où il a acquis des richeſſes immenſes, & l'a maintenu contre les brigues de gens en faveur, qui vouloient dépoüiller Bonnefons, & le réduire à ſon premier état.

On ſe fait un grand plaiſir d'obliger les perſonnes honnêtes & reconnoiſſantes ; mais il faut avoir l'ame belle & beaucoup de généroſité pour faire du bien à des ingrats, reconnus tels, & dont on a déja éprouvé l'ingratitude. La reconnoiſſance eſt une eſpece de tribut que l'on doit pour les bons offices qu'on nous rend, pourvû qu'ils ne viennent pas de nos ennemis ; car de telles faveurs, bien loin de nous toucher,

nous doivent toujours être ſuſpectes.

Les mauvais naturels ne ſe gagnent point par les bienfaits; ſemblables à certains animaux farouches que l'on tâche d'apprivoiſer en les careſſant : il faut toûjours craindre leurs griffes, & ils étranglent quelquefois ceux qui prennent le ſoin de les nourrir. Tout ce qu'un ami généreux & empreſſé eſt capable d'entreprendre pour une perſonne chere, *Lyſandre* l'a fait pour *Maricour*; il lui a preſté de groſſes ſommes pour s'affranchir de la tyrannie de ſes creanciers; il lui a donné les moïens de ſe produire, & d'achetter une belle Charge; les revenus de cet Emploi, qui ſont conſiderables, le mettent au large & à ſon aiſe : Maricour a trahi ſon bienfaiteur; il l'a fruſtré lâchement des ſommes qu'il

lui avoit preſtées, & l'a accuſé injuſtement d'une affaire qui flétrit ſa réputation ſans reſſource.

La bonne fortune fait ſouvent naître l'ingratitude. On ne fait pas ſemblant de connoître les gens qui nous ont vû dans un état plus malheureux, ou qui nous ont aidé à en ſortir. On hait même quelquefois ceux qui nous ont rendu d'importans ſervices; on les écarte pour s'affranchir de l'obligation qu'on auroit de les reconnoître. Une preuve nullement équivoque du merite infini d'*Olimpe*, c'eſt que dans la haute élevation où elle ſe trouve, elle protege ceux qui l'ont vûë dans une condition moins heureuſe, & qui lui ont témoigné de l'amitié dans un temps où ſes richeſſes n'égaloient pas les rares qualitez de ſa perſonne.

On oublie aiſément les ſervi-

ces paſſez, & l'on ne ſe gêne guéres à faire la cour à ceux qui ne ſont plus en état de nous en rendre. Il n'y a que l'eſperance qui nous tienne en haleine, & qui nous attache aux gens, dont le credit ou la fortune peut nous être de quelque utilité.

L'ingratitude eſt un vice ſi bas & ſi deshonorant, que pour punir des ingrats, il ſuffit de les abandonner à leur malignité, ſans ſe ſoucier d'en prendre d'autre vangeance. Quelques couleurs que l'on donne à l'ingratitude; de quelques prétextes que l'on ſe ſerve pour ſe laver d'une tache ſi infame, il eſt impoſſible de ſe juſtifier auprés des perſonnes raiſonnables: on nous a obligé; il faut en avoir de la reconnoiſſance; c'eſt la regle.

Ce qui fait que l'on trouve tant d'ingrats dans le monde,

c'eſt qu'on ne donne point de bonne grace. Rien ne captive tant l'eſprit, qu'un preſent fait d'une maniere obligeante : au contraire rien ne rebute tant, qu'une grace accordée d'un air grondeur: on deſoblige quelquefois les gens en leur donnant ce qu'ils demandent.

Il eſt ridicule de reprocher un bienfait, ou d'en parler trop ſouvent. C'eſt une cruelle perſecution, que d'entendre les gens raconter à tout propos les ſervices qu'ils nous ont rendus. Ces recits font ſoulever le cœur, & font naître de l'averſion contre ceux qui nous tiennent de pareils diſcours, que l'on regarde comme des reproches.

Tout le monde ſe plaint des ingrats & de l'ingratitude : mais peu de gens s'appliquent à ſe corriger d'un vice ſi odieux ; Il eſt

aiſé de perdre la memoire d'un bienfait. L'eſperance d'en recevoir de nouveaux diſpoſe à l'ingratitude, quand nôtre eſperance eſt trompée : nous avons les plus beaux ſentimens, quand on nous fait du bien : mais enfin nôtre naturel nous emporte, & l'on trouve je ne ſai comment dans ſoi-même un fonds d'indifference pour ceux qui nous ont obligé. On récompenſe tres-mal les plus importans ſervices ; la moindre faute qu'ils commettent à nôtre égard, emporte la balance, & la fait pancher vers l'ingratitude.

L'un des plus ordinaires, & des plus funeſtes effets de l'ingratitude, eſt d'exciter l'indignation & la haine de ceux qui nous ont fait du bien : leur mauvais choix les fâche, & les irrite ; ils n'oublient rien pour ſe

vanger des perſonnes qui ont abuſé de leurs bienfaits.

Les hommes qui ſont naturellement intereſſez, proportionnent leur reconnoiſſance aux ſervices qu'ils attendent ; mais rien ne prouve mieux le peu de fonds qu'il faut faire ſur leur attachement, que l'indifference qu'ils témoignent pour ceux qu'ils adoroient quand ils ceſſent de leur être utiles, & que la fortune ou le malheur a changé la ſituation de leurs affaires.

Nous ne devons point nous regarder dans les choſes que nos amis deſirent de nous : Il faut tâcher de leur plaire & de les ſervir à leur gré, ſans même ſonger à leur reconnoiſſance. Un eſprit raiſonnable eſt aſſez païé par le plaiſir qu'il ſent à obliger une perſonne que l'on aime, & qui merite bien l'empreſſement qu'on

qu'on a pour elle.

Il y a toûjours de l'excés dans les flateries ou dans le mépris qu'on a pour les perſonnes qui ſont en place. Tandis que la fortune les ſoutient, on leur proſtituë les loüanges ; les reſpects qu'on a pour eux, vont juſqu'à l'adoration. Mais ſi-tôt qu'ils commencent à tomber, & à être malheureux, tout le monde les abandonne, on les déchire ſans miſericorde, & l'on ne manque pas d'imputer à leur mauvaiſe conduite la cauſe de leurs malheurs : On en voit ſouvent des exemples dans les Cours des Princes : Il eſt vrai que c'eſt un païs incomprehenſible ; on n'eſt pas aſſuré de s'y maintenir avec de rares talens, un grand merite, des ſervices eſſentiels ; cet éclat ébloüit les yeux jaloux des perſonnes intereſſées qui ne peu-

vent ſouffrir ceux qui les effacent, ni leur pardonner un merite importun; elles font joüer toutes ſortes de machines, & ont ſouvent recours à des moïens bien bas & bien honteux pour les chaſſer de leurs poſtes, & pour s'y placer.

Il eſt rare de voir des gens aſſez deſintereſſez pour ne ſe point laiſſer aller à leur penchant, quand ils en trouvent l'occaſion: leur vertu n'eſt pas aſſez nette pour ſe ſoutenir contre l'amour de quelque gain, quoiqu'on n'y parvienne que par des moïens équivoques & des voies détournées. S'ils joüent, & qu'ils puiſſent ſe ſervir d'adreſſe, ils ne negligent pas cet avantage: dans les commerces que l'on peut avoir avec eux, ils emploïent ſouvent l'artifice & de mauvaiſes fineſſes, pour prendre leurs ſûre-

tez, ſans s'inquiéter que les autres y trouvent leur compte.

Souvent on croit agir par des motifs honnêtes & deſintereſſez; mais le chagrin de quelque paſſion s'y mêle, & ruïne tout le merite d'une action qui paroît vertueuſe. Ce n'eſt pas toûjours par un veritable zéle, que l'on crie contre la conduite de certaines perſonnes, qui donnent priſe à la médiſance. Ce n'eſt que par envie que l'on ſe déchaîne contre le luxe des Partiſans, contre leurs ſuperbes Palais, leurs riches meubles, leurs chars, leurs feſtins, ou contre le pouvoir, & le credit des Favoris. Une Femme qui cenſure une autre femme, dont la conduite eſt attaquée, ne ſe met guéres en peine, qu'elle renonce à ſon libertinage; mais c'eſt par un interêt plus délicat, ou par une ſecrette jalouſie de ſa beauté,

qu'elle tâche à détruire une dangereuſe rivale.

Les hommes changent de politique, ſelon la differente revolution des affaires de ceux à qui ils ſe ſont attachez. A parler en general, on peut dire hardiment que les perſonnes reconnoiſſantes ont l'eſprit bienfait, & qu'elles ſont dignes des faveurs qu'on leur accorde. Il arrive aſſez ſouvent que ceux qui meritent le moins les bienfaits, ſont les plus ingrats, & croïent qu'on n'en fait jamais aſſez pour les récompenſer. Parce que *Frontin* a rendu quelque ſervice à *Lyſion*, qui lui a fait avoir un Emploi de dix mille livres de rente, il ſe plaint d'en être maltraité, & croit effectivement que ſes peines ſont mal païées: Il ſe plaindroit peut-être encore, ſi Lyſion lui abandonnoit le bien & la Charge qu'il poſſede.

La reconnoiſſance doit avoir je ne ſai-quoi de libre, rien de forcé ou de contraint. Quand on n'eſt reconnoiſſant que par une eſpece de devoir, & qu'on ne rend de bons offices préciſement que parce qu'on en a reçû, on s'en acquite toûjours de mauvaiſe grace. Il faut avoir un grand fonds de généroſité, & d'honnêteté, pour être bien-aiſe de voir des gens à qui l'on a de grandes obligations. Les ingrats ſe trouvent gênez dans la compagnie de ceux qui les ont comblez de bienfaits.

Ceux qui ont une trop haute idée de leur merite, ſont ſouvent ingrats, parce qu'ils croïent que tout leur eſt dû, & qu'ils ne doivent rien à perſonne, & que les moindres démarches qu'ils font, ſuffiſent pour les acquiter des plus grands ſervices; Ils ſe méſu-

furent avec les perſonnes qui leur font du bien, & ils trouvent entr'eux une ſi grande diſproportion, qu'ils ne ſont preſque pas touchez des ſervices les plus eſſentiels. *Lucile* pretend, parce qu'elle eſt belle, meriter les plus grands ſacrifices, & que le plaiſir qu'on a de la voir, l'acquite de tout ce que l'on fait pour elle; c'eſt ſa folie: A peine daigne-t'elle s'abaiſſer juſqu'à remercier les gens qui mettent tout en uſage pour ſon ſervice; & quand elle le fait, c'eſt d'un air & d'un ton de voix ſi indolent, qu'il eſt aiſé de juger qu'elle n'en eſt guéres reconnoiſſante.

Les gens qui s'en font accroire, ſont naturellement délicats & formaliſtes; ils veulent que rien ne manque aux devoirs qu'on leur rend; la moindre irregularité les choque, & leur fait perdre le

ſouvenir de tout ce que l'on a fait pour eux. Aprés avoir mis tout en uſage pour les ſatisfaire, ſi vous manquez dans une legere circonſtance, ils comptent pour rien tout le reſte, & croïent que cette petite negligence les affranchit de l'obligation de reconnoître vos bienfaits.

N'eſperez pas que l'on vous rende toûjours juſtice, contentez-vous de la gloire, & de la reputation que meritent vos bonnes actions. Ne vous découragez point, & ne vous laiſſez pas aller à vôtre dépit, ſi les hommes ſavent mal reconnoître le bien que vous leur faites. Il faut toûjours faire ſon devoir, ſans compter ſur la reconnoiſſance des hommes; mais il n'y a que les ames généreuſes, qui ſoient capables de ces beaux ſentimens. Quelle gloire *Paulin* n'a-t'il point

acquiſe par le procedé qu'il a eu à l'égard de *Francion*. Il l'avoit tiré d'une mauvaiſe affaire par ſon credit, & par ſon argent ; l'ingrat, bien loin d'en être touché, ſe déclara contre Paulin, & n'épargna rien pour le chagriner : ſes bizarreriès, ou ſa mauvaiſe étoile le replongerent dans de nouveaux embarras, il ſe vit obligé de recourir encore à Paulin, qui oubliant ſon ingratitude & les mauvais tours qu'il avoit tâché de lui joüer, le ſervit avec le même zéle, & la même vivacité, que s'il eût été trés content de lui : Que ce procedé eſt noble ! Que cette vertu eſt ſublime ! mais qu'elle eſt rare, & d'un difficile uſage !

C'eſt ſouvent une fierté mal entenduë de refuſer les preſens que nos amis nous veulent faire : c'eſt auſſi quelquefois l'appréhenſion

ſion d'être obligé à en avoir de la reconnoiſſance, & à leur rendre le reciproque : ou le peu d'eſtime que l'on fait de ce qu'ils ont envie de nous donner, c'eſt mal reconnoître leurs bonnes intentions. Ces manieres dédaigneuſes & deſobligeantes les irritent avec raiſon, & rallentiſſent infailliblement leur amitié.

Ce n'eſt pas une généroſité bien entenduë que celle de certaines gens, qui ſe noïent de dettes pour paroître magnifiques. Tout excés eſt vicieux & condamnable, & l'on ne peut s'abſtenir de cenſurer la conduite de ceux qui diſſipent leur bien mal à propos, & qui veulent paroître aux dépens de leurs créanciers. Mais l'on doit encore davantage condamner le ridicule entêtement de ceux, qui abondent en richeſſes, & qui ſe pri-

vent de la douceur d'en joüir, comme s'ils n'étoient que les fermiers de leurs heritiers. L'avarice eſt la plus malheureuſe de toutes les paſſions, & l'on ne doit regarder les avares que comme des gens maudits de Dieu: ils ſe refuſent le neceſſaire, pour laiſſer à ceux qui profiteront de leurs épargnes, de quoi vivre dans la ſplendeur. On diroit qu'ils regardent leur bien comme s'il ne leur appartenoit pas, & il ſemble qu'ils n'oſent y toucher: ils font tous les jours de nouvelles acquiſitions, & multiplient leurs ſacs d'or & d'argent, qui ſont pour eux comme un amas de ferrailles, & de cailloux, puiſqu'ils ne s'en ſervent point; ils ſouffrent toutes les incommoditez d'une vie pauvre, pour avoir le bizarre plaiſir de poſſeder d'immenſes richeſſes: Quelle folie! tout le monde

ſait qu'*Harpagon* en ſe mariant avoit vingt mille livres de rente: il a épouſé une femme de la lie du peuple, dont le pere avoit fait fortune: il y a vingt ans qu'il eſt marié, & qu'il épargne tout ſon revenu. A peine a-t'il des valets pour le ſervir: Il habitoit une maiſon fort commode qu'il vient de vendre, pour en prendre une d'un moindre prix, plus incommode, & plus étroite: il aimoit la campagne, il y poſſedoit une jolie Terre, dans un païs fort agréable & fort ſain; il s'en eſt défait pour avoir de l'argent comptant, & il en regorge: Harpagon vit comme un miſantrope, ou comme un loup-garou, pour avoir dans ſes coffres un plus grand nombre d'écus, quand il mourra: voilà une belle reſſource!

Si ceux qui ne peuvent gagner ſur eux d'être honnêtes & géné-

reux, pouvoient au moins s'abſtenir des manieres baſſes & indignes, & de vivre dans la craſſe, on auroit pour eux quelq e indulgence, & on les plaindroit ſur la maliguité de leur temperament.

DE LA SINCERITE'.

C'Eſt une ſcience qui ne s'acquiert que par un long uſage, & qui demande de grandes réflexions, que la connoiſſance du cœur humain. Les hommes ſont ſi habiles à ſe déguiſer, & ils prennent tant de ſoin de cacher ce qu'ils penſent, qu'on ne peut pénétrer leurs veritables intentions : ils agiſſent le plus ſouvent par caprice ; ce qui leur plaît dans un tems, les choque dans l'autre : il faut être bien raffiné & bien ſouple pour deviner ce qu'ils aiment, & pour s'y accommoder. La plûpart des hommes ſont incomprehenſibles, ils parlent, ils agiſſent préciſement contre leurs intentions ; il faut toûjours prendre le contrepied de

ce qu'ils vous disent ; la bouche & le cœur sont rarement d'intelligence ; ils n'ont ni bonne foi, ni sincerité ; ils sont toûjours sous le masque, & n'ont rien de naturel. De telles gens sont le fleau de la société civile, contre qui il faut toûjours être en garde, pour ne pas être trompez.

Les mines, les grimaces ne font rien pour la solide vertu. Ce n'est pas assez de paroître homme de bien, il faut l'être en effet. On se contente des dehors & de l'apparence de la vertu, sans se mettre en peine de la réalité. Ce qui est merveilleux, on a souvent plus de peine à se déguiser, & à tromper le monde, qu'on n'en auroit à acquerir les rares qualitez qui font un merite solide.

C'est une coûtume assez établie de flatter les personnes que

l'on reſpecte, & d'applaudir à tout ce qu'ils font, & à tout ce qu'ils diſent; mais la ſincerité en ſouffre. Il ne faut pas toûjours approuver tout, ſi l'on veut être ſincere. Il ne faut pas auſſi ſe donner la liberté de blâmer tout, avec trop de hauteur, & trop de licence. Si rien n'eſt plus pernicieux qu'une flaterie baſſe & empoiſonnée, rien n'eſt auſſi plus incommode qu'une ſincerité groſſiere qui dit tout ſans ménagemens & ſans égards.

C'eſt une grande foibleſſe & une grande lâcheté que de parler contre ſa propre conſcience, pour plaire aux gens que nous voulons ménager & mettre dans nos interêts. Un homme d'honneur ne doit ni feindre, ni tromper, ni mentir, ni ſe dépoüiller de ſes propres ſentimens pour ſe revétir de ceux d'autrui, quand

ils ne ſont pas raiſonnables. Mais il ne faut pas auſſi avoir une ſi grande roideur, qu'on les choque de front dans des choſes indifferentes, où un peu de complaiſance pourroit nous les attacher. Combien a-t'on manqué d'affaires par une ſincerité à contre-tems, qui ne fait qu'aigrir les eſprits & les revolter contre nous ? Les Politiques qui ne ſongent qu'à leurs interêts, & qui préferent l'utile à l'honnête, diſent qu'on ne peut ſe ſauver dans le monde ſans être hypocrite, & qu'on y échoüe quand on ne ſait pas diſſimuler. On y fait mal ſes affaires, *diſent-ils*, quand on ſe pique d'une ſincerité qui ne ſe relâche ſur rien. Il faut ſavoir careſſer des gens que l'on hait, & que l'on veut perdre ; témoigner de l'eſtime & du reſpect, quand on n'a que du mépris. S'il eſt

abſolument neceſſaire d'emploïer ces détours & ces déguiſemens pour faire ſa fortune, il faut qu'un honnête homme y renonce. C'eſt en quoi j'aime infiniment le caractere d'*Alcidor*; il ſe trouve dans un poſte délicat, où il a mille gens à ménager, dont il dépend; gens difficiles & épineux, que la ſituation de leur fortune rend durs & impraticables : Cependant il n'a pas la lâcheté de les flatter baſſement, ni d'applaudir aux injuſtices qu'ils font aſſez ſouvent; il leur dit nettement ce qu'il penſe, & il leur propoſe ſes avis avec tant d'adreſſe, tant d'inſinuations, & tant de droiture, qu'ils le ſouffrent, & qu'ils ſont obligez de s'y rendre malgré les maximes contraires que leur profeſſion leur ſuggere.

Un homme d'honneur ſe doit

faire une loi de ne dire jamais que ce qu'il penſe, & de n'avoir rien de faux, ou de trop concerté dans ſes manieres. Si vous ne voulez tromper perſonne, pourquoi uſer de tant de détours ? Agiſſez naturellement, parlez de même, & ne vous mettez point à la torture pour vous démonter comme vous faites : l'artifice, le déguiſement, les mauvaiſes fineſſes ne font guéres d'honneur, & marquent un mauvais fonds. Si l'on bannit la ſincerité, il faut renoncer au monde : ſans elle la ſocieté civile eſt une eſpece de brigandage : on met tout en œuvre pour endormir ceux avec qui l'on eſt en commerce, & pour les ſurprendre. On vous flatte, on vous careſſe en vôtre preſence quoiqu'on ait des ſentimens contraire. On vous dit dans vôtre in-

fortune, qu'on eſt touché de vos malheurs, & que vôtre merite étoit digne d'une meilleure deſtinée ; mais quand vous avez le dos tourné, ces mêmes perſonnes ſe déchaînent contre vous, & diſent, en vous inſultant, que la fortune a fait juſtice à vôtre peu de mérite, & que vôtre conduite irreguliere vous attire toutes vos mauvaiſes affaires. Il y a je ne ſai quoi de lâche & de bas dans ce procedé ; pour peu qu'on eût de ſentimens d'honneur, on ſeroit incapable d'une pareille ſupercherie. Que pretendez-vous, *Moricet*, par vos ambraſſades ſteriles ? Vous accablez *Lyſidor* de careſſes & de loüanges, vous l'éxaltez juſqu'au Ciel, & vous le mettez en parallelle avec les genies les plus ſublimes ; & en le quittant, vous me dites à moi, que c'eſt un imbecil-

le & un visionnaire, qui s'est mis en tête d'être Bel-esprit, & qui n'a pas le sens-commun. Si vous n'avez pas la force de le détromper, ou de lui dessiller les yeux, au moins ne nourrissez pas sa folie, en applaudissant à ses extravagances: Vous lui dites d'un air empressé que vous êtes de ses amis, il le croit; vous le loüez de l'action publique qu'il vient de faire, il se laisse endormir par vos loüanges, comme par le chant des Sirenes; vous lui inspirez par vos flatteries une présomption qui ajoûte un nouveau lustre à son ridicule, dont il ne guerira jamais.

Le patelinage dans la societé civile est une tache, & la marque d'une ame foible. Pourquoi caresser des gens que vous haïssez, & que vous voudriez à cent lieuës? Il seroit moins honteux

pour vous de leur laiſſer entrevoir vos veritables ſentimens ; au moins ils ſauroient à quoi s'en tenir, & ils ſe précautionneroient contre les mauvais tours que vous avez envie de leur joüer. Il n'y a point de prudence à l'épreuve des fourberies d'un homme qui vous dit d'un air impoſteur, que vous pouvez compter ſur lui, qu'il ſera toûjours preſt à ſe ſacrifier pour vous ; que ſes biens, ſon credit, ſes amis, tout eſt à vôtre diſpoſition, ſi ſous ce beau-ſemblant il cache un eſprit double ; ſi pour quelque dépit ſecret, il eſt reſolu de vous ruïner. Le moïen de ſe défier des apparences ſi trompeuſes ? Et comment pourroit-on ſe garentir des piéges d'un homme qui emploïe pour vous tromper, les ſignes mêmes de l'amitié ; qui vous fait de fauſſes confidences,

pour vous dérober vôtre ſecret, & qui vous promet toutes ſortes de ſecours, dans le tems qu'il cherche les moïens de vous détruire?

Si l'on promet quelque choſe à ſes amis, il ne faut point uſer de détours, ni d'équivoque, ni de retention mentale; on perd ſa reputation, quand on manque de parole & de ſincerité. La plûpart des gens promettent avec précipitation tout ce qu'on leur demande, ſans être bien ſûrs s'ils ont envie d'accomplir leurs promeſſes, ou s'ils ſont dans le pouvoir de le faire. Cette legereté les expoſe aux mépris de ceux qu'ils abuſent de la ſorte. Quand on a promis quelque choſe, il faut s'acquiter de ſa promeſſe le plûtôt qu'on le peut, ſans faire languir les gens. C'eſt donner doublement, que de don-

ner de bonne grace. Il ſemble qu'on ſe repente de la parole qu'on a donnée quand on differe à la remplir. Si vous priez *Poliglotte* de vous aider dans quelque affaire de conſequence, il vous promet ſon ſecours ſans balancer ; il le promet à *Nicaiſe* & à *Denys* de la même maniere ; vous retournez à ſon logis pour vous informer des démarches qu'il a faites ; il n'a pas ſeulement penſé à vous ; il vous amuſera long-tems, il vous regalera d'embraſſades & de baiſers, mais voilà toute la récompenſe que vous aurez des pas que vous ferez, & des aſſiduitez que vous rendrez à Poliglotte. Pourquoi amuſer le monde par des complimens ſteriles, quand on n'a pas la volonté, ou qu'on eſt hors d'état de leur rendre des ſervices réels ?

Il y a une grande difference entre la ſincerité, & une certaine démangeaiſon de parler, qui fait que l'on s'ouvre à toutes ſortes de perſonnes pour leur faire des confidences mal à propos. La ſincerité ne doit être ni indiſcrette, ni étourdie : elle n'oblige point à dire niaiſement tout ce que l'on ſait, ni à ſe produire devant des perſonnes curieuſes, qui tâchent de vous pénétrer, & de vous dérober vôtre ſecret. Tenez-vous dans une grande reſerve devant des gens de ce caractere, qui abuſent ſouvent des confidences que vous leur faites. Il faut encore de plus grandes précautions pour éviter les piéges que vous tendent certaines femmes qui ont du merite, & qui uſent de mille adreſſes pour vous faire parler. La foibleſſe naturelle que les hom-

mes

mes ont pour le ſexe, l'envie de plaire à une femme que l'on aime, ou d'en obtenir ce que l'on deſire ; tout cela fait faire de grandes fautes, & expoſe ſouvent à de longs repentirs. Il en a coûté la liberté & la fortune à *Clarimon* pour s'être confié à une femme qu'il aimoit ; cette perfide le trahit, & divulgua des ſecrets injurieux à des perſonnes d'une haute naiſſance, qui n'oublierent rien pour ſe vanger des traits ſatiriques, & des portraits offenſans de Clarimon. On doit avoir de grandes inquiétudes quand on a confié à des femmes quelque ſecret fort important : elles ne ſont les maîtreſſes ni de leur cœur ni de leur langue. Aujourd'hui vos amies, demain elles ſe dechaîneront contre vous ; mais vous ne pouvez plus empêcher qu'elles

ne ſachent vôtre ſecret : c'eſt une faute où un homme ſage ne devroit jamais tomber.

La ſincerité eſt peut-être l'un des plus courts chemins pour gagner l'eſtime des hommes : il vaut mieux convenir de bonne foi de ſes foibles, que de ſe ſervir de tant de détours pour les dérober au Public, qui ſait bien à quoi s'en tenir. De quoi ſert aux fauſſes Prudes le manége qu'elles emploïent pour tromper le monde ? On ne leur ſait guéres gré de tous leurs raffinemens : elles font ſemblant de s'allarmer en public pour une parole un peu trop libre ; mais dans le particulier elles ſont plus humaines, & plus apprivoiſées, & ſe donnent de grandes libertez. *Norine* a joüé la comédie long-tems avec tant d'adreſſe, qu'elle a toûjours paſſé pour

prude, quoiqu'elle fût coquette dans l'ame ; mais par malheur elle eſt tombée entre les mains d'un étourdi qui l'a trahie, & qui a montré les Lettres de Norine à tous ceux qui ont eû la curioſité de les lire : On n'a jamais vû tant d'emportement, ni un cœur ſi dépravé avec un viſage ſi compoſé. De quoi une femme n'eſt-elle point capable, quand elle a une violente paſſion ?

Je ne comprens pas la raiſon pourquoi les hommes aiment tant à ſe déguiſer : il ſemble qu'ils ſoïent toûjours ſur le théatre ; leurs geſtes, leurs paroles, leurs clins d'yeux, leur démarche : tout eſt concerté. Pretendent-ils plaire, en s'éloignant ainſi de leur naturel ? Celui qui eſt né triſte & peſant, veut faire l'agréable & l'enjoüé ; mais cet enjoüement, & ces agrémens qui ne viennent

qu'à force de bras, ſont quelque choſe de bien inſipide. Un autre au contraire, naturellement évaporé, affecte une gravité étudiée, qui le jette loin de ſon naturel. On raiſonne mal, car on ne prend ces airs empruntez que pour plaire; & c'eſt juſtement ce qui étouffe tous les agrémens que l'on peut avoir, & qui ne peuvent faire leur effet qu'en ſe laiſſant conduire par la nature, qu'il ne faut jamais forcer; ce qui eſt outré, rebute les gens de bon goût.

La ſincerité paſſe quelquefois pour groſſiéreté & rudeſſe. On voit des gens qui ont le jugement fin & délicat, le diſcernement fort juſte, & qui malgré toutes leurs lumieres ſont les dupes des ſots, qui n'ont point de ſincerité, & qui appliquent le peu qu'ils ont d'eſprit à trom-

per ceux avec qui ils ſont en commerce, & qui ne ſe défient point de leur ſupercherie.

Les gens d'une certaine Province ont toutes les peines du monde à dire ce qu'ils penſent; il y a toûjours quelque ambiguité, & quelque reſerve dans leurs diſcours; ils donnent ſous ſecret les plus frivoles bagatelles. Il y a mille choſes que l'on doit abandonner à la diſcretion des gens que l'on pratique, & qui ne demandent point de myſtere: ce ſeroit ſe rendre ridicule que d'en faire fineſſe à ſes amis. Il faut excepter de cette regle les ſecrets qui pourroient nuire à une tierce perſonne; alors il n'en faut point parler à vos amis, & ils ne peuvent le trouver mauvais, s'ils viennent à s'appercevoir que vous ne leur aïez pas fait cette confidence.

Quelque merite que l'on ait, quelque aſcendant que l'on croïe avoir ſur les autres ; il faut ſe rendre à la raiſon, écouter les perſonnes qui ont du bon ſens pour profiter de leurs avis, & pour ſe redreſſer quand on s'égare. Il faut auſſi avoir aſſez de droiture & de ſincerité pour leur expliquer nettement l'état de ſes affaires ſans déguiſement & ſans détour. Comment voulez-vous qu'ils vous parlent juſte ſur une affaire dont vous leur cachez le fin, & le point déciſif. Les conſeils qu'ils vous donneront, ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait.

Il y a des gens qui font conſiſter toute leur politeſſe à faire des honnêtetez à tous venans, ſans diſtinction de rang ou de merite ; ils les leurent de complimens frivoles, & d'offres de ſer-

vice qui n'aboutiſſent à rien ; ils impoſent pour quelque tems par ces apparences ; comme on eſpere d'en tirer quelque ſervice, on s'attache à eux ; mais on les mépriſe à la fin, quand on connoît la vanité de leurs promeſſes aprés y avoir été ſouvent attrappé. Ne vaut-il pas bien mieux avoüer ingénuëment aux perſonnes qui nous prient de quelque ſervice, que ce qu'ils nous demandent, eſt au deſſus de nôtre pouvoir, qu'on eſt bien fâché de n'être pas en état de faire ce qu'ils ſouhaittent. Cet aveu fait ſouffrir les perſonnes vaines ; elles ont peur de ſe dégrader de la bonne opinion qu'on a de leur crédit ; mais c'eſt bien pis quand on a connû par experience combien leur pouvoir eſt borné.

On n'eſt pas obligé d'aimer toutes ſortes de gens ; c'eſt une

matiere où il faut du diſcernement, & du choix. Mais c'eſt un procedé bien lâche d'accabler de ſteriles careſſes, des perſonnes que l'on n'aime point, & de les amuſer par des demonſtrations d'une fauſſe amitié qui les ſéduit ; car ils comptent ſur vôtre parole ; ils ſe repoſent ſur les ſecours que vous leur avez promis ; mais vous leur manquez au beſoin, & ils reconnoiſſent enfin l'impoſture de vos promeſſes.

Ce qui fait que l'on trouve ſi peu de gens ſinceres, c'eſt que tous les hommes aiment à être flattez ; la complaiſance qu'on a pour eux, eſt un bon moïen pour gagner leur amitié. On réuſſit preſque toûjours auprés des gens, quand on fait ſemblant de leur applaudir, qu'on approuve leurs manieres & leur méthode, & qu'on

les

les loüe à propos. Les plus ſeveres ſont touchez d'une loüange bien ménagée ; on reçoit comme un tribut legitime, ce qui n'eſt que pure flaterie, parce que l'on ne ſe connoît pas, & qu'on ſe laiſſe ſéduire par la prévention d'un merite imaginaire.

Les perſonnes qui ont beaucoup de merite, ſont aſſez ſouvent expoſées aux médiſances, & aux injuſtices de ceux qui leur portent envie ; & qui en diſent tout le mal qu'ils peuvent pour les détruire ; les indifferens qui les écoutent, approuvent de la mine & du geſte, les choſes deſobligeantes qu'on en dit ; cette complaiſance eſt lâche & mal placée. Il faut avoir aſſez de ſincerité, & de généroſité pour ſe déclarer en faveur d'un honnête homme qu'on attaque mal à propos, & que tout le monde aban-

donne ; & c'eſt une lâcheté indigne de les décrier par complaiſe, & pour faire ſa cour à des ſots qui ſont en place, & qui ſe declarent contr'eux.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le commerce du monde, qu'un ami qui ne parle pas ſincerement. On ſe défie naturellement d'un ennemi, & l'on eſt en garde contre les mauvais tours qu'il peut nous joüer : mais l'on ne ſe défie point d'une perſonne que l'on croit dans ſes interêts ; on ſe regle ſur ſes avis, & l'on eſt ſouvent expoſé à faire de fauſſes démarches, s'il eſt aſſez perfide pour nous trahir.

Il eſt rare de voir des gens ſe corriger de leurs défauts ; la raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, qu'on ne les regarde point comme des défauts, & ainſi on en eſt moins touché, & l'on ne prend

pas la peine d'y chercher des remedes. Mais c'eſt bien pis quand on s'en applaudit, & que l'on ſe vante de certaines affaires qui devroient faire rougir. Un homme qui uſe de méchantes fineſſes, & qui va à ſon but par des voïes équivoques, ne ſe regarde pas comme un fourbe ; il croit que ſon ſavoir-faire n'eſt qu'une induſtrie legitime. Une Femme galante ſe flatte qu'il lui eſt permis de ſe ſervir de ſes avantages & de ſes charmes pour inſpirer de l'amour, ſoit pour s'établir, ou pour réüſſir dans ſes projets par ſes intrigues. Quand on eſt dans cette diſpoſition, on n'a garde de ſe corriger de ſes défauts, pour qui l'on a une eſpece de complaiſance.

Les Femmes qui ſont ſur leur retour, tâchent par toutes ſortes de moïens de remplacer ce

qu'elles perdent par l'âge, & prétendent que les grimaces d'une pruderie ſcrupuleuſe leur tiennent lieu de merite & de beauté. Les autres qui veulent encore faire les jolies, ſe retranchent ſur leurs parures, & ſur l'éclat de leur teint, qu'elles prennent toûjours chez la bonne Faiſeuſe, pour ſe replâtrer le mieux qu'elles peuvent. Les hommes ne leur tiennent guéres compte de ces ſoins inutiles qu'elles ſe donnent. C'eſt un objet bien dégoûtant, & qui fait ſoulever le cœur, qu'une vieille Femme fardée, qui remplit de ceruſe & de pommade les rides de ſon front. Qui pouroit ſe tenir de rire en voïant le teint allumé de la vieille *Emilie*? Son viſage reſſemble à une teſte de mort, peinte de blanc & de rouge; cependant elle ſonge à plaire, & elle veut

encore voir le monde, dont elle eſt plus entêtée que jamais. Que cet entêtement eſt digne de compaſſion, quand on eſt dans un âge decrepit comme Emilie!

Les impoſtures ſont pour l'ordinaire auſſi funeſtes aux fourbes, qu'à ceux qu'ils trompent par leurs fourberies. Il ne revient ſouvent d'une tromperie, que la honte d'avoir fait une action tout-à-fait indigne du caractere d'un honnête homme.

De tous les trompeurs il n'y en a point dont on ſe défende moins que des impoſteurs, & des fourbes en matiere de religion; parce que l'eſprit préoccupé ne conſulte plus la raiſon, & ne ſe donne pas même le tems de raiſonner. On ſe ferme les yeux pour ne pas appercevoir leurs déreglemens viſibles, on excuſe leurs violences & leurs emportemens

les plus déraiſonnables. C'eſt un devot, *dit-on*, & un homme de bien, qui n'a garde de rien faire au préjudice de ſa conſcience : on n'approfondit point ce myſtere d'iniquité, & on le trouve entierement juſtifié. S'il arrive qu'il ait quelque mauvaiſe affaire ſur les bras, toute la cabale ſe déchaîne, c'eſt une affaire qui regarde Dieu, *dit-on* ſans balancer ; c'eſt lui rendre ſervice que de s'y intereſſer, tous les gens de bien ſont obligez d'y prendre part ; & ce qui eſt étrange, c'eſt que les perſonnes de ce caractere ne craindront pas de décrier par des médiſances empoiſonnées, & ſouvent par des calomnies, tous ceux qui pourroient leur faire obſtacle.

Un homme qui veut joüer le perſonnage de Devot, prend toutes ſes meſures pour perſua-

der le monde qu'il eſt dans la devotion, en affectant ce qui peut le diſtinguer, les manieres, le langage, & tout ce qui a l'air de réforme; quoique dans le fond il manque à l'eſſentiel, & qu'il ait les paſſions auſſi vives & auſſi violentes que les autres. Il ne fait ſemblant d'aimer vertu, que pour s'en faire un merite dans le monde, ou pour venir à ſes fins: Il ne trouveroit nul goût à pratiquer de bonnes œuvres, s'il ne ſavoit l'art de les faire valoir. Dans un coin de ſon logis on voit un Oratoire avec un magaſin de Reliques mandiées de tous côtez; mais dans le reſte des appartemens on trouve toutes les marques d'une vanité païenne, des ameublemens ſuperbes, des peintures qui ne ſont guéres propres à inſpirer la devotion. La conduite de ces gens-là

eſt une menterie perpetuelle, & il n'y a point de ſincerité dans leur fait ; mais ce manége leur eſt aſſez inutile ; ils ont beau ſe déguiſer ; ils laiſſent échapper de tems en tems de certains traits qui les font reconnoître : une injuſtice finement palliée, mais que l'on découvre à la fin, une affaire où ils ont biaiſé, un tort eſſentiel qu'ils ont fait à leur prochain, tout cela fait découvrir le fond de leur cœur, & de leur mauvaiſe foi. Il en eſt à peu prés comme des Avares qui veulent contrefaire quelquefois les magnifiques, pour ſe laver de la tache de leur avarice ; dans les choſes qu'ils font pour ſe diſculper, on voit toûjours quelque trait de leur caractere qui fait qu'on ne s'y trompe point. Les faux Devots ſe flattent de joüer toûjours ſi bien la comédie, & de duper le mon-

de, qu'on ne s'appercevra jamais de leurs tromperies. Et comme ils ſavent l'art de reſſerrer, ou d'étendre les liens de la conſcience, ils ſe font des principes qui accommodent leurs paſſions, & ne manquent pas de pretextes pour excuſer les crimes les plus groſſiers & les plus noirs. Toutes les médiſances qu'ils font pour détruire les perſonnes qu'ils n'aiment pas, c'eſt charité, *diſent-ils*, de décrier le vice, & de perſecuter les gens vicieux. Si quelqu'un qui n'eſt pas de leurs amis, ou de leur cabale, a quelque grande qualité, qui leur faſſe de l'ombrage, tout incontinent le zele de la gloire de Dieu, à ce qu'ils pretendent, leur ſuggere de rompre ſes deſſeins, ou de le traverſer en tout ce qu'il fait: car ils ſe ſoucient fort peu qu'on faſſe le bien, ſi ce n'eſt eux ou

leurs amis qui en aïent toute la gloire. C'eſt de-là que viennent ces brigues dévotes, & ces ligues offenſives & défenſives, pour ôter ou pour donner de la réputation à qui il leur plaît, ſans que perſonne oſe s'en plaindre ; car tous les raffinemens, & tous les détours, dont ils uſent pour déguiſer leurs mauvaiſes intentions, les mettent à couvert de toute cenſure.

Sans la ſincerité on ne trouve ni agrément ni ſûreté dans le commerce du monde : il ne faut point uſer de détours avec ſes amis, ſi l'on veut ſe les conſerver long-tems : la confidence eſt le nœud & le charme de l'amitié : on n'a point de reſerve pour un ami, que l'on croit ſincere & diſcret ; on lui découvre ſans façon ſes deſſeins, ſes foibleſſes ; on ne lui cache rien, parce que l'on

compte ſur ſa diſcrétion & ſur ſa fidélité ; mais il faut avoir plus de retenuë devant des perſonnes indifferentes : c'eſt agir contre le bon ſens, & contre ſes propres interêts, que d'aller faire le détail de toutes ſes affaires, à des gens qu'on ne connoît qu'à peine, & qui ſont tout étonnez de cette confiance, qui naît dans un moment : c'eſt le foible des perſonnes vaines qui ont une extrême demangeaiſon de ſe produire, & de ſe faire connoître ; mais elles fatiguent beaucoup par les bagatelles qu'elles vous confient, & dont elles font de grands myſteres.

Les hommes d'aujourd'hui ne ſe piquent point trop d'être ſinceres, & ils ne ſe font point une affaire de ne l'être pas ; ils n'ont point aſſez de delicateſſe ſur ce chapitre : au lieu de la bonne foi

& de la ſincérité, on ne trouve que de l'artifice, de la diſſimulation, des déguiſemens, & ſouvent de la perfidie dans le commerce du monde : on eſt tout étonné de ſe voir trahi par des gens en qui on avoit une entiere confiance, & qui ſe déclarent contre vous dans des occaſions où vous aviez le plus de beſoin d'en être ſecouru : ce ſont des coups dont on ne revient jamais, & qui font des bleſſures mortelles. On ne pardonne guéres ce manque de fidelité, quelque beau ſemblant qu'on faſſe : Il demeure toûjours dans le cœur une amertume ſecrette ; & quand on a fait un faux pas de cette nature, on ne doit plus compter ſur la bienveillance de ſes amis.

J'ai une fort mauvaiſe opinion de ces perſonnes ſi concertées, qui ne parlent que par poids &

par meſure, & qui uſent de mille détours pour cacher leurs ſentimens. La plûpart des choſes qui entrent dans le commerce de la vie, ne meritent point que l'on prenne tant de précautions, & que l'on agiſſe avec tant de myſtere. On a bien meilleure opinion de ceux qui parlent naturellement, & qui ne veulent point paroître plus fins que ceux avec qui ils ont affaire. Quand on demande à *Barrus* comment il ſe porte, ou quelle heure il eſt, il cherche des expreſſions pour vous répondre préciſement, tant il a peur qu'il ne lui échappe quelque mot dont on puiſſe tirer des conſequences à ſon préjudice : dans les recits qu'il vous fait ſur des matieres les plus frivoles, il eſt dans une contrainte & dans une gêne qui en fait beaucoup à ceux qui l'écoutent, & qui le

tiendroient aiſément quitte de ſes inutiles confidences.

Peu de gens s'appliquent à ſe défaire de leurs défauts, & à acquerir les veritables vertus ; ils ſe contentent des apparences ; ils veulent avoir l'honneur & la reputation de la vertu, ſans en avoir la peine & le merite : ils ont plus de ſoin de déguiſer leurs vices & leurs mauvaiſes qualitez, que de les rectifier. On ne ſe met pas en peine d'être honnête-homme, on tâche ſeulement de le paroître. L'artifice & les déguiſemens tiennent lieu des veritables vertus : ceux qui ſont les plus habiles à impoſer, paſſent pour avoir plus de merite, quoique dans le fonds ils n'aïent nuls principes de probité. Ces gens-là reſſemblent aſſez aux Comédiens qui joüent divers perſonnages, étant maſquez,

& qui changent ſouvent d'habit ſelon les rôles differens qu'on leur fait faire : c'eſt la politique des fourbes qui mettent tous leurs ſoins à ſe cacher pour ébloüir des eſprits foibles qui les croïent honnêtes-gens, quoique leur honnêteté ne ſoit que grimace. Combien *Darimon* a-t'il ſéduit des gens par des dehors qui impoſoient ? Le Public douteroit encore qu'il fût fripon, s'il n'avoit pas fait une banqueroute, qui a intereſſé toute la France. On étoit ſi perſuadé de ſa bonne foi, & de ſa probité, & du bon état de ſes affaires, qu'on lui confioit de grandes ſommes ſur ſa parole ; mais on a bien changé de ſentimens depuis l'éclat qu'a fait ſa déroute.

Les Femmes ſont encore plus habiles que les hommes à déguiſer leurs ſentimens : Il y en a beaucoup qui paſſent pour pru-

des, parce qu'elles ſavent ſe parer d'une modeſtie affectée pour cacher leurs petits commerces. Les plus fines y ſont ſouvent priſes pour dupes : elles font ſemblant de rougir en public pour une parole un peu trop libre ; mais dans le particulier elles ne ſont pas ſi ſcrupuleuſes : elles reprennent fierement dans les autres des choſes legeres, quoique la conſcience leur faſſe des reproches bien aigres. Elles joüiſſent de cette fauſſe reputation juſqu'à ce que quelque avanture, qui fait du bruit, revele des myſteres qu'elles avoient cachez avec tant d'adreſſe. C'eſt alors que le Public détrompé ouvre les yeux ſur leur conduite, & remarque mille choſes qu'on leur paſſoit ſur la reputation qu'elles avoient d'être modeſtes & regulieres.

Il faut être ſincere au delà de nos mœurs pour parler de bonne foi aux gens qui nous demandent conſeil ſur de certaines matieres où ils veulent qu'on les flatte ; car il eſt fort aiſé de remarquer au travers de leurs grimaces que c'eſt plûtôt des loüanges que des avis qu'ils nous demandent. Un homme vient vous montrer ſon Ouvrage, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'Art : il proteſte d'abord qu'il s'en tiendra à vos deciſions qui ſeront pour lui autant d'oracles ; mais il ſe gendarme au premier mot que vous critiquez, quelque raiſonnable que ſoit vôtre critique ; il vous quitte mal ſatisfait de vous, & va chercher ailleurs quelque homme plus facile ou plus ſot, qui lui applaudira par complaiſance ou par bêtiſe. Ce n'eſt point par une en-

vie de ſe corriger, que de certaines gens vous demandent vos conſeils ſur leur conduite ; leur reſolution eſt priſe avant que de vous conſulter : mais ils veulent avoir vôtre ſuffrage & vous engager dans leurs interêts ; car ſi vous leur parlez ſincerement, & ſi vous leur faites part des bruits deſavantageux qui courent d'eux, l'alteration de leur viſage qui ſe démonte les trahit, & fait connoître leurs veritables ſentimens, & le dépit que leur cauſe vôtre ſincerité. Vous ne ſerez pas trop malheureux, s'ils ne recompenſent par quelque bruſquerie vos avis charitables, ou par des reproches fort amers.

Qu'on éviteroit de fautes dans le commerce du monde, ſi l'on aimoit plûtôt à être conſeillé que flatté ; mais une tendre delicateſſe qu'on a pour ſoi-même, nous

rend le nom de Cenſeur odieux ; au lieu que ceux qui nous flattent, & qui font ſemblant d'approuver nos ſentimens, nous paroiſſent bien plus agreables. Voilà ce qui fait que l'on vieillit & qu'on ne ſe corrige point de certaines imperfections qui empoiſonnent nôtre merite ; ſoit qu'on ne les apperçoive pas, ou que les complaiſances de nos amis flateurs nous les faſſent paroître plus legeres, & nous empêchent de prendre les précautions neceſſaires pour nous en guérir. Ces loüanges de contrebande qu'on nous donne mal-à-propos, font encore un autre mauvais effet ; c'eſt lors que des amis ſinceres tâchent par de bons avis de nous faire rentrer dans nous-mêmes ; on les regarde comme des critiques ſeveres & incommodes, qui exagerent les choſes, & qui ſe

ſont un plaiſir malin de cenſurer impitoïablement ce qui ne merite point de cenſure. C'eſt une delicateſſe mal entenduë de ne vouloir écouter les avis que des perſonnes de grand merite. Que vous importe de quelle part ils viennent, pourvû qu'ils ſoient utiles ? Un ſot n'eſt pas ſot en toutes choſes ; il peut redreſſer des gens plus ſages que lui. Les clairvoïans ne voïent pas toûjours ce que d'autres moins éclairez apperçoivent, parce que l'amour-propre nous ſeduit & nous fait faire de fauſſes démarches.

Ce n'eſt pas un bon moïen de ſe faire des amis que de s'ériger en cenſeur public ; on ſe fait regarder comme un miſantrope. D'où vient donc que l'on trouve tant de gens qui ſont toûjours tout prêts à donner des avis ? gens inquiets, & dégoûtez qui

ne ſont jamais contens de perſonne, & dont perſonne n'eſt content ? Si vous voulez vivre en paix avec tout le monde, ne vous mêlez que de vous & de vos affaires ; laiſſez la liberté aux autres de vivre ſelon leur caprice, pourvû que vous ne ſoïez pas chargé de leur conduite, & que vous n'en deviez pas répondre au Public.

On s'attire ſouvent des reparties bien deſobligeantes, quand on veut être trop ſincere : mais cependant il ne faut pas avoir la lâche complaiſance de certaines gens qui loüent en public ce qu'ils blâment en particulier ; qui trahiſſent leurs propres ſentimens, & qui n'ont pas la force de dire ce qu'ils penſent, de peur de chagriner des perſonnes qu'ils veulent ménager. Ne vaudroit-il pas mieux leur donner quelque petit chagrin par des avis ſince-

res, que de les abandonner à leur mauvais ſort ? Il eſt du devoir d'un ami fidéle & deſintereſſé de redreſſer un Ami qui n'a pas toûjours toutes les lumieres qu'il faut pour ſe conduire. Cette matiere eſt delicate, je l'avoüe, & demande de grands ménagemens : on voit peu de perſonnes que les avis ne rebutent, & qui ne témoignent de la froideur à ceux qui ſe mêlent de leurs affaires, quand ils n'entrent pas dans leurs ſentimens. Il ne faut pas ſe décourager pour cela, ni leur refuſer des conſeils, quand ils en en ont beſoin, & ils en ont toûjours beſoin, quand ils ſont en danger de faire quelque faute conſiderable : s'ils témoignent du dépit quand on ſe met en devoir de les redreſſer, il faut tâcher par des manieres douces & engageantes, de s'inſinuer

dans leur eſprit : ce n'eſt pas toûjours l'avis qui chagrine ; c'eſt la maniere dure avec laquelle on le donne. On leur inſinuë avec adreſſe, que le Public eſt bleſſé de leur conduite ; que leurs intentions ſont peut-être les meilleures du monde ; mais qu'ils n'ont pas aſſez de ſoin de ſauver les apparences, & que c'eſt par-là que l'on juge. Quand on apporte toutes ces précautions, & que l'on fait ſentir aux gens, que ce n'eſt que par pure amitié qu'on leur parle de la ſorte, à moins qu'ils ne ſoient bizarres au ſuprême degré, ou ſottement delicats, ils ne pourront prendre en mauvaiſe part les avis qu'on leur donne. Mais quand même ils en témoigneroient du chagrin, un ami ſincere ne pourra jamais ſe réſoudre à garder un ſilence injuſte ſur les défauts de

ſes amis, quand ils les rendent ridicules, ou qu'ils peuvent leur faire un tort notable. Nous ſommes toûjours les derniers à nous appercevoir de nos fautes : les mêmes perſonnes qui donnent aux autres des conſeils tres ſalutaires, ſont aveugles ſur tout ce qui les regarde, & ſe flattent qu'on n'a rien à leur reprocher ; ils n'apperçoivent le precipice que quand ils y ſont tombez, & qu'il n'y a plus pour eux de reſſource.

Le défaut ordinaire des perſonnes qui ſe piquent d'avoir de la complaiſance, eſt de manquer de ſincerité ; ils aiment mieux applaudir à des ſottiſes, que de dire naïvement ce qu'ils penſent. Cette complaiſance outrée devient fade, & ne fait guéres d'honneur à ceux qui croïent s'inſinuer par-là dans les eſprits. Ce n'eſt pas la raiſon qu'ils conſultent

ſultent dans leurs diſcours ; ils diſent *oüi* ou *non* ſelon le caprice de celui qui parle, & ils n'ont pas la force de s'oppoſer aux choſes les plus déraiſonnables & les plus impertinentes. L'eſprit de contradiction eſt auſſi fort deſagréable dans le commerce, & l'on n'aime guéres à pratiquer des gens qui vous font des querelles perſonnelles ſur tout ce que vous dites. La grande regle pour plaire eſt de s'accommoder au goût des gens, d'étudier leurs inclinations, & de s'y façonner, de les loüer quand ils font quelque choſe de loüable ; mais il ne faut pas que la ſincerité en ſouffre, ni les enyvre d'encens, quand ils font des choſes, qui meritent d'être cenſurées.

MAXIMES

POUR LA SOCIETE' CIVILE.

ON ne peut apporter trop de ſoin à faire le choix des perſonnes que nous devons pratiquer. La plûpart des hommes s'embarquent dans un commerce ſans réflexion, & ſans diſcernement ; ils ſe donnent au premier-venu, ſans examiner s'il leur convient. Si l'on veut tirer quelque fruit de la ſocieté civile, & y trouver de l'agrément, il ne faut voir que des perſonnes raiſonnables ; elles contribuent beaucoup à nous façonner, & l'on prend inſenſiblement dans ce commerce une certaine teinture de politeſſe qui releve infiniment le merite. On eſt porté naturel-

lement à ſuivre les manieres des perſonnes que l'on frequente ; & ainſi il eſt tres important de ne lier de commerce qu'avec des perſonnes de merite, & que l'on peut prendre pour modeles. Il eſt vrai qu'on y eſt ſouvent trompé : combien de ſots paſſent pour honnêtes gens, parce qu'on ne prend pas la peine de les connoître tels qu'ils ſont ? mais pour peu qu'on les pratique on ne s'y peut méprendre. Il ne faut pas eſperer de trouver des perſonnes qui aïent toutes les perfections ſans le mêlange d'aucun défaut : ceux qui auroient cette délicateſſe, pourroient prendre de bonne heure le parti de renoncer au commerce du monde, parce qu'effectivement il n'y a point d'homme ſi parfait qui n'ait ſes foibles & ſes inégalitez. Ceux qui en ont le moins, ou qui les cachent ſi

finement, que perſonne ne les apperçoive, ou n'en ſouffre, doivent être regardez comme les plus accomplis.

J'approuve fort la methode de » celui qui diſoit en parlant de » ſoi; J'avoüe que j'ai été autre» fois plus difficile que je ne le » ſuis pour la converſation des » hommes, & je penſe y avoir » moins perdu du côté de la deli» cateſſe, que je n'y ai gagné du » côté de la raiſon. Je cherchois » alors des perſonnes qui me pluſ» ſent en toutes choſes; je cher» che aujourd'hui dans les per» ſonnes quelque choſe qui me » plaiſe. C'eſt une rareté trop grande que la converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel, & le bon ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un

plaiſir délicieux qu'on imagine toûjours, & dont on joüit trop rarement, l'eſprit malade de délicateſſe, ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux ; mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Dans les meſures que vous prendrez pour la ſocieté, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément ; faites état même de démêler le ſolide & l'ennuïeux ; l'agrément, & le peu de ſens ; la ſcience, & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualitez, non ſeulement dans des perſonnes que vous puiſſiez choiſir ou éviter, mais dans ceux avec qui vous aurez des liaiſons d'interêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. Si

vous connoiſſez le monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de perſonnes recommandables par leurs talens, & tres mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toûjours un bon uſage de leur merite, & qu'ils aïent la diſcretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un dégoût pour leurs bonnes qualitez, & une complaiſance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'eſt à vôtre diſcernement de faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adreſſe de tirer le bien qui s'y trouve, qu'il ne leur ſera facile de vous le donner.

Il eſt beaucoup plus difficile qu'on ne penſe de trouver ce juſte temperament & ce milieu, qui fait l'agrément de l'humeur. Une ſévérité trop-farouche ſe

fait redouter ; une complaiſance trop lâche & trop molle rebute. Il ne faut être ni trop indulgent, ni trop auſtere : un ſoin trop empreſſé peut déplaire ; un dédain continuel irrite. Cette médiocrité honnête qui n'a rien de trop aigre, mais auſſi qui ne dégénére point dans la fadeur, eſt difficile à attraper.

Le ſel de la fine raillerie eſt d'un grand agrément dans la ſocieté, mais il faut connoître ſon monde. Les ſots, les Provinciaux, les gens trop entêtez de leur merite, ces perſonnes fieres & hautaines qui veulent qu'on les reſpecte toûjours, n'entendent guéres raillerie, & veulent être traittées avec plus de ménagement & plus de reſerve : il vaut mieux étouffer un bon mot preſt à nous échapper, que de chagriner qui que ce ſoit. Je n'exami-

ne point ſi leur chagrin eſt bizarre, ou légitime: ne vous faites point une affaire de gaïeté de cœur pour un mot plaiſant, qui fait ſouvent des bleſſures mortelles, & qui vous fait regarder comme un homme dangereux & ſans égards.

Ce ne ſont pas toûjours les perſonnes qui brillent le plus, qu'on recherche pour la ſocieté civile. S'ils plaiſent davantage, on redoute leur eſprit; on craint d'en être effacé. Mais auſſi on s'ennuïe beaucoup avec ces perſonnes indolentes, qui ne prennent point de part à la converſation, qui ne ſentent point ce que l'on dit de fin & de plaiſant, & qui ne ſavent répondre qu'*oüi* & *non*. D'un autre côté les grands Parleurs ſont comme les tyrans de la converſation; & le babil de certaines gens cauſe une fatigue in-

ſupportable à ceux qui ont de la raiſon. Il faut vous réſoudre à garder un ſilence perpetuel, ſi vous avez le malheur de vous trouver dans une aſſemblée avec *Roſeline* : elle ne s'eſt pas plûtôt établie dans ſon fauteüil, qu'elle prend ſon ton pour commencer ſon diſcours ; elle vous raconte, à perte d'haleine, tout ce qu'elle a lû, tout ce qu'elle a vû ; elle vous fait le portrait de toutes les perſonnes qu'elle connoît, & le fait toûjours en laid : Elle vous rend un compte exacte de tout ce qu'elle dépenſe dans ſon ménage : Elle vous dit ce que ſes cornettes & ſon manteau lui coûtent, le nom de ſa Couturiere, la ruë où elle demeure ; elle vous exhorte de vous en ſervir comme d'une bonne Ouvriere : Elle ne s'informe point ſi on l'écoute, ſi on la regarde comme une fâcheuſe ; elle

veut parler & parlera toûjours, ſi quelque accident imprevû ne lui interdit l'uſage de la voix, pour le repos du Genre humain.

Pour plaire toûjours dans le commerce du monde, la grande regle eſt de ne point ſortir de ſon caractere, & de garder toutes les bienſéances de ſon état. On paſſe mille choſes à une jeune perſonne, pleine de charmes & d'agrémens, qu'on ne pardonneroit pas dans un âge plus avancé. Celles qui ont paſſé la premiere jeuneſſe, doivent avoir des manieres plus retenuës, plus auſteres, & ne point tant faire les enjoüées. Il faut qu'elles ſoient prudes par politique, quand elles ne ſont plus ni belles, ni jeunes, & que le tems de plaire eſt paſſé: cette ſituation eſt triſte, & cauſe des ſouvenirs bien douloureux à la plûpart des Fem-

mes, dont la beauté a été long-tems encenſée; mais pour ſe conſoler, qu'elles ſe ſouviennent que l'eſprit peut remplacer les agrémens du viſage, & qu'elles peuvent retenir la foule chez elles par leurs manieres, par leur complaiſance, & par la délicateſſe de leur entretien comme elles faiſoient par leurs charmes. Une perſonne d'eſprit ſe fait toûjours rechercher, & tout le monde ſe fait un merite de la voir & d'en être connû : la beauté s'uſe, & l'on ſe laſſe à la fin de regarder toûjours de belles couleurs ; mais l'on ne ſe laſſe jamais d'entendre dire de bonnes choſes avec tous les agrémens que les perſonnes ſpirituelles donnent à tout ce qu'elles diſent. *Artenice* dans un âge décrepit ſe voit tous les jours entourée des plus honnêtes gens de Paris : A peine lui reſte-t'il un

ſouffle de voix & aſſez de force pour répondre aux queſtions qu'on lui fait ; cependant ſon entretien a des charmes dont les perſonnes qui ont quelque délicateſſe, ne ſe peuvent défendre : Sa memoire lui fournit ſur le champ tout ce qu'elle a vû durant le cours de ſa vie, & l'on apprend dans les recits qu'elle en fait, mille circonſtances curieuſes. Son eſprit a conſervé toute ſa vivacité, malgré l'abbattement de ſon corps, que l'âge a uſé ; de ſorte que l'on peut dire d'Artenice, qu'elle eſt encore jeune par la meilleure partie d'elle-même, quoiqu'elle paroiſſe plus vieille & plus décrepite que la Sybille.

La civilité fait que l'on rend avec joïe juſtice à tout le monde ; c'eſt pecher contre cette vertu, de ne loüer que froidement des choſes qui meritent de gran-

des loüanges ; mais auſſi il ne faut pas loüer avec éxageration ce qui ne merite que des loüanges médiocres. Ces loüanges outrées ſont ſouvent des reproches qui font plus de tort que d'honneur à ceux à qui on les donne.

C'eſt un grand avantage que d'avoir aſſez de pénétration, pour bien démêler le caractere & les intentions des perſonnes avec qui l'on eſt obligé de vivre. Mais quand on leur connoît des défauts, il faut avoir la diſcretion de n'en point parler, ni même faire ſemblant qu'on s'en apperçoive, afin de ménager la pudeur de ceux qui ont ces imperfections : ils auroient moins de confiance en nous, & ils ne nous approcheroient pas avec la même liberté, s'ils ſavoient ſûrement qu'on a des ſentimens deſavantageux de leur perſonne.

La tendreſſe que la plûpart des hommes ont pour leurs propres ſentimens, leur fait faire bien des fautes dans le commerce du monde, & ſouvent dire bien des ſottiſes: ils n'ont nulle complaiſance pour perſonne, quand on eſt d'un avis contraire au leur: ils diſputent, & ſoûtiennent opiniâtrement l'affirmative contre ce que les autres propoſent, prétendant faire briller leur bel-eſprit par cette oppoſition de ſentimens. Mais ſi on leur reſiſte avec trop de force, & qu'ils ne trouvent pas ſur le champ de bonnes raiſons pour y répondre, alors ils ont recours aux invectives, & reprochent fierement aux gens leur ignorance.

Ces perſonnes fieres & ſuffiſantes qui ont une ſi haute idée de leur merite, & tant de mépris pour le Genre humain, qu'el-

les regardent en pitié, raiſonnent mal, ſi elles prétendent attirer l'eſtime du monde par les applaudiſſemens continuels qu'elles ſe donnent, & par les ſatires impitoïables qu'elles font de tout le monde. Les hommes refuſent leur ſuffrage, quand on veut l'arracher de force. Il faut de la ſoupleſſe pour s'inſinuer dans leur eſprit: Les manieres honnêtes & modeſtes les préparent; c'eſt la voïe qu'il faut tenir, ſi l'on veut ſe faire au goût du monde.

C'eſt la marque d'un médiocre ſens-commun de s'opiniâtrer dans ſes jugemens, comme ſi l'on étoit infaillible, & de ſouffrir impatiemment d'être cenſuré. Un homme qui n'a que de foibles lumieres, croit que rien n'échappe à ſa vûë, & mépriſe les avis des autres: Faut-il s'étonner que tou-

tes les démarches qu'il fait, ſoient autant de faux pas ? Il ne ſe détrompe qu'aprés la déroute de ſes affaires ; trop heureux, ſi les mauvais ſuccés peuvent le rendre plus ſage pour l'avenir.

La roideur avec laquelle chacun veut défendre ſon ſentiment, au lieu de ceder par complaiſance à celui des autres, quand même ils n'ont pas raiſon, eſt l'une des choſes qui empoiſonnent davantage la douceur de la ſocieté civile. On n'eſt pas toûjours d'humeur à ſe gêner de la ſorte, ſur-tout quand on a affaire à des gens bizarres, qui pouſſent vôtre complaiſance à bout ; parce qu'ils n'agiſſent que par caprice, & qu'ils n'ont d'égards pour perſonne.

On trouve dans toutes les aſſemblées quelqu'un qui veut toûjours primer & attirer à ſoi toute

la

converſation. Souvent c'eſt le plus ſot de tous ceux qui compoſent le cercle, qui ſe charge du ſoin de divertir les autres, & de défraïer la compagnie. Si quelqu'un ſe hazarde à entamer un diſcours, ou à raconter un fait, il lui coupe la parole, & décrit toutes les circonſtances de l'hiſtoire dont il s'agit. Il fait aſſez paroître par ſa contenance, par ſes éclats, par les applaudiſſemens qu'il ſe donne, qu'il eſt fort content de ſoi, & de ce qu'il dit; il ne s'apperçoit pas que tout le monde hauſſe les épaules, & qu'on le regarde comme un fat.

On ne peut nier que les François n'aïent beaucoup d'eſprit & d'agrémens, & un grand fonds de politeſſe; cependant la plûpart des converſations ſont ennuïeuſes & dégoutantes. Ce qu'on y débite, eſt fort trivial & fort

mince ; ſouvent peu proportionné au caractere des gens qui l'écoutent. Dire des choſes plaiſantes devant un homme noïé d'ennuis ; raconter de longues hiſtoires à des gens qui n'ont pas le loiſir de vous écouter ; parler d'affaires à de jeunes-gens qui ne ſongent qu'à rire, c'eſt un moïen ſûr de les ennuïer. J'ai entendu *Doriſi* faire la deſcription exacte d'un grand Siege devant une jeune Mariée & pluſieurs jeunes Femmes, qui étoient venuës la complimenter ſur ſon mariage ; il nommoit tous les Regimens qui avoient monté la tranchée, & tous les Soldats qui y avoient été bleſſez ; il vouloit qu'on ſçût combien on avoit perdu de monde à l'attaque de chaque ouvrage & dans les ſorties : Ce diſcours étoit tout propre à ennuïer la compagnie, qui auroit pris plus de plai-

ſir à examiner la toilette de la Mariée, qu'à entendre parler de fourneaux & de mines, de jambes & de bras emportez.

C'eſt une incivilité aſſez ordinaire dans les Converſations d'adreſſer toujours la parole à une même perſonne, de lui témoigner beaucoup d'empreſſement, & de n'avoir pour les autres que de la froideur, qui approche du mépris : à peine prend-on le ſoin de leur répondre quand ils nous parlent ; au lieu que l'on a mille agrémens pour les autres & mille complaiſances. C'eſt auſſi une bizarrerie ridicule de marquer de la joïe & de la gaïeté, de ſe laiſſer aller à des éclats & à des ris, & dans le même moment tomber tout à coup en un ſilence morne, ſans pouvoir deſſerrer les dents, ni ſans être touché de ce que les autres diſent de plus agréable. Ce n'eſt

pas une bizarrerie moins blâmable que d'être civil & mépriſant à l'égard des mêmes perſonnes ; de les accabler de careſſes, & le quart d'heure d'aprés ne pas faire ſemblant de les connoître.

Il ne faut pas eſperer de ſe faire au goût de tout le monde, & d'avoir une approbation générale, quand même nous ne ferions rien qui ne meritât d'être approuvé. Les hommes ſont trop envieux pour pardonner un merite qui les bleſſe ; mais quand ils ſe plaignent mal à propos de nôtre conduite, il faut ſe renfermer dans ſes bonnes intentions, ſans ſe détourner pour cela de ſon chemin. Pourvû qu'on n'ait rien à ſe reprocher, les plaintes mal fondées ne doivent pas nous faire changer de methode ; & il ne faut pas pour les bruits du monde ſe re-

lâcher, ou ſe repentir de ſa vertu.

Il y a de la bizarrerie à aimer des gens ſans merite, dans qui les perſonnes de bon goût, & qui ont le diſcernement juſte, ne trouvent rien d'aimable; mais c'eſt encore une plus grande bizarrerie de ceſſer d'aimer des gens qui ſont infiniment aimables, parce qu'ils ont un merite importun qui nous efface. Il eſt vrai que l'amitié demande quelque égalité; mais ce n'eſt pas une raiſon de ſe refroidir pour de certaines gens, parce qu'ils ont des qualitez qui les relevent au deſſus de nous. Le commerce que nous avons avec eux, nous fait honneur, & bien loin de nous chagriner de ce qu'ils ont d'excellent, il faut y prendre part, & ſe ſavoir bon gré du bon choix que l'on a fait. Mais il y a je ne ſai quelle malignité dans le cœur

de l'homme, qui fait qu'on ne peut ſouffrir dans les autres un merite extraordinaire. Nous ſentons quelquefois un chagrin ſecret du bonheur de nos meilleurs amis ; nous reprochons à la fortune les faveurs qu'elle leur fait. Nous lui pardonnerions plus volontiers, ſi elle favoriſoit des indifferens ou des inconnus avec qui nous n'avons nul commerce. *Nerine* a rompu avec *Uranie*, depuis que celle-ci a été élevée au rang de Ducheſſe par ſon mariage ; elles avoient paſſé enſemble leur premiere jeuneſſe dans la boutique de leurs peres, leſquels aïent amaſſé quelque argent par le négoce, ſe ſont jettez dans les Groſſes fermes, où ils ont fait differemment leurs affaires : Le pere d'Uranie plus entendu ou plus heureux, a acquis aſſez de bien pour marier ſa fille

à un Duc & Pair ; l'autre eſt toûjours demeuré dans une médiocrité qui ne le releve guéres au deſſus de ſon premier état ; ſi bien que ſa fille n'a pû ſortir de la bourgeoiſie en ſe mariant. Quand le hazard lui fait voir le chair de triomphe dans lequel Uranie eſt traînée, ce grand nombre de valets qui l'accompagnent, ce Manteau ducal, & tout l'attirail de ſon équipage, le cœur lui manque, & ſa foibleſſe va juſqu'aux convulſions.

Je n'ai point bonne opinion de ceux qui negligent leur reputation, & qui ſe contentent du témoignage de leur conſcience ; cette maxime n'eſt pas ſûre. Sans ſe mettre en peine des bruits, qui courent à leur deſavantage, il faut, *diſent-ils*, laiſſer parler le monde, & aller toûjours ſon train : c'eſt mal raiſonner ; la

reputation eſt la plus digne récompenſe de la vertu : & quoiqu'il ne faille pas monter ſur le théatre, pour faire les bonnes actions ; cependant l'eſtime qui en revient, eſt une eſpece de tribut qu'on ne doit pas négliger. Ceux qui diſent affirmativement, qu'ils ne ſe mettent pas en peine des bruits que le Public répand à leur deſavantage, ne ſont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde ; c'eſt qu'ils ſe font juſtice, & que la conſcience leur fait encore des reproches plus aigres. Quand on n'a pas aſſez d'empire ſur ſoi pour ſe guérir de ſes foibleſſes, il faut au moins avoir la diſcrétion de les cacher autant que l'on peut, ſans faire parade de ces ſortes d'affaires. Pourquoi ſe décrier ſoi-même de gaïeté de cœur ? Et que couteroit-il de ſauver au moins les apparences,

parences, pour empêcher le public de crier ?

Les vertus doivent être proportionnées au caractere de la perſonne. Tout le monde eſt obligé d'être vertueux, mais non pas dans le même degré, ni de la même maniere. C'eſt un art que de bien aſſaiſonner les vertus, & d'y garder les meſures neceſſaires. Une jeune fille ne doit pas être auſſi ſerieuſe, auſſi reſervée & auſſi prude que ſa Grand'-mere : il ne ſied point à une femme qui a paſſé cinquante ans, de faire l'enjoüée & l'évaporée, de mettre des mouches, & de porter des rubans couleur de feu. Un homme du monde n'eſt pas obligé d'avoir les vertus d'un Hermite ou d'un Chartreux : une Dame que ſon rang engage à voir le monde, ne doit pas être retirée comme

une Carmelite. Mais il arrive ſouvent que l'on ſe mécompte dans l'uſage des vertus; une femme veut ſe preſcrire toutes les petites pratiques des Religieuſes: les Filles voilées voudroient avoir les mêmes libertez que les filles mondaines; & il eſt rare que l'on prenne l'eſprit & le caractere de ſon état.

On ne verroit pas tant de deſordres dans le monde, ſi dés le commencement on donnoit un bon pli à la jeuneſſe, & ſi on leur rempliſſoit l'eſprit des maximes de leur devoir. Les peres & les meres qui ſe flattent de ramener toûjours leurs enfans au bien, quelque licence qu'ils leur donnent, s'abuſent, & ſouvent ils ſont les premiers punis d'une indulgence ſi mal placée, & qui a toûjours de tres-mauvaiſes ſuites. Il eſt impoſſible de redreſſer un

arbre qu'on a laiſſé courbé pendant pluſieurs années ; mais on n'a point de peine à redreſſer une plante nouvelle qui eſt encore tendre, & qui prend aiſément tous les plis qu'on lui veut donner.

C'eſt une choſe incomprehenſible, qu'on voïe ſi peu de mariages bien aſſortis, & que des gens qui ont tant de rares qualitez, qui ſont la joïe & l'agrément de toutes les compagnies ou ils ſe trouvent, ne ſoient enſemble que pour ſe faire enrager. Le peu de complaiſance qu'ils ont les uns pour les autres, eſt l'une des premieres ſources de leurs chagrins, & du mépris qu'ils ſe témoignent mutuellement. Le mariage eſt une ſocieté, ce n'eſt pas une tyrannie. Des manieres mépriſantes, une conduite imperieuſe ou brutale revoltent l'eſprit d'une femme

qui eſt au deſeſpoir, quand elle voit que le mariage qui devroit lui donner un peu plus de liberté, l'engage ſous une ſervitude encore plus dure. Pour s'affranchir de cette tyrannie, & pour ſe vanger des mauvais traitemens d'un mari jaloux ou incommode; elles ont ſouvent recours à des moïens bien funeſtes & bien honteux: un peu de complaiſance reciproque arrêteroit le cours de ces deſordres.

C'eſt un uſage bien condamnable de chercher toutes les occaſions de rendre de mauvais offices à ceux dont on a reçû quelque chagrin. C'eſt une lâcheté que l'on ne peut tolerer que dans les femmes, qui ont l'ame plus foible & plus vindicative: elles ſe déchaînent par-tout contre ceux dont elles croïent avoir ſujet de ſe plaindre; elles tâchent de

ſoulever contr'eux tout le monde : on a beau crier contre cet uſage, & en faire voir le ridicule & le déréglement, on n'y gagne rien : toutes les ſocietez retentiſſent de reproches & de médiſances. Quelle muſique !

L'attention qu'on a ſur ſes actions, & ſur ſes paroles, nous donne l'eſprit de regularité, & empêche qu'il ne nous échappe rien contre les regles de la bienſéance. Un homme regulier parle avec reſerve & circonſpection ; il agit de même. Il eſt inſtruit de ce qui eſt dû à chacun ſelon ſon rang & ſon caractere, & il ne s'en diſpenſe jamais. Si on le prie de quelque choſe qui dépende de lui, & s'il s'y engage, on peut compter ſur ſa parole, & ne ſe repoſer nullement ſur ſes promeſſes. Plus attentif à ce qui touche les au-

tres, qu'à ſes propres interêts, il ne ſe détourne jamais des regles de la droiture, & de l'équité, quoiqu'il en coûte pour en remplir tous les devoirs.

La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce qu'on nous dit, & que nous ne rêvions pas à d'autres choſes, quand on nous fait l'honneur de nous parler. Non ſeulement il ne faut rien dire aux gens qui leur puiſſe déplaire; mais encore il faut leur laiſſer entrevoir, que ce qu'ils diſent, nous touche, & nous fait plaiſir, que nous entrons dans leurs ſentimens, & qu'il n'y a rien de plus raiſonnable.

C'eſt incivilité ou manque de diſcrétion d'aller divulguer les choſes qu'on nous dit, ſans ſavoir ſi ceux qui nous font ces confidences, le veulent bien: il faut même quelquefois taire des

choſes qu'ils nous ont confiées, quoiqu'ils ne nous aïent pas recommandé le ſecret. La diſcrétion eſt, pour ainſi dire, l'ame de la politeſſe ; elle nous empêche de parler étourdiment, & nous met à couvert de fâcheux reproches. C'eſt encore une incivilité de prêter une oreille attentive à ce que d'autres ſe diſent en particulier, & & dont ils veulent nous dérober la connoiſſance. On a naturellement de la curioſité pour deviner ce que les autres diſent, & l'on ſent un ſecret dépit de n'être point appellé à ces confidences.

Un reſte de pudeur fait que l'on n'oſe recevoir de ſang froid les loüanges qu'on nous donne en face : on les rejette comme ſi l'on s'en croïoit indigne ; mais ce n'eſt qu'une pure affectation pour engager ceux qui nous loüent, à

continuer un diſcours qui flatte nôtre amour-propre. De quoi ſert tout ce manége ? A moins qu'on ne ſe moque de vous viſiblement, il ne faut point faire tant de façons, quand on vous loüe pour des choſes qui meritent de veritables loüanges. Nôtre reputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des loüanges qu'on nous donne ; elle dépend de nôtre mérite perſonnel, & de ce que nous faiſons de loüable.

Il n'eſt pas toûjours à propos de ſavoir ce qu'on dit de nous : quand on parle ſur nôtre chapitre, ce ne ſont pas toûjours des vers à nôtre loüange ; ſouvent de tels diſcours, ſi nous en étions les témoins, troubleroient nôtre repos, & nous cauſeroient d'étranges inquiétudes : cependant on peut faire un bon uſage des

mauvais diſcours qui ſe débitent contre nôtre réputation. Tout le monde a ſçû l'avanture de *Cornelis* : il s'étoit coulé ſecretement dans un cabinet pour entendre ce que trois ou quatre femmes de ſa connoiſſance ſe diſoient ; mais il fut bien puni de ſa curioſité ; il y apprit tout le détail des amours & des intrigues de ſa femme, dont il n'avoit pas le moindre ſoupçon : Comme elles étoient amies & confidentes de la Dame, elles ſavoient juſqu'aux moindres circonſtances de ſes affaires, & ne ſoupçonnant point qu'on les écoutât, elles en parloient avec beaucoup de liberté. Quelle ſcene pour un homme qui avoit toûjours vécu en repos ſur cette matiere, & qui regardoit ſon épouſe comme le modéle des femmes fidelles ! A combien de maris cet exemple

peut-il être utile pour les détourner d'une curioſité qui ne peut leur être que funeſte ?

Ce n'eſt pas le temps de faire le fier, ni d'avoir des manieres hautaines, quand on vous attaque de tous côtez, & que tout le monde ſe déchaîne contre vous. Il faut alors plus que jamais être ſouple, & ménager les perſonnes dont on a beſoin, & qui peuvent épouſer nos interêts, quand on les gagne par un peu de complaiſance : on les irrite & on les perd ſans retour par l'indifference qu'on leur témoigne, & par une hauteur mal-entenduë.

Le ſilence eſt un remede excellent contre la médiſance. Les plaintes, les reproches, les éclairciſſemens ne font que l'aigrir, au lieu de l'éteindre. On laiſſe en paix un homme qui ne paroît point touché des choſes deſobli-

geantes qu'on dit de lui. C'eſt une vertu d'un grand merite, & qui coute peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous diſent des impertinences. On eſt ſouvent condamné à vivre avec des perſonnes bizarres, incommodes, emportées ; il faut avoir compaſſion de leur foibleſſe & de leur bizarrerie, ſi l'on veut vivre en repos : le ſang froid que l'on témoigne quand on nous bruſque, eſt plus piquant que la réponſe la plus aigre.

Si les perſonnes jalouſes connoiſſoient combien elles ſe rendent mépriſables par tout ce qu'elles font pour rabaiſſer le merite des autres, elles n'épargneroient rien pour ſe défaire d'une paſſion ſi malheureuſe, ou du moins pour la cacher. Dans quel embarras ſe trouve une femme qui ſe pique de beauté, quand

on loüe la beauté d'une autre femme ? Que d'artifices elle emploïe pour détruire ſa rivale ? C'eſt une comédie pour les indifferens, qui ne peuvent s'empêcher de rire du chagrin & des allarmes que lui cauſe ſa jalouſie.

Si les femmes ſe donnoient un peu plus d'occupation, elles n'auroient pas les paſſions ſi vives ; mais pour peu qu'elles ſoient d'une qualité diſtinguée, elles paſſent toute leur vie à ne rien faire ; ou ce qu'elles font, vaut encore moins qu'une pure oiſiveté. Cette nonchalance ouvre la porte à mille deſordres. Un eſprit deſoccupé enfante bien des chimeres, & cherche des conſolations pour remplir le vuide d'une vie oiſive & ennuïeuſe ; mais ſouvent le remede eſt pire que le mal : car ſi je ne me trompe, c'eſt ce qui a corrompu la morale des

Dames, & ce qui a introduit ces grandes libertez qu'elles ſe donnent depuis quelque temps.

Les femmes ſe plaignent de l'injuſtice des hommes, qui les ont éloignées des grands emplois & des grandes affaires : Elles ont en effet quelque raiſon de ſe plaindre, puiſqu'elles ſont capables de tout, auſſi-bien que les hommes les plus entendus. Il faut l'avoüer cependant, que leur penchant les porte naturellement à la bagatelle : Elles s'occupent trop de petites choſes ; leurs parures, leurs intrigues les amuſent ; ces objets frivoles épuiſent toute l'activité de leur ame : le ſoin de leur beauté l'emporte ſur des ſoins plus importans & plus neceſſaires, à moins que la ſituation de leurs affaires ne les réveille de cette indolence & de cet aſſoupiſſement. On voit tous les jours de

jeunes Veuves qui ne ſongeoient qu'aux plaiſirs tandis que leurs maris les délivroient des ſoins domeſtiques, & qui ſe voïant privées de ce ſecours, s'appliquent ſerieuſement aux choſes ſolides, débroüillent les affaires les plus embaraſſées, ſoutiennent la fatigue d'une infinité de procés, & remettent ſur pied des maiſons délabrées, & prêtes à ſuccomber ſous la perſecution des créanciers.

La plûpart des Maîtres ſe plaignent de leurs Domeſtiques dont ils ſont mal ſervis, parce qu'ils n'ont le plus ſouvent ni zele, ni affection, ni fidelité. Ces plaintes ſont quelquefois bien fondées; mais n'y a-t'il point auſſi quelquefois de la faute des Maîtres, & ne doivent-ils pas s'en prendre à eux-mêmes & à la dureté qu'ils témoignent à ces mal-

heureux ? Ils leur font trop ſentir la peſanteur de leur joug par des marques de mépris, par des noms injurieux qu'ils leur donnent, par des reprimandes aigres & continuelles, auſquelles ils ajoûtent de mauvais traitemens. Cette oppoſition & cette tyrannie revolte leurs valets, qui ſe vangent de leurs Maîtres par la médiſance & par la nonchalance.

On rend aſſez juſtice à tout le monde : ceux qui ſe plaignent du Public, n'ont pas toûjours raiſon de ſe plaindre. Si vous voulez avoir une bonne reputation, ſoïez tel en effet que vous ſouhaittez qu'on vous eſtime. Ceux qui ſont en place, ne ſauroient guéres ſe cacher, & leurs actions ſont plus expoſées à la cenſure ; moins leur fortune a de bornes, plus en doivent-ils donner à leurs paſſions.

Les ſingularitez que l'on remarque dans de certaines gens qui tâchent à ſe diſtinguer par toutes ſortes de voïes, viennent pour l'ordinaire d'un eſprit faux, qui leur fait prendre le change. Ils croiroient ſe faire tort s'ils approuvoient ce que tout le monde approuve; ils ſeroient bien fâchez de donner leur ſuffrage à une piéce généralement applaudie; mais ce goût particulier fait qu'on les regarde comme des extravagans, ou comme de mauvais Connoiſſeurs.

Quand vous voïez les impertinences où tombent les autres, comprenez que ſi vous faites les mêmes fautes, vous paſſerez de même pour un impertinent. Les impatiences, & les ſaillies de la colere où vos amis s'échapent quelquefois devant vous, devroient ſuffire pour vous donner de

de la modération. Vous vous ſentez étourdi de cette fécondité de paroles ſuperfluës qu'ils débitent avec tant d'impetuoſité, ſans donner le tems à qui que ce ſoit de dire un mot. La paſſion les tranſporte ſi étrangement, que les traits de leur viſage s'alterent & ſe confondent; leur bouche change de figure à force de crier. Mais c'eſt bien pis, lorſque connoiſſant effectivement qu'on a tort, au lieu de rentrer en ſoi-même, un ſecret dépit fait que l'on s'abandonne à de nouvelles extravagances. Ce qui eſt de merveilleux, c'eſt que tout ce bruit, & tous ces éclats ne ſont le plus ſouvent fondez ſur rien; ou les ſujets en ſont ſi minces, que l'on a honte de ſe les avoüer à ſoi-même. Un Maître qui ne ſe poſſede pas, gronde ſes domeſtiques avec le même emportement pour

un verre caſſé, que s'ils avoient mis le feu à ſa maiſon.

Les gens qui ſont infiniment relevez au deſſus des autres par leur rang ou par leurs emplois, doivent être fort reſervez ſur la raillerie ; ce qu'ils diſent, pique juſqu'au vif. Le reſpect que leur rang inſpire, & les égards que l'on a pour eux, empêchent qu'on ne leur réponde ſur le même ton ; cette contrainte fait de la peine : outre que les perſonnes dont ils ſont entourez, ne manquent pas pour faire leur cour, de relever ces railleries, & d'y ajoûter le poiſon de leurs malignes reflexions : ce qui les rend encore plus ameres & plus inſupportables.

Il eſt dangereux de faire une démarche d'éclat quand on n'a pas la force de la ſoûtenir. Combien de gens ſe décrient par ces

ſpécieuſes retraites dont ils veulent ſe faire honneur ? Ils ne font ſemblant de quitter le monde, qu'afin de ſe faire rappeller avec plus d'éclat : ils font ſemer le bruit qu'ils refuſeront de certains poſtes ; mais c'eſt pour s'y placer plus ſûrement par cette modération hypocrite. A la moindre lueur de fortune, ils ſortent de leur retraite ; & plus attachez au monde que jamais, ils laiſſent voir le ridicule de leur hypocriſie. *Traſyle* n'a pû ſoûtenir que durant quelques mois le chagrin de ſa retraite dont il avoit tant fait de myſteres : perſonne n'y a été trompé ; les démarches de cette nature ne ſe doivent point faire avec tant de bruit & tant d'oſtentation : quand on n'y cherche que Dieu, on ne ſe ſoucie pas de s'en faire un merite auprés des hommes, ni d'attirer ſur

ſoi les yeux de tout le monde, en faiſant ſemblant de ſe cacher.

On a banni du commerce les viſites de pure cérémonie, & on a eu grande raiſon de le faire; ce ſont des devoirs gênans dont il eſt bon de ſe diſpenſer, & d'en diſpenſer les autres. On trouve encore de certaines perſonnes formaliſtes, qui ont retenu le goût du vieux tems, qui aiment à ſe gêner, & à gêner les autres. Eſt-ce vivre, que de paſſer ſa vie dans cette contrainte, & d'être toûjours ſur le théatre, comme ſi l'on joüoit la comedie?

Eſt-il neceſſaire de ſe guinder, & de ſe ſervir d'expreſſions recherchées pour dire des choſes triviales? On voit des gens d'un certain caractere qui prennent un air myſterieux pour débiter les plus petites bagatelles: c'eſt

être ridicule que de crier en preſence d'un petit nombre de perſonnes ; il faut proportionner le ton de ſa voix à l'oreille de ſes auditeurs, & à la matiere dont on traite. Pourquoi prendre un ton de Déclamateur pour dire que le chaud eſt extrême, que le froid eſt incommode, & que les ruës ſont fort crottées ?

On peut faire le plaiſant avec des gens polis, & qui ont de l'eſprit, qui entendent raillerie, & qui entrent dans l'intention de celui qui parle. Mais il ne faut jamais hazarder la plaiſanterie, même la plus permiſe & la plus douce avec des Provinciaux, & des ſots, qui prennent tout au pied de la lettre, & qui croïent toûjours qu'on ſe moque d'eux. Il faut auſſi ſe ménager avec des perſonnes hautaines, qui croïent qu'on ne ſauroit avoir trop de

reſpect pour leur rang, pour leur merite perſonnel, & pour leurs rares qualitez. Traitez ces ſortes de gens avec beaucoup de circonſpection : leur folie eſt de vouloir être reſpectez & applaudis ; & ſi vous voulez leur plaire, vous ne ſauriez avoir pour eux d'égards trop délicats.

Je ne ſai pas pourquoi tant de gens s'ingerent à donner des avis à ceux qui ne leur en demandent point. La moindre faute que l'on fait, les allarme, & leur donne de grandes inquiétudes ; ils en font grand bruit, & la reprochent avec aigreur à ceux qui l'ont faite. Ce n'eſt pas de ce ton là, qu'il ſe faut ſervir, quand on veut redreſſer ceux qui s'égarent. Si vous voulez que vos avis & vos reprimandes ſoient utiles, & faſſent leur effet, prenez bien vôtre tems, & emploïez

ſous des paroles careſſantes & pleines d'amitié, les remontrances que vous avez à faire, qui revoltent d'ordinaire les perſonnes qui y ſont intereſſées; à moins qu'on ne leur faſſe connoître par les demonſtrations d'une ſincere bienveillance, que ce n'eſt purement que leur interêt qui vous touche.

L'une des choſes que je comprens le moins, eſt la licence que l'on ſe donne de cenſurer dans les autres les mêmes défauts où nous tombons nous-mêmes. Eſt-ce que nous ne ſentons pas nos propres foibleſſes, ou les croïons-nous privilegiées? Tout le monde eſt informé de la vie & des intrigues de *Nerine*; on ſait le nom de ſes amans. Au Cours, aux Tuilleries, à la Comédie on la montre au doigt; cependant elle déclame inceſſamment contre les Femmes coquettes; elle en fait des

peintures horribles, & les déchire ſans miſericorde. Que pretend-elle par ces ſatires ? Veut-elle autoriſer ſes deſordres par l'exemple & par le grand nombre ; ou n'eſt-ce point qu'elle veut étourdir par-là les reproches de ſa conſcience ?

La politeſſe ne permet pas toûjours de reprendre ceux qui font des fautes ; mais il y a de certaines conjonctures, où l'honneur, le devoir, l'amitié l'éxigent abſolument : c'eſt un rôle difficile à faire ; il faut avoir bien de la delicateſſe pour ſe ménager avec ſes amis qui ont fait quelque fauſſe démarche ; mais ce ſeroit auſſi une eſpece de cruauté de les abandonner à leur mauvaiſe conduite. Il faut leur faire entrevoir l'état où ils ſont, ſans leur cauſer trop de confuſion, ou trop de chagrin : peu de gens

ſont

ſont capables d'un emploi qui demande tant de précautions ; cependant tout le monde veut s'en mêler : la choſe qui coûte le moins, ce ſont les conſeils, & l'on trouve par tout à bon marché des donneurs d'avis.

Il ne faut pas avoir un grand fonds de politeſſe pour vivre en bonne intelligence avec ces perſonnes commodes, qui ſont toûjours de nôtre ſentiment, qui s'étudient à nous plaire, qui nous flatent & qui nous encenſent à tout propos. Nous avons naturellement de l'inclination pour des gens de ce caractere ; nous leur trouvons de l'eſprit & du merite, parce qu'ils ont l'art de faire valoir le nôtre, d'excuſer nos défauts, ou de les montrer ſous de certains jours qui nous les rendent imperceptibles. Mais on a beſoin d'une grande docili-

té pour vivre avec des gens bizarres, qui ſe gendarment pour la moindre bagatelle, & qui demandent des éclairciſſemens ſur tout ; il faut de l'adreſſe pour détourner l'orage, & de la patience pour ſouffrir ce qu'ils nous diſent de rebutant. Si les femmes qui ont des maris incommodes & épineux vouloient pratiquer cette maxime, on ne verroit pas ſi ſouvent tant de troubles dans leurs ménages, qui en banniſſent la joïe & la douceur ; mais ſi on leur dit une parole dure, elles en diſent quatre, & le prennent d'un ton ſi haut & ſi aigre, qu'elles étourdiſſent le voiſinage du vacarme qu'elles font.

Le caractere de gens qui me paroiſt le plus redoutable, ce ſont ces faiſeurs de viſites inutiles ; gens oiſifs & deſoccupez, qui ne ſachant à quoi perdre le tems,

vont le faire perdre aux autres, qui en feroient un meilleur emploi. Pourquoi aller chez les gens les fatiguer d'une viſite incommode, quand on n'a rien de bon à leur dire, pour ne leur parler que de la pluïe & du beau-tems, des bons Danſeurs de l'Opera, & des bons Acteurs de la Comedie ? Ne vaut-il pas mieux demeurer chez ſoi & s'ennuïer tout ſeul, que d'ennuïer les autres ? Il y a des perſonnes qui ont l'eſprit ſi peſant & ſi bouché, qu'on ne ſait ſur q els propos les mettre pour les faire parler ; ils n'entrent dans rien ; les matieres les plus délicates & les plus réjoüiſſantes ne peuvent réveiller leur indolence ſtupide ; la converſation tombe dans une eſpece de létargie, & l'on ne ſait à quoi ſe raccrocher, aprés leur avoir parlé de leur chevaux, de leur

caroſſe, de leurs cornettes, du prix de leur étoffe, & demandé le nom de leur Ouvriere.

Tout le monde a droit de dire ſon ſentiment ſur les choſes qui ſont publiques, de parler d'un Prédicateur qui ſe hazarde à faire un métier ſi difficile : de juger d'un Ouvrage de Proſe, ou de Vers que l'impreſſion met entre les mains de tout le monde ; mais je crois qu'il faut avoir de l'indulgence pour le Prédicateur, & pour l'Auteur ; & je n'ai pas trop bonne opinion de l'eſprit de ceux qui cherchent toûjours ce qu'il y a de plus foible dans un Sermon ou dans un Ouvrage, pour en montrer le ridicule, comme s'ils vouloient ſe rendre redoutables. Je n'approuve nullement la délicateſſe outrée de *Zelide*, qui fait une critique ſevere de chaque Vers & de chaque

Scene ; elle cenſure le deſſein, les épiſodes, le dénouëment ; la critique dure plus que la Comedie, mais elle ne fait pas le même plaiſir : ſi elle en diſoit ſon ſentiment avec modeſtie, ſi elle donnoit aux autres le loiſir d'y placer leurs reflexions, on n'auroit rien à lui reprocher ; mais vous diriez qu'elle fait un plaidoïer, & qu'il y va de ſon honneur d'enlever tous les ſuffrages.

De la maniere dont les hommes vivent entr'eux, il ſemble qu'ils mettent toute leur étude, & qu'ils emploïent tout leur eſprit à ſe tromper mutuellement : le monde eſt maintenant ſi rafiné ; on eſt expoſé ſi ſouvent à être pris pour dupe, quand on agit de bonne-foi, qu'on eſt quelquefois obligé, malgré ſon penchant, de ſe déguiſer & d'uſer de détours pour éviter les pieges

qu'on nous tend. Cependant la fineſſe devroit être bannie du commerce des honnêtes gens ; c'eſt une qualité équivoque qui flotte entre le vice & la vertu ; mais qui pour l'ordinaire gauchit les ſentimens, & altere la probité ; ſur-tout quand on ſe trouve embarqué avec des perſonnes peu ſcrupuleuſes, & qui ſe ſervent d'artifices : on uſe de repreſailles, & on les bat de leurs propres armes ; mais tout ce manége ne fait guéres d'honneur.

Il n'y a point d'endroit où la bonne-foi ſoit plus neceſſaire qu'au Jeu, principalement quand on riſque de grandes ſommes. C'eſt une tentation bien délicate que de pouvoir gagner beaucoup d'argent en ſe ſervant de ſon ſavoir-faire ; les plus honnêtes gens, & qui par-tout ailleurs ont beaucoup de droiture & de probité,

ne ſont pas toûjours à l'epreuve de cette tentation ; mais pourquoi s'y expoſent-ils? Un homme d'honneur, à qui la conſcience reproche un friponnerie, peut-il ſe la pardonner ? Il n'y a point auſſi d'endroit où la retenuë ſoit plus neceſſaire, & d'un plus grand ſecours, que quand on joüe un grand jeu, pour empêcher le joüeur de ſe piquer mal-à-propos, & de mettre au hazard tout ſon argent, ou pour l'empêcher de faire des choſes ridicules & pueriles qui le rendent tres-mépriſable, de crier, de jurer, de déchirer les cartes d'une maniere brutale, de jetter les dez dans le feu, de rouler les yeux comme un poſſedé, & de faire l'emporté pour des bagatelles, dont on a honte, quand on eſt revenu à ſon bon ſens. *Moricette* emprunte des ſommes

immenſes pour joüer un jeu exceſſif ; elle a mille adreſſes pour engager les gens à lui prêter ; mais dés qu'elle a eu la ſomme qu'elle ſouhaitoit, & qu'elle n'eſpere plus rien, elle ſe déchaîne contre ceux qui lui ont prêté, elles les traitte de *coquins* & de *frippons*, comme s'ils avoient le plus grand tort du monde de lui redemander ce qu'ils lui ont prêté ſi obligeamment.

Un homme qui donne un repas, & qui eſt charmé de la bonne chere qu'il fait aux conviez, ne doit pas être le premier à loüer les viandes & les ragoûts dont il les regale, ni la ſéve du vin qu'il leur fait boire. Il ne faut pas auſſi avec une modeſtie étudiée les prier d'excuſer qu'on leur fait faire mauvaiſe chere. Tous ces détours ne ſervent de rien, & ſont la marque d'une

ſotte vanité. Un air aiſé & naturel, qui ne s'applaudit point mal à propos, de la magnificence du repas & qui ne mendie point de frivoles loüanges par des excuſes hors de ſaiſon, eſt le caractere d'une ame noble qui ne s'embaraſſe point de ſi peu de choſes : c'eſt le moïen le plus ſûr de plaire aux conviez de leur ôter toute ſorte de contrainte, & de les laiſſer dans cette liberté honnête que l'on doit avoir quand on eſt à table, & qui en fait le plus grand agrément.

On trouve une ſecrette douceur à parler de ſoi & de ſa mauvaiſe fortune ; l'amour-propre en eſt flatté ; on veut inſinuer par-là, qu'on a moins de bonheur que de merite ; mais pour l'ordinaire, ces recits ſont de la peine à ceux qui les écoutent, & qui ne ſont pas toûjours d'hu-

meur à nous plaindre : il faut donc ménager leur délicateſſe, & ne parler de ſes malheurs qu'à ſes amis particuliers, ou à ceux qui y peuvent apporter quelque remede. Ceux qui ont aſſez de zele pour ſervir leurs amis dans leurs malheurs, doivent témoigner de l'empreſſement & leur épargner ſa peine ſecrette qu'on ſent toûjours à expliquer ſes beſoins. On connoît mieux les veritables amis par ce qu'ils font, que par ce qu'ils diſent. Mille gens vous offrent leurs ſervices quand vous n'avez pas beſoin de leurs ſecours ; mais ſi le mauvais état de vos affaires vous oblige de recourir à eux, ce ne ſont plus les mêmes hommes, & ils ne vous tiennent plus le même langage.

Vous vous dites ami d'une perſonne que l'on déchire en ſon ab-

ſence ; vous êtes témoin de tous les diſcours deſobligeans que l'on tient ſur ſon chapitre ; au lieu d'impoſer ſilence à ceux qui la décrient par leur médiſance, vous approuvez de la mine & du geſte tout ce qu'ils en diſent ; vous n'avez pas la force de défendre une perſonne que vous accablez de careſſes quand vous la voïez, & à qui vous faites tous les jours mille proteſtations d'une amitié ſincere : Eſt-ce là le rôle que vous devriez faire ? Il eſt du devoir d'un honnête homme de ſe déclarer pour ſes amis, de s'attacher à leur fortune, & de faire pour eux tout ce que l'honneur & la conſcience ne défendent pas. Ce n'eſt pas même aſſez de ſervir ſes amis, il faut encore le faire de bonne grace, & avec zéle. C'eſt être parvenu au plus haut point de l'amitié, quand on

a le même attachement pour ſes amis, lorſque tout le monde les abandonne, que dans leur plus grande proſperité. Je crois qu'un des plaiſirs de la vie le plus délicat eſt de pouvoir rendre quelque ſervice conſiderable à un ami, & d'être en état de lui procurer une meilleure fortune, & de le ſecourir dans une preſſante neceſſité.

Ce qui fait qu'il n'y a plus de veritables amis dans le monde, c'eſt que chacun ramene tout à ſoi; on ne ménage les gens qu'autant qu'ils nous peuvent être utiles. Cependant le deſintereſſement eſt comme l'ame de l'amitié; mais il ſe trouve peu d'amis deſintereſſez: celui qui donne, groſſit le bienfait; celui qui le reçoit, le diminuë: on met dans la balance le plus leger déplaiſir, pour contrepeſer le ſer-

vice du plus grand poids. C'eſt une marque d'ingratitude quand nos amis nous prient de quelque choſe qui dépend de nous; quelque répugnance qu'on y ait, on n'oſe lui refuſer par bienſéance; mais ſi l'on n'y prend garde, cette contrainte eſt cauſe qu'on les ſert de mauvaiſe grace. Ceux qui n'accordent pas de bon cœur les bons offices qu'on leur demande, feroient peut-être mieux de les refuſer tout-à-fait; la gêne qui paroît ſur leur viſage, embaraſſe les gens à qui ils croïent faire plaiſir.

Ceux qui parlent éternellement de ce qu'ils font pour leurs amis, perdent le prix de leurs bienfaits; on ne leur doit plus rien quand ils les reprochent, quelque conſiderables qu'ils puiſſent être. Il faut qu'un homme d'honneur gagne ſur ſoi de ne

point raconter ce qu'il a fait pour ſes amis, c'eſt une vanité puérile; mais peut-on eſperer que les hommes étant faits comme ils ſont, vueillent s'en corriger?

On eſt quelquefois obligé pour de juſtes raiſons, de rompre tout commerce avec ſes meilleurs amis; mais avant que d'en venir-là, il faut bien garder des méſures, & prendre de grandes précautions: il faut au moins ſe donner le tems de s'éclaircir de part & d'autre, car quelquefois on rompt enſemble ſans ſavoir pourquoi: Vous dites que vôtre ami n'a pour vous la même ouverture de cœur, ni cet air careſſant & enjoüé qu'il avoit coûtume d'avoir. Mais vous ne faites pas réflexion qu'il eſt accablé d'ennuis & de fâcheuſes affaires, qui ne lui laiſſent pas toute ſa liberté, & qui repandent ſur ſon

viſage ce froid, dont vous vous plaignez.

Rien ne chagrine plus un homme d'honneur que d'apprendre que de certaines gens qui en uſent en apparence à ſon égard, comme s'ils étoient de ſes amis, le trahiſſent, & ſe liguent ſous-main avec ceux qui ſe ſont déclarez contre lui : cette perfidie eſt aſſez ordinaire ; il faut avoir un grand empire ſur ſoi, pour ne pas chercher les occaſions de s'en vanger. Mais ce ſeroit une victoire bien glorieuſe, ſi l'on pouvoit étouffer tous les reſſentimens qu'inſpire un procedé ſi indigne. Qu'il eſt beau d'oublier une injure de bonne grace ; & qu'un homme doit ſe ſavoir bon gré, quand il a aſſez de force d'eſprit pour ne point faire d'éclats, quand on lui joüe de mauvais tours. Mais du moins il ne

faut pas faire ce que font la plûpart des hommes, qui paſſent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, & qui ſe déchaînent contre leurs meilleurs amis au moindre chagrin qu'ils en reçoivent, & qui leur rendent tous les mauvais offices qu'ils peuvent.

Quand il arrive que l'on dit du mal de quelqu'un en vôtre preſence, ce qui n'arrive que trop ſouvent, n'y joignez pas le poiſon de vos malignes reflexions, & n'encheriſſez point ſur ce que diſent les autres; mais ſur-tout donnez vous bien de garde d'aller rapporter aux perſonnes intereſſées les diſcours offenſans qu'on a fait d'elles. Ne ſoïez jamais le porteur de mauvaiſes nouvelles; on s'attire tous les jours par-là mille chagrins. Vous n'obligez nullement ceux à qui vous faites

de

de ſemblables rapports, & vous attirez immanquablement l'inimitié de ceux qui ont parlé deſavantageuſement des autres. Si vous voulez trouver de la douceur dans la Societé civile, tâchez de vous ménager avec toutes ſortes de gens, & ne choquez jamais perſonne de gaïeté de cœur ; un ennemi, de quelque caractere qu'il ſoit, peut vous cauſer de grandes inquietudes ; pourquoi s'attirer des chagrins pour un mot ?

Si les femmes de ce tems-ci ne peuvent ſe reſoudre à vivre avec plus de retenuë, ni prendre une conduite plus reguliere & plus modeſte ; elles devroient au moins parler avec plus de reſerve de leurs galanteries & de leurs amans : comment ont-elles le front de paroître avec eux dans tous les lieux publics ? Leur ſied-il bien de parler de ces ſor-

tes d'affaires avec une licence qui fait rougir les hommes les moins ſcrupuleux ? Les jeunes perſonnes devroient-elles entrer dans la converſation, quand elle roule ſur de certaines matieres qu'elles devroient abſolument ignorer ? Qu'elles n'aïent point honte de ne paroître point ſi ſavantes en galanteries ; les paroles libres qui leur échappent, font toûjours un mauvais effet, & donnent de méchantes impreſſions de leur conduite : mais qu'elles ne s'applaudiſſent point, & qu'elles ne faſſent pas de grands éclats de rire aprés avoir dit des ſottiſes. Si leurs flateurs les loüent en public de leur belle humeur, ils en font d'étranges portraits quand ils en diſent leurs ſentimens en toute liberté.

On remarque dans la plûpart des hommes une malignité baſſe,

qui fait que l'on s'attache d'abord à décrier un honnête homme qui a de la réputation ; ils ne peuvent lui pardonner ſon merite, ni ſouffrir les diſcours obligeans qui ſe répandent par tout à ſon avantage. Que vous importe ſi un tel a une approbation générale ? Son merite ébloüit-il vos yeux jaloux ? Craignez-vous qu'il ne vous efface ? Que gagnerez-vous aprés l'avoir détruit par vos médiſances ? Voulez-vous élever vôtre réputation ſur les débris de la ſienne ? Soïez perſuadé que tout le mal que vous en dites, vous fait beaucoup plus de tort qu'à lui ; on vous regarde comme un homme envieux, & ce n'eſt guéres-là le caractere d'un honnête homme.

Avez-vous envie de plaire aux perſonnes de bon gouſt, défaites-vous de cette ſotte fierté, & de

cet air ſuffiſant qui accompagne toutes vos paroles & toutes vos actions : Vous croïez par-là faire le précieux, & vous vous rendez tres-ridicule. Ceux qui paroiſſent ſi contens d'eux-mêmes, & qui ſe remercient à tout propos de leur merite, ne s'attirent point l'admiration des perſonnes raiſonnables ; pour avoir l'approbation de tout le monde, il ne faut pas aiſément ſe perſuader qu'on la merite. Si vous n'aviez pas une ſi haute eſtime de vôtre perſonne, vous ſeriez beaucoup plus eſtimable. Servez-vous de la même maxime pour tout ce qui vous appartient ; ne dites point trop de bien de vos enfans, n'en faites pas vous-même le panegyrique ; ne les citez point comme des modelles de perfection ; mais aprés en avoir dit un mot en paſſant, & aprés qu'ils auront fait

la reverence à la compagnie, renvoïez-les à leur Précepteur ou à leur Gouvernante.

D'où vient que les Femmes les plus décriées, & dont les hiſtoires ſont publiques, s'acharnent à décrier la conduite de toutes les autres femmes ? Elles font un bruit horrible, & ſe déchaînent par-tout contre celles dont la conduite eſt attaquée, comme ſi elles en devoient répondre. Elles prétendent peut-être par-là détourner la médiſance, & ſe ſauver dans la foule : c'eſt mal raiſonner ; il ne faut point ſe donner de libertez dans l'eſperance de bien couvrir ſon jeu, & de tromper le public ; ces ſortes d'affaires ne peuvent demeurer longtems ſecrettes ; le monde n'eſt point duppe ; tôt ou tard on développe tous ces myſteres. Quand les choſes ſe paſſent ſans bruit,

elles ne ſe croïent pas trop malheureuſes ; mais l'éclat & la ſuite d'une rupture eſt quelque choſe de bien funeſte. Les reproches, les emportemens, les ſacrifices, les Lettres que l'on publie partout, cauſent de grands chagrins & de longs repentirs.

Il me ſemble que les Meres, depuis quelque temps, ont une complaiſance trop lâche pour leurs jeunes filles ; & qu'au lieu de leur inſpirer des ſentimens de modeſtie & de pudeur, elles les ſtilent à toute autre choſe. Faut-il s'étonner qu'elles s'oublient comme elles font, & que l'on voïe tant de coquettes ? On leur ſouffre trop de libertez, & quand elles ont pris leur pli, on ne peut plus reprendre ſur elles l'autorité qu'on a perduë.

Pour trouver de la douceur dans la Societé civile, il ne faut

ni gêner, ni contraindre perſonne. Nous ne devons point trouver mauvais que les autres aïent des ſentimens differens des nôtres; bien moins faut-il leur faire une querelle perſonnelle quand ils avancent des choſes qui ne ſont pas à nôtre goût : Il faut ſe tenir toûjours dans un juſte temperament, c'eſt à dire qu'il ne faut pas conteſter avec une opiniâtreté importune, ni céder auſſi avec une lâche imbecillité, quand ce que l'on dit, eſt contre le bon ſens. Ne faites point le dégoûté, & ne croïez pas que ce ſoit une marque d'un eſprit délicat que de n'approuver rien. Qui pourroit s'empêcher de rire en voïant la mine dédaigneuſe & mépriſante de certaines gens, quand on dit devant eux quelque jolie choſe que tout le monde releve ? au lieu d'y prendre plaiſir comme

les autres, ils font paroître leur dépit, & pouſſent quelquefois leur chagrin bourru juſqu'à bruſquer ceux qui rient, & qui applaudiſſent. Ce qui eſt d'incompréhenſible, c'eſt que des perſonnes polies tombent quelquefois dans ces extravagances; un fonds de ſotte gloire l'emporte ſur tous les principes d'une bonne éducation; Eſt-ce qu'on ne ſent point le ridicule où l'on s'expoſe par ces bizarreries?

Si l'on dit devant vous quelque choſe de puérile, de bas, qui marque une ignorance profonde, ou une mauvaiſe éducation, n'inſultez pas à celui qui a dit cette ſottiſe; aïez plûtôt compaſſion de ſa foibleſſe, & de ſon ignorance; tâchez de le redreſſer, & de le mettre adroitement dans le chemin en ménagant ſa confuſion: donnez-vous bien de garde

garde d'en rire comme tout le monfait ; c'eſt une eſpece de cruauté, d'ajoûter par de malignes plaiſanteries un nouveau ridicule à un homme qui n'eſt déja que trop mépriſable par ſa bêtiſe. Pourquoi témoigner de la joïe, quand les autres font des fautes ? On s'attache à déterrer tout ce qui peut leur faire de la peine ; & il en eſt d'aſſez impolis, pour le leur jetter brutalement au nez.

Je crois qu'il ſeroit à propos de demeurer chez ſoi, & de n'aller voir perſonne, quand on eſt chagrin & de mauvaiſe humeur : il y a des momens que tout nous ennuïe, & que nous nous peſons à nous-mêmes ; dans ces momens de dégoût, on court riſque de n'être guéres agréable aux autres, & il ne faut pas aiſément s'expoſer à être regardé comme un homme fâcheux & incommode.

L'excés de gaïeté, & d'enjouëment eſt un autre défaut, qu'il faut éviter dans la ſocieté civile ; il ſemble que cette maxime ſoit un paradoxe, & que la gaïeté & l'enjouëment n'ont jamais gâté les fêtes. Elle eſt cependant tres-vraïe ; les gens ſages & qui ont de la raiſon, ne peuvent ſouffrir ceux qui ſont toûjours poſſedez d'une joïe inſenſée, qui rient avec de grands éclats, ſans ſavoir pourquoi ils rient. Il eſt bon de ſe poſſeder toûjours, & quoiqu'il ne faille pas ſe demander des raiſons, s'il eſt à propos de rire quand on dit quelque choſe de plaiſant ; il ne faut cependant avoir toûjours la bouche ouverte pour rire, comme de certaines gens qu'on ne voit jamais dans un ſens raſſis, & qui ſe laiſſent aller à des joïes folles. La bel-

le humeur eſt le charme de la Societé civile ; mais il ne faut point paſſer les bornes de la bienſéance.

Ce que je crains le plus dans le commerce, c'eſt une eſpece de gens affamez de loüanges qui ſe mettent ſous toutes ſortes de figures, pour s'attirer des complimens ; il faut toûjours avoir l'encenſoir à la main, ſi l'on veut être de leurs amis : S'ils vous demandent vôtre avis ſur quelque Ouvrage de leur façon, & qu'ils vous reciteñt avec emphaſe, les termes les plus flateurs ne ſuffiſent pas pour contenter leur vanité. Quelle fatigue pour un homme qui a du ſens commun & un goût exquis des bonnes choſes, d'être obligé par complaiſance de loüer des choſes triviales ! Car il faut y applaudir ou ſe quereller : ils vous re-

procheront brutalement, que vous n'avez pas le goût bon, & que vous manquez de discernement ou de délicatesse. Cette maxime est d'une fort grande étenduë, & convient à toutes sortes de professions. Une Femme passablement belle, & qui se croit une beauté accomplie, est au desespoir quand on ne la loüe que foiblement. Ceux qui ont quelque talent, qui chantent bien, qui dansent proprement, qui joüent de quelque instrument avec justesse, veulent des applaudissemens. On ne sait où se cacher pour se mettre à couvert de la persecution des chercheurs de loüanges. Ceux qui ont tant de complaisance pour leur personne, & pour tout ce qu'il les regarde, ont d'ordinaire un grand fonds de mépris pour tout ce que font les autres; s'ils n'osent en dire leur senti-

ment avec une pleine liberté, leur mine, leur yeux, le ton de leur voix, un ſourire malin, un ſilence myſterieux, des paroles équivoques & empoiſonnées, les trahiſſent, & font connoître ce qu'ils ont ſur le cœur.

Mille gens croïent que c'eſt politeſſe d'approuver toutes choſes, ſans diſcernement, & ſans ſe donner le loiſir de les éxaminer : ils font mille exclamations pour la moindre bagatelle, & ils vous iettent à tous propos des éloges à la tête : ils n'ont pas la force de parler aux gens ſans les flatter ; mais ces loüanges triviales laiſſent une fadeur, qui dégoûte infiniment les perſonnes raiſonnables.

Quand on eſt aſſez malheureux pour ſe trouver embarqué avec des eſprits bizarres, le plus court chemin pour avoir la paix,

eſt de leur accorder tout ce qu'ils demandent : il vaut mieux relâcher un peu de ſes droits, que de diſputer éternellement. C'eſt un grand art que de ſavoir diſſimuler adroitement les ſujets de chagrin qu'on nous donne. Ce moïen eſt ſûr pour conſerver ſon repos : ſi l'on pratiquoit cette maxime, on ne verroit pas tous les jours arriver tant d'éclats. Il faut encore faire ſemblant de ne pas entendre ceux qui parlent mal de nous. Nous ne devons pas prétendre d'empêcher les gens de parler ; mais il ne dépend que de nous de n'en point témoigner de chagrin : ce n'eſt pas toûjours pour nous déplaire, ou pour nous nuire, que les hommes tiennent des diſcours deſobligeans ſur nôtre chapitre ; c'eſt par l'habitude qu'on a dans le monde de dire du mal de ſon

prochain : ſans cette reſſource la plûpart des converſations ſeroient bien-tôt à ſec. Si ceux qui en uſent ainſi, le font par malice, & s'ils ont de mauvaiſes intentions, au lieu de ſe vanger par des médiſances reciproques, comme font les femmes, & les eſprits foibles, il faut leur témoigner plus d'honnêtetez que jamais. Ce procedé ſi net & ſi généreux leur impoſera ſilence, s'ils ont encore quelques principes d'honneur.

Quand on vous parle d'un homme de merite, & qui commence à ſe faire une bonne reputation dans le monde, ne ſoïez pas aſſez miſantrope pour lui refuſer vôtre approbation. On ſe rend ridicule ou odieux, par l'affectation d'une fauſſe delicateſſe; c'eſt la marque d'un mauvais fonds, & d'une malignité mépri-

ſable de n'être point touché du vrai merite, & de ne point admirer ce qui eſt effectivement admirable. Les choſes honnêtes & obligeantes que l'on dit aux gens, les encouragent encore à mieux faire. Mais ne faites comme ces fourbes, qui loüent en apparence, & qui ſe ſervent de termes équivoques, & à double face; ces loüanges empoiſonnées ſont des ſatires délicates; mais ces détours & ces rafinemens ne conviennent guéres à un honnête-homme qui ne doit jamais dire que ce qu'il penſe. Il n'eſt pas fort difficile de nous tromper ſur le chapitre des loüanges; nous ſommes tellement ébloüis de nôtre merite, nous croïons ſi bien meriter les loüanges qu'on nous donne par pure complaiſance, que nous avons toutes les peines du monde à nous appercevoir ſi l'on ſe mo-

que de nous, ou ſi l'on nous parle ſincerement.

Si vous vous ſentez quelques bonnes qualitez, ne vous en faites point accroire, & ne ſoïez pas des premiers à en parler: ne témoignez point de jalouſie contre ceux qui ont ces mêmes avantages, & ne leur refuſez point des éloges, quand ils les meritent. Voilà deux choſes eſſentielles au caractere d'un honnête homme, qu'il ne parle point de ſoi, quelque merite qu'il puiſſe avoir, qu'il faſſe paroître des ſentimens humbles & modeſtes, & qu'il rende avec plaiſir juſtice au merite des autres, ſans affectation, & ſans contrainte.

Il arrive aſſez ſouvent que nos amis ont beſoin de nos conſeils, ſoit qu'ils ſoient engagez dans des affaires fâcheuſes, ou qu'ils n'aïent pas toute la prudence ou toute

l'experience neceſſaire pour ſe bien conduire. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut toûjours leur parler de bonne foi, & c'eſt agir contre tous les principes d'honneur, que de faire le complaiſant mal à propos, & de les flatter dans leur égarement, au lieu de les redreſſer par des avis ſinceres. Je ſai que ceux qui nous avertiſſent de nos défauts, ou des bruits qui courent à nôtre honte, nous fâchent ſouvent, & nous ne les voïons qu'avec une eſpece de repugnance; mais ce n'eſt pas être bon ami, de n'oſer dire un mot à une perſonne qui s'oublie, & qui ne fait pas toutes les reflexions qu'elle devroit ſur ſa conduite; il ne faut point tant ménager ſa délicateſſe. Ceux qui ont une complaiſance aveugle pour tous nos ſentimens, ne ſe mettent guéres en peine que nous

faſſions des fautes ; il en eſt même qui ſont aſſez lâches pour nous donner de mauvais conſeils, quand ils connoiſſent nôtre inclination ; ils aiment mieux nous dire des choſes agréables qui autoriſent en quelque maniere nôtre emportement, que de nous donner de bons conſeils, pour nous aider à combattre nôtre paſſion.

Ce qui fait que la plûpart des hommes ne ſe corrigent point de leurs défauts, c'eſt qu'ils vivent ſans reflexion ; ils voïent pendant toute leur vie des perſonnes polies, & ils n'en ont pas pour cela plus de politeſſe : il faut tout mettre à profit, & remarquer avec ſoin les differentes manieres d'agir des honnêtes gens. Cette étude nous apprend à connoître les hommes ; ce qui met les perſonnes rares au deſſus du commun, & ce qui diſtingue un

honnête homme d'avec un miſerable: car c'eſt encore un défaut fort ordinaire ; on a les mêmes égards, & la même complaiſance pour un fat, que pour un homme de merite.

Autant qu'il nous ſera poſſible, faiſons un bon choix des perſonnes avec qui nous voulons vivre ; le commerce des gens qui ont beaucoup de merite, eſt une bonne école ; ce qu'ils font & ce qu'ils diſent, inſtruit mieux que ne peuvent faire les plus excellens livres. Il ne faut pas ſe contenter de les voir, il faut tâcher de les copier. Quand on s'eſt trompé dans ſon choix, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut rompre le plûtôt que l'on peut, un commerce qui ne peutêtre que deſagréable, ou pernicieux.

Les Dames ſe ſont un peu trop

relâchées ſur la ſeverité ; elles étoient autrefois plus fieres, & elles ſavoient mieux ſe faire reſpecter : On n'oſoit s'émanciper le moins du monde devant elles : On n'eſt pas aujourd'hui ſi retenu, ni ſi ſcrupuleux ; on leur tient ſans façon des diſcours qui ſe ſentent un peu de la liberté du ſiecle. Pourvû qu'il y ait quelque envelope, les plus Prudes n'en paroiſſent point offenſée. Il ne faut pas qu'elles vivent comme des ſauvages, ni qu'elles déviſagent les gens à la moindre parole équivoque : celles qui font tant les grimacieres, ne ſont pas toûjours les plus modeſtes : mais ſi elles ſoûtenoient un peu mieux leur caractere, & ſi elles ſavoient ſe ſervir de l'aſcendant qu'elles ont ſur les hommes, ils ſeroient plus ſoumis & plus reſpectueux, ils

les en eſtimeroient davantage, & ils obſerveroient à leur égard, avec plus de regularité, toutes les regles de la bienſéance.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

AFFAIRES. Ne ſe point mêler des affaires d'autrui. *page* 144. Origine du mauvais ſuccés des affaires. 148. *& ſuiv.* 271. Moïen de réüſſir dans une affaire. 219. 223.

Affection. Ce qu'il faut faire pour acquerir l'eſtime & l'affection des hommes. 69. *& ſuiv.*

Age. Déguiſer ſon âge, vanité puérile. 131.

Agrémens recherchez par ceux qui ſont avancez en age. 167.

Agrément univerſel, difficile à trouver. 364. 380.

Amitiez, ſource de leur rupture. 52. 139 ce que c'eſt que l'amitié, qui eſt en uſage dans le monde. 230

Amitié toûjours à reſpecter. 284

Amis veritables, fort rares. 230. *& ſuiv.* Lâcheté de quelques amis. 290. *& ſuiv.* comment ces

amis doivent être traitez. 283. rien de plus dangereux qu'un ami qui ne parle pas ſincerement 338. devoir d'un ami fidele. 358. Pourquoi il n'y a plus de veritables amis dans le monde. 420. Ceux qui parlent éternellement de ce qu'ils font pour leurs amis, perdent le prix de leurs bienfaits. 421. Ce qu'il faut faire avant que de rompre commerce avec ſes meilleurs amis. 422. Amis, qui ont beſoin de nos conſeils, comment on doit agir avec eux. 442

Voïez *confidence.*

l'*Amour* qui n'eſt pas fondé ſur l'eſtime, n'a ni durée ni ſolidité. 179

Amour-propre, ce que c'eſt. 98. ſes ſources. 293.

Ancien, ſon ſentiment au ſujet des Femmes. 190

Apologies ſouvent inutiles. 150. 223

Apparences trompeuſes. 8. 319. 325.

Argent; il n'y a guéres de probité à l'épreuve d'une grande ſomme. 236

Aſſemblées, ce qui s'y trouve d'ordinaire. 376

Attention qu'on a ſur ſes actions & ſur ſes paroles, ſon bon effet. 389

Avares comme doivent être regardez. 314. 344.

Avis demandez, ſouvent ne ſont que des applaudiſſemens recherchez. 172. Secrette repugnance à recevoir des avis. 176. donneurs d'avis trop communs. 406.

B.

BAGATELLES, données ſous le ſecret. 45 333

Baſſeſſe

Baſſeſſe maligne. 78
Beauté, ſon empire diſputé par les femmes. 65. complaiſance que la beauté inſpire aux belles perſonnes. 85. La beauté ſans l'eſprit ne fait pas tout ſon effet 85
Bel-eſprit. Defaut des beaux eſprits de profeſſion. 80
Bienfaits. Vûë de ceux qui donnent ce qu'on leur demande. 278. c'eſt un art que d'aſſaiſonner les bienfaits 280. 287. 302. combler de bienfaits n'eſt pas toûjours un bon moïen pour engager les gens à nous ſecourir. 296. les grands bienfaits conduiſent quelquefois à l'ingratitude 297. faire du bien à des ingrats, caractere d'une ame belle. 298. reprocher un bienfait ou en parler trop ſouvent, ridicule. 302
Bienſéance, ſes regles, 234
Bizarres. 214. 265. Docilité neceſſaire pour vivre avec des gens bizarres. 410. maniere de ſe conduire avec des eſprits bizarres. 437
Bonheur, moïen d'y parvenir. 197. Ce qu'il faut faire pour vivre heureux. 218.
Bourgeoiſes, leur luxe dans les habits. 130
Broüillerie fondée ſur rien, ſa dureté. 296.
Bruits vulgaires ſont à mépriſer. 292

C.

CARACTERE. Pour plaire il ne faut point ſortir de ſon caractere. 370
Careſſes trop generales 43. ſteriles. 336.
Cenſure ſouvent mal fondée 44
Cenſeur du Genre hu-

main mauvais caractere 174. 211. nom odieux 355. *& ſuiv.*
Ceſar, ſes rares talens. 94
Choix des perſonnes avec qui nous voulons vivre. 444
Civilité engage à rendre juſtice à tout le monde. 372. ſes regles. 390
Cœur. Comment s'acquiert la connoiſſance du cœur humain. 317.
Colere, ſes effets. 201.
Comedie Italienne, ſentiment à ce ſujet. 120.
Commerce. Maniere de ſe conduire avec les perſonnes d'un commerce fort difficile. 11. 13. 16. 40. 41. 51. 139. 208. 212. 287.
Voïez *ſocieté*.
Commodes. Il ne faut pas avoir un grand fonds de politeſſe pour vivre en bonne intelligence avec les perſonnes commodes. 409
Complaiſance, ſa néceſſité 241. & ſes qualitez. 241. 242. 246. 255. ce que c'eſt que la complaiſance. 241. ſon charme. 244. ſes bornes 245. 254. ce qui contribuë à avoir de la complaiſance. 247. être né complaiſant, grand avantage. 244. complaiſances baſſes. 250. *& ſuiv.* défaut de complaiſance. 253. fauſſe idée qu'on ſe forme de la complaiſance. 259. La complaiſance doit être reciproque. 293. convient à toutes ſortes perſonnes. 278. défaut ordinaire des perſonnes qui ſe piquent d'avoir de la complaiſance. 360. 361.
Complaiſances fades. 361. 368.
Complimens ſteriles. 282.

Voïez *loüange.*
Conduite, ſes regles. 223. *& ſuiv.*
Confidence de bagatelles, ridicule. 45. Manieres de la faire. 170. Abuſer des confidences, eſt une lâcheté. 284. ce que c'eſt qu'une confidence. 346
Conjonctures faſcheuſes. 39
Connoiſſance de ſoi-même. De quelle maniere on peut ſe connoître. 9
Conſcience, ſon témoignage. 304
Conſeil. Comment il faut ſe conduire envers ceux qui nous demandent conſeil. 206.
Voïez *Avis.*
Contradiction. N'oſer contredire, c'eſt être flateur, plûtôt que complaiſant. 244. L'eſprit de contradiction, fort incommode dans le commerce, 263 273. 361.
Converſations pourquoi ſouvent deſagreables. 18. 27. 87. 377. choix des perſonnes que l'on veut pratiquer. 31. ſurquoi roule la converſation quand l'aſſemblée eſt nombreuſe 32. de quelle maniere les gens d'eſprit doivent s'y comporter. 33. 261. un des defauts ordinaires des converſations. 35. incivilité aſſez ordinaire dans les converſations 379. ce qu'il faut éviter dans les converſations. 376
Cour, & l'air qu'on y prend 50. Cour des Princes, païs incomprehenſibles. 305
Critique Penchant naturel que l'on a à ſe critiquer mutuellement. 27
Curioſité maligne d'éxaminer ce que font les autres pour le cenſurer. 22. pernicieuſe. 144. in-

civile. 391

D.

DAMES voïez *Femmes.*

Déchaînement general, comment il faut ſe conduire pendant ce tems-là. 394.

Defaut. Pourquoi il eſt rare de voir des gens ſe corriger de leurs défauts. 338. 350. 355. 360. Défauts où nous tombons nous-mêmes, critiquez par nous-mêmes. 407

Défians, gens incommodes. 169

Delicateſſe. Caractere de la veritable delicateſſe. 77

Delicats, leur caractere. 310. 356

Demarches. Fauſſes demarches aſſez frequentes. 209

Demarche d'éclat doit eſtre ſoûtenuë. 402

Deſintereſſement, vertu rare. 234. 237

Deſintereſſez peu communs. 306

Dettes. Se noïer de dettes pour paroître magnifique, generoſité mal entenduë. 313.

Devot. Caractere d'un homme qui veut joüer le perſonnage de devot, 342. *& ſuiv.*

Devote, ſa conduite doit s'accommoder avec ſon exterieur reformé. 190

Diſcours trop libres. 119. deſobligeans. 195. 213. 224.

Diſcretion, ſon effet. 134. Rareté de cette vertu. 135. contribuë à former l'eſprit. 137. *& ſuiv.* Il eſt impoſſible d'avoir de la diſcretion, quand on a quelque grande paſſion. 146 Il faut avoir la diſcretion de parler peu des choſes que l'on ſait le mieux. 154. diſcretion qu'un pere

doit avoir en faiſant des reprimandes à ſes enfans. 176. La diſcretion doit moderer nôtre zéle. 221. eſt l'ame de la politeſſe. 391.
Diſgraces, conduite à y obſerver. 196. & *ſuiv.* conduite qu'on doit avoir envers les amis tombez dans quelque diſgrace. 238
Diſputes de choſes frivoles aſſez ordinaires dans la converſation. 17. 82. Diſputes en converſation ſont à éviter. 207.
Doucereux, quels. 59

E.

ECOUTER. La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce que l'on nous dit. 390
Emplois. Voïez *Envie.*
Enjoüement, ſon excés à éviter dans la ſocieté. 434
Envie, quelles perſonnes ſont ſujettes à ce vice. 80 95 fait faire de grandes fautes dans le commerce de la vie civile. 232. inévitable dans les concurrences des mêmes emplois. 292
Epée. Les gens d'épée ſe rendent plus de juſtice que les autres. 294
Eclats inutiles. 212
l'*Eſperance* tient les hommes en haleine. 280. 297. 301. 303.
Eſprit. Talens de l'eſprit mépriſez par la plûpart des hommes. 52. Les plaiſirs où l'eſprit n'a nulle part, deviennent fades & languiſſans. 86. L'eſprit ſe fait toûjours rechercher. 341. C'eſt avoir de l'eſprit que de cacher ſon eſprit. 73
Eſprit. Caractere d'un eſprit bien-fait. 2 d'un petit eſprit. 81. 83. d'un eſprit juſte. 82.

Eſtime. Effet de la trop bonne eſtime qu'on a de ſoi même 78. 84. 86. 266. 267.
L'Eſtime publique n'eſt pas toûjours la marque d'un grand merite. 90. Moïen de gagner l'eſtime des hommes. 92. 280. Voïez *Affection. Opinion.*
Etourdis, leur caractere 138
Excés. Tout excés eſt vicieux & condamnable. 313

F.

FAUTES. La politeſſe ne permet pas de reprendre ceux qui ſont des fautes. 408
Femmes ont plus de politeſſe que les hommes. 5. petites façons des Pretieuſes. 10. ce que doivent faire les femmes enclines à la médiſance. 22. 64. Caractere d'une femme, grande parleuſe. 29. fauſſe pruderie de quelques unes. 53. femmes qui ont du goût, n'aiment pas entendre de fades douceurs. 60. en quoi conſiſte la politeſſe des femmes. 62. Défaut des femmes les plus polies. 62. 63. de celles qui ſont belles. 64. 65. Une jolie femme eſt plus aimable qu'une beauté fiere. 67. Défaut des femmes qui ſont médiocrement belles. 74. Caractere de quelques femmes. 77. complaiſance que la beauté inſpire aux belles perſonnes. 84. 85. Pourquoi de belles femmes ſont ſi peu de conqueſtes. 85. conduite que doivent avoir les femmes qui ont de l'eſprit. 94. 184. ſont ſujettes à l'en-

vie. 65. ſe laiſſent ſeduire à de fauſſes loüanges. 113. 279. doivent eſtre reſervées ſur les paroles trop libres. 119. la modeſtie releve leur merite. 121. leur mauvaiſe conduite. 123. *& ſuiv.* ce qui rend leur conduite ſuſpecte. 125. deviennent prudes, quand elles ne peuvent plus autre choſe. 128. 185. celles dont la beauté commence à ſe flétrir, ſe flattent encore d'être paſſables. 128. 166. eſtant depourvûës d'agrémens, ont recours aux parures. 129. 167. moderation qu'elles doivent garder dans leurs parures. 130. 340. tâchent de déguiſer leur âge. 131. en quoi conſiſte la gloire d'une femme. 132. Caractere des vraïes Prudes. 132. celles qui ſont ſur le retour, ne peuvent ſe reſoudre à quitter le monde. 166. 339. femmes qui ne prennent pas la peine de cacher leurs intrigues. 179 effet de la retenuë d'une femme qui a du merite. 180. les femmes perdent tout leur credit par des manieres trop libres. 181. femme qui a envie de plaire. 182. femmes qui ſont dans un commerce qui les deshonore, par qui ſont ſouvent trahies. 183. 184. en quel cas une femme attaquée eſt à demi vaincuë. 185. à qui on doit attribuer la faute, ſi les femmes ne ſont pas aimées de leurs maris. 186. Sentimens d'un Ancien touchant les femmes. 190. caractere de la plûpart des femmes de ce ſiecle. 161. ſomme

d'argent conſiderable, tentation bien delicate pour les femmes les plus ſeveres. 236. *& ſuiv.* ſe laiſſent ſeduire par le plaiſir. 239. leur hauteur inſupportable. 251. leur peu de juſtice. 294. pourquoi on a de la peine à appaiſer les femmes broüillées enſemble. 296. vûë d'une femme qui cenſure une femme, dont la conduite eſt attaquée 307. caractere de quelques femmes 329. peinture d'une vieille femme. 340. les femmes ſont plus habiles que les hommes à dégaiſer leurs ſentimens. 351. ce que doivent faire les femmes, dont la beauté a été long-tems encenſée. 371. La plûpart des femmes ont l'ame foible & vindicative. 388. ſont jalouſes. 196. pourquoi elles ont les paſſions ſi vives. 396. caractere des femmes. 397 devroient parler avec plus de retenuë de leurs galanteries & de leurs amans. 425. d'ordinaire les femmes les plus décriées ſe dechainent contre la conduite de toutes les autres femmes. 429. deſeſpoir d'une femme paſſablement belle, quand on ne la loüe que foiblement. 436. ſont un peu trop relâchées ſur la ſeverité. 444.

Fierté. Commerce des perſonnes fieres. 206. fierté mal entenduë. 312. Mauvais effets de la fierté. 374. 427 Voyez *Orgueil.*

Fille. Vûë de la pluſpart des jeunes filles. 121. 188

Fineſſe doit être bannie du commerce des honneſtes gens. 414

flatterie

Flaterie. Il y a toûjours de l'excés dans les flateries qu'on a pour les perſonnes qui ſont en place. 305. flaterie aſſez commune. 318. flateries recherchées. 354
Flateur, ſon but. 113
Foibles. Chacun a ſes foibles. 200
Formaliſtes incommodes 18. leur caractere. 310. 404.
Fortune. Defaut de ceux qui ont fait fortune. 52. 200. Fortune deſavantageuſe à quelques-uns. 199. A quoi ſont expoſez ceux qui ſont nez dans une fortune mediocre. 30. La mauvaiſe fortune eſt une eſpece de contagion. 290. La bonne fortune fait ſouvent naître l'ingratitude. 300.
Fourberies. Il n'y a point de prudence à l'épreuve des fourberies. 325
Fourbes, leur politique. 352. leur caractere. 440
Voïez *Impoſtures.*
France, la licence y eſt extrême ſur les habillemens. 130

G.

GAYETE', ſon excés à éviter dans la ſocieté. 434
Generoſité rare envers les malheureux. 289
mal entenduë 313
Genereux. Caractere des perſonnes genereuſes. 294
Genies. Caractere des petits genies. 156
Grands, quelle doit eſtre leur circonſpection. 23. 24 205. leurs defauts. 37. leurs avantages. 82. 83.

H.

HABILLEMENS, leur luxe extrême en France. 130
Hommes. La plûpart

des hommes ſe contentent de ſauver les apparences. 8. 318. maniere dure & deſobligeante avec laquelle ils vivent enſemble. 34. ceux qui ſont nez avec de mauvaiſes qualitez, ſont fort à plaindre. 48. 209 la plûpart des hommes n'eſtiment guéres l'eſprit. 52. hommes qui font métier de debiter de fades douceurs à toutes les femmes. 59. Defaut de la plûpart des hommes. 74. 75. 252. pourquoi ſont entêtez de leur propre merite. 76. 89. 152. 267. ſe mettent ſous toutes ſortes de figures pour ſe faire eſtimer. 88. 89. Secret orgueil de quelques uns. 99. ſingularitez des autres 100. mauvaiſe habitude qu'ils ont toûjours d'eux-mêmes. 104. 108. *& ſuiv.* leur paſſion pour être loüez ſur tout ce qu'ils font. 110. caractere d'un homme diſcret. 134. des étourdis. 138 foible de la plûpart des hommes de vouloir decider ſur toutes ſortes de choſes. 145. Caractere des ſots. 158. *& ſuiv.* la plûpart des hommes ſont peu attentifs à cacher leurs defauts. 161. font des offres de ſervice à toute ſorte de gens. 171. 282. la plûpart des hommes ſe gouvernent plus par caprice, que par raiſon. 193. 317. leur injuſtice 211. 217. hommes qui reſſemblent à des animaux feroces. 216. 299. fonds de malignité dans l'homme. 216. 265 la plûpart des hommes ſont deraiſonnables. 227. durs & ſeveres. 228.

intereſſez. 229. *& ſuiv.* 238 268. 281. 286. 291. caractere d'un homme complaiſant. 243. 249. d'un homme incomplaiſant. 252. *& ſuiv.* les hommes ſe païent de mines & d'agrémens. 256. 257 283. entretenir avec la plûpart des hommes un long commerce ſans avoir des ſujets de plaintes, choſe difficile. 287. Les hommes changent de politique ſelon la differente revolution des affaires de ceux à qui ils ſont attachez. 308. ſont habiles à ſe déguiſer. 317. 331. la plûpart ſont incomprehenſibles. 137 caractere d'un homme d'honneur. 319. ſo bleſſe naturelle que les hommes ont pour le ſexe. 328. 329. ne ſe font point une affaire de n'être pas ſinceres. 347. mauvaiſe opinion qu'on a des perſonnes ſi concertées. 348. il n'y a point d'homme ſi parfait, qui n'ait ſes foibles & ſes inégalitez. 363. tendreſſe que la plûpart des homme ont pour leurs propres ſentimens. 374. 376. malignité baſſe dans la plûpart des hommes. 426. pourquoi la plûpart des hommes ne ſe corrigent pas de leurs défauts. 443

Honneur. Caractere d'un homme d'honneur. 319. 321

Humeur. Agrément de l'humeur. 366

I.

JALOUSIE, 216. 217. 232. 269.

Jaloux. Combien de perſonnes jalouſes ſont mépriſables 395.

Jeu. Bonne foi neceſſaire au jeu. 414
Jeuneſſe, ſon merite. 168. ſon peu d'éducation. 386
Jeunes-gens de ce ſiecle, leur caractere. 53. ne s'accommodent guéres du commerce des vieillards. 55. pourquoi les fuïent. 56. 57. leurs défauts. 163. 233. leurs raiſonnemens. 188.
Ignorance. Gens qui ſe font un merite de leur ignorance. 93
Impertinences où tombent les autres, comment nous peuvent être utiles. 400
Impoſtures d'ordinaire funeſtes aux fourbes. 341
Impoſteurs & fourbes en matiere de Religion, tout-à-fait dangereux. 341
Indolens. Perſonnes indolentes, ennuïeuſes. 368
Inégalité, ſuite de la foibleſſe du cœur humain. 287
Ingratitude fort commune. 281. Les grands bienfaits conduiſent quelquefois à l'ingratitude. 297 l'ingratitude naît ſouvent de la bonne fortune. 300. eſt un vice bas & deshonorant. 301. peu s'appliquent à s'en corriger. 302. un de ſes plus ordinaires effets. 303
Ingrats. Le caractere d'une ame belle eſt de faire du bien à des ingrats. 298 Pourquoi les ingrats ſont en ſi grand nombre dans le monde. 301
Intereſt, vice dominant. 239 Sa puiſſance ſur l'eſprit des hommes. 280 281. 284. 286. 290.
Intereſſez, leur caractere. 268. 281. *& ſuiv.* 304.
Ironies malignes. 84.
Juſtice dûë à tout le monde. 78. peu

renduë. 311

L.

LIBERAUX par un intereſt ſecret. 286

Loüanges inſupportables à la plûpart des femmes. 63. loüanges qu'on donne par complaiſance. 84. les loüanges ſont comme une eſpece de tribut que l'on rend au vrai merite. 111. ceux qui n'ont qu'un merite mediocre ſont les plus avares de loüanges. 106. on aime à ſe loüer ſoi-même. 107. à être loüé des autres. 110. maniere de recevoir les loüanges. 111. effet des loüanges. 112. ne doivent point être recherchées avec tant d'empreſſement. 113. effet de la cruauté de ceux qui ſe loüent ſans pudeur. 116. effet des loüenges de contrebande, 355. les loüanges outrées ſont ſouvent des reproches. 373. de quelle maniere il faut recevoir les loüanges qu'on nous donne. 391. gens affamez de loüanges 435. fadeur des loüanges triviales. 437.

Loüangeur. Caractere d'un grand loüangeur. 245. loüangeurs éternels. 360

M.

MAGISTRATS, leur caractere 61.

Magnifiques par un intereſt ſecret. 286

Maîtres, plaintes qu'ils font de leurs domeſtiques, ſur quoi fondées. 368. doivent quelquefois s'en prendre à eux-mêmes. 398. 399.

Malheureux, leur ſort à plaindre. 289 295

Manieres évaporées,

à quelles femmes conviennent. 181
Manieres polies. Voïez *Politeſſe.*
Mariage, ſon effet. 186. ſource de ſes malheurs. 188. mariages bien aſſortis, tout-à-fait rares. 387
Mari jaloux, 146 quelle conduite les maris doivent garder envers leurs femmes. 170. 177. 178. mari à plaindre. 215. mari puni de la curioſité. 393
Médiſance oppoſée à la politeſſe. 22. caractere d'une femme qui ne peut ſouffrir la médiſance. 23. les perſonnes qui ont beaucoup de merite, ſouvent expoſées à la médiſance. 337. Excellent remede contre la mediſance. 394. comment doit être repouſſée. 418. 419. 424.
Ménagemens neceſſaires. 151. 212.
Mépris. Il y a toûjours de l'excés dans le mépris qu'on a pour les perſonnes qui ſont en place. 305
Meres, leur complaiſance trop lâche pour leurs jeunes filles. 430
Merite. Grand merite accompagnée de ſentimens modeſtes. 67. 70. Defaut de ceux qui ſont enyvrez de leur merite. 79. 80. l'eſtime politique n'eſt pas toûjours la marque d'un grand merite. 90. pourquoi ceux qui ont une trop haute idée de leur mérite, ſont ſouvent ingrats. 306
Merite haï. 361. *& ſuiv.* 439
Miſantropie inſupportable. 258
Moderation, vertu d'un uſage trés étendu. 194. 208. 214.
Modeſtie, ſon effet. 56.

97. ce que c'eſt. 66. 73. caractere des perſonnes modeſtes. 67. 68 comparées à de certains fleuves. 74. pourquoi on n'a pas de ſoi des ſentimens modeſtes. 74 caractere d'un homme modeſte. 102. en quel état il eſt difficile d'avoir des ſentimens modeſtes. 116. la modeſtie eſt eſſentielle à de certaines profeſſions. 118. aux femmes. 121. qualitez que doit avoir la modeſtie. 126. conſerve toutes les autres vertus. 127

Monde, conduite qu'on y doit garder. 89 91. 110. ſon mêlange. 168. 363. pourquoi ceux qui cherchent leur repos dans le monde, ſont toûjours inquiets. 202.

Bon *Mot* ſouvent dangereux. 367

Myſterieux, leur caractere. 404

N

NATUREL. Caractere des mauvais naturels. 299

O.

OFFENSE, conduite qu'on doit avoir lorſqu'on a reçu une offenſe. 272. Comment on offenſe quelquefois les gens, en leur rendant de grands ſervices. 287

Offices. Rendre de mauvais offices à ceux dont on a reçu quelque chagrin, uſage condamnable. 388.

Offres de ſervice faites à toute ſorte de gens. 171

s'*Opiniâtrer* dans ſes jugemens, quel caractere. 376

Opinion. Avoir trop bonne opinion de ſoi, ſource d'im-

pertinences. 84. 86. 267. Voïez *Eſtime.*
Orgueil ſecret de quelques hommes. 99. comment eſt puni. 101. ſources de ce vice. 116
Ouvrage à quoi eſt expoſé. 144
Ouvrage. Beau ſentiment d'un galant Homme ſur un ouvrage. 298

P.

PAïs bien po'icez. 130
Paris. Effet que propuiſent les voïages que certaines gens de province font à Paris. 46. 47
Parler de ſoi & de ſa mauvaiſe fortune, effet de l'amour-propre. 417. 441
Parleurs. Ce que doivent faire les grands Parleurs. 28. défaut où ils tombeent. 30. 31. grands Parleurs 152. *& ſuiv.* 261. tyrans de la converſation. 368
Parleuſe. Caractere d'une grande Parleuſe. 369
Paroles libres doivent être bannies de la ſocieté. 119
Partiſans. Par quelle paſſion l'on ſe déchaîne contre le luxe des Partiſans. 307
Parures des femmes. 129 moderation à y obſerver. 130. les Parures doivent être conformes à l'état 190
Paſſions. Effet d'une violente paſſion. 201 attention qu'on doit avoir pour cacher les paſſions 127. paſſions diverſes qui nous font agir 307.
Patelinage, marque d'une ame baſſe. 324
Patience, ſes bons effets. 220
Pere, diſcretion qu'il doit avoir en faiſant des reprimandes à ſes enfans. 176
Perfidie aſſez ordinaire. 424

Peuple, ſon deffaut. 90
Plaintes continuelles, ennuïeuſes 103. frequentes dans le monde 208 leur origine. 218. inévitables dans le commerce de la pluſpart des hommes. 287
Plaire Moïens pour plaire. 182. quelle eſt la grande regle pour plaire 269. 361. 370
Plaiſanterie, ſi elle eſt permiſe. 405
Plaiſirs où l'eſprit n'a nulle part, deviennent fades & langùiſans. 86. le plaiſir ſeduit les femmes. 239
Politeſſe ce que c'eſt 1. 8. en quoi elle conſiſte 2. & 8. de quelle utilité elle eſt 3. 4. 13. effet du manque de politeſſe. 5. 36. caractere de ceux qui n'ont que l'écorce de la politeſſe 6. 7. 9. 270. politeſſe purement exterieure. 8. pierre de touche de la veritable politeſſe 9. difference entre la veritable politeſſe & les petites façons des Pretieuſes. 10. ce que demande la politeſſe. 11. qualité que requiert la politeſſe. 12. circonſtances où la politeſſe veut qu'on entende raillerie. 15. ſource des fautes contre la politeſſe. 17. 19. 24. 26. 42. regles de politeſſe. 20. 35. 38. 48. 58. la médiſance eſt oppoſée à la politeſſe 22. où s'acquiert la Politeſſe 45. comment elle s'acquiert 50. 59. differentes eſpeces de politeſſe. 60. 61. pourquoi il eſt difficile de parvenir à la politeſſe ſans avoir des ſentimens modeſtes 66. ſans être diſcret. 134. ſans avoir de la complaiſance. 241. en quoi quelques-uns ſont

conſiſter toute leur politeſſe. 334. la politeſſe ne permet pas toûjours de reprendre ceux qui font des fautes. 406
Politiques, leur langage. 320
Preſens. Aimer à recevoir, baſſeſſe aſſez ordinaire. 236. c'eſt ſouvent une fierté mal entenduë de refuſer les preſens que nos amis nous veulent faire. 312
Préſomption, ſon mauvais effet. 79
Pretieuſes, leurs petites façons differentes de la veritable politeſſe. 10
Préventions, ſource d'impoſtures. 79. ſon effet. 276
Princes ſavans 93. 94
Princeſſes ne peuvent cacher leur âge. 132
Promeſſes. Gens qui promettent leur credit & des bons offices à tous venans. 42. leur engagement. 172. leurs effets. 297. leur caractere. 326
Provinciaux, leur défaut 6. 333. 405. les Provinciaux n'entendent gueres raillerie. 367
Pruderie. Fauſſe pruderie de quelques femmes. 53. 128.
Prudes. leur manége. 330
Public, juſtice qu'il rend à un chacun. 399. tout le monde a droit de dire ſon ſentiment ſur les choſes qui ſont publiques. 312
Pudeur. Quand on a paſſé les bornes de la pudeur, on tombe dans l'inſolence. 127

Q.

QUALITEZ. Ceux qui ſont nés avec de mauvaiſes qualités, ſont fort à plaindre. 48. ce qu'ils doivent faire. 219

Voïez *Grands*.
Querelleux, incommodes. 18

R.

RAILLERIE. Circonſtance où la politeſſe veut qu'on entende raillerie. 15. ce que l'on doit faire, quand on ne peut pas repartir ſur le champ à une raillerie fine & piquante. 140. 210. le ſel de la fine raillerie eſt un grand agrément dans la ſocieté. 367. quelles perſonnes n'entendent gueres raillerie. 367. les railleries ne conviennent point aux perſonnes infiniment relevées au deſſus des autres. 402
Raiſon eſt à écouter. 334
Reconnoiſſance, ce que c'eſt. 298. ſon caractere. 309
Redites ennuïeuſes en converſation. 27
Regularité, d'où procede l'eſprit de regularité. 389
Repas. Conduite de celui qui donne un repas. 416
Repos. Pourquoi ceux qui cherchent leur repos dans le monde, ſont toûjours inquiets. 202. moïen d'avoir du repos. 203
Reprimandes faites par un Pere à ſes enfans, doivent être aſſaiſoneées de diſcretion. 176
Reproches durs. 24. comment les reproches doivent ſe faire. 25. 137. ſouvent mal fondez 86. pas delicat, lorſqu'on nous fait d'injuſtes reproches. 142. il eſt ridicule de reprocher un bienfait. 302
Reputation, ſoin qu'on en doit avoir. 383. 399.
Retraites ſpecieuſes. 403.
Retenuë, ſon caractere. 183
Reverence. Repro-

che de faire mal la reverence, comment goûté. 15
Riches, quelle doit être leur conduite. 52
Rupture de commerce, ſon mauvais effet 25. 139. 226

S.

SAGE. Il ne faut pas attendre l'extremité de l'âge pour devenir ſage. 128
Savans, leurs défauts 34. d'ordinaire les moins polis, 49. 92
Savoir vivre, premiere de toutes les ſciences. 34.
Sſavoir-faire, quand devient inutile. 73
Secrets. Divulguerdles ſecrets, manque de politeſſe. 26. 140. 284. 333. 390. il ne faut pas s'ingerer dans les ſecrets d'autrui. 147. inquietude que l'on doit avoir quand on a confié à desfemmes quelques ſecrets importans. 329
Sens commun Caractere d'un mediocre ſens-commun. 375
Services. Offres de ſervices faits à toutes ſortes de gens. 172 comme on doit rendre ſervice. 235. *& ſuiv.* comment on offenſe quelquefois des gens en leur rendant de grands ſervices 287 conduite que l'on doit avoir quand on attend quelques ſervices. 289. on oublie aiſement les ſervices paſſés-301. 303
Silence avantageux. 153 *& ſuiv.* 157. eſt un remede excellent contre la médiſance. 394
Sincerité, bannie du commerce 275. ſes excuſes. 319 *& ſuiv.* 327. ſa neceſſité 322 differente entre la ſincerité & une certaine demangeaiſon de parler. 328. ca-

ractere de la ſincerité. 328. eſt peut-eſtre un des plus courts chemins pour gagner l'eſtime des hommes. 330. paſſe quelquefois pour groſſiereté & rudeſſe, 332. pourquoi l'on trouve ſi peu de gens ſinceres. 336. rien de plus dangereux qu'un ami qui ne parle pas ſincerement. 338. ſans la ſincerité ou ne trouve ni agrément ni ſeureté dans le commerce du monde. 346. le peu de ſincerité qu'il y a dans ceux qui demandent conſeil ſur de certaines matieres, où ils veulent qu'on les flatte. 353

Singularité de quelques perſonnes. 100. origine des ſingularitez. 400

Societé civile. 260. 268. ſes maniues. 362. *& ſuiv.* ce qu'il faut faire pour trouver de la douceur dans la ſocieté civile 430. *& ſuiv.*

Sots, leur commerce. 158. 160. 377. Sots qui paſſent pour honneſtes gens. 363. les ſots n'entendent gueres raillerie. 367

Suffiſance, ſes mauvais effets. 374. 427

Superieurs, leurs qualités. 229.

T.

TROMPERIE mutuelle fort en uſage. 403

V.

VERTUS ordinaires ne ſont preſque admirées de perſonne. 98. les mines, les grimaces ne font rien pour la vertu ſolide. 38. les vertus doivent être proportionnées au caractere de la perſonne. 385

Veuves occupées des

ſoins domeſtiques. 396

Vieillards, leur caractere. 55. pourquoi ſont fuïs des jeunes-gens. 56. 57. ſont formaliſtes & façonniers. 58. voïent avec chagrin la fortune naiſſante des jeunes-gens. 233

Viſites. Regles qu'on doit obſerver dans les viſites. 164 *& ſuiv.* 267. 433. viſites de pure ceremonie, bannies du commerce, 404. faiſeur de viſites inutiles. 410

Vivacité. Défaut des perſonnes vives. 163

Vivre. Ce qu'il faut faire pour bien vivre avec toutes ſortes de gens. 136 *& ſuiv.* 256

Z.

ZELE moderé par la diſcretion. 221.

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE

DES PERSONNES

Caracterisées en ce Livre.

ACaste, p. 57
Agaton, 36
Alcidon, 158
Alcidor, 321
Alidor, 37
Alizon, 29
Aminte, 19
Angelique, 233
Ardeliſe, 27
Argeliſe, 165
Aricie, 23
Ariſte, 34
Arſenne, 36
Artenice, 371

B

BAlzamon, 162
Barrus, 349
Belani, 160
Beline, 80
Beliſe, 42
Betiſi, 36
Bonnefons, 298

C

CArlus, 145
Celanor, 87
Celantine, 88
Celidan, 83
Celimene, 99
Celimon, 153
Clarimon, 319
Clarine, 15 81
Cleobule, 55
Cleon, 53
Clorine, 175
Colinet, 106
Cornelis, 393

D

DAmon, 71
Damys, 101
Dartimon, 76
Datiny, 87
Datys, 73

Dorante, 201
Doraſte, 96
Dorine, 105
Doriſe, 103
Doriſi, 378

E

Elvire, 262
Emilie, 141 340
Enone, 119
Evandre, 120

F

Favorine, 204
Favoritte, 224
Fauſte, 150
Fauſtine, 115
Felibien, 177
Felicie, 122
Feline, 131
Flavie, 143
Florice, 125
Frontin, 7 308
Fronton, 198

G

Gerion, 288
Geronte, 285

H

Hortensius, 218

L

Lenix, 199
Lerine, 170 & 180
Livie, 117
Lucette, 10
Lucrece, 211
Lycas, 221
Lyſandre, 299
Lyſimon, 151
Lyſionne, 166

M

Maigret (Comteſſe de) 143
Maillet (Marquis de) 155
Martelie, 257
Meliſſe, 274
Meliton, 277
Meridor, 274
Merille, 265
Moricet, 323
Moricette, 415
Morin, 375

N

NERINE, 383 407
Nerine, 330

O

OLYMPE, 300

P

PAULIN, 311
Poliglotte. 327

R

ROSELINE, 369

S

SARLAC, Marquiſe, 77
Savaray (Marquiſe de) 158
Sylverius, 290
Sylveſtre, 107

T

TRASYLE, 403

V

VARLIUS, 61
Uranie, 382

FIN

quis de Chamilly, Lieutenant General des Camps & Armées du Roy, & Gouverneur de Strasbourg, *in douze*, 1698. 1. liv. 10. ſ.

Abregé Chronologique, ou Extrait de l'Hiſtoire de France *par le Sieur de Mezeray* Hiſtoriographe de France, *in quarto*, 3. *vol.* 20. l.

La même, *in douze*, 8. *vol.* 1698. 20. l.

Harangues ſur toutes ſortes de ſujets, avec l'art de les compoſer, *par feu Mr de Vaumoriere*, ſeconde Edition augmentée d'un grand nombre de preceptes & de Harangues, dediée à Mr le Chancelier, 1. *volume in quarto* 6. liv.

Lettres ſur toutes ſorres de Sujets *avec des avis* ſur la maniere de les écrire, *par feu Mr de Vaumoriere*, *augmentée en cette troiſiéme Edition* d'un grand nombre de Preceptes & de Lettres, *in douze* 2. *vol.* 1698. 4. l.

L'Art de plaire dans la Converſation, *par feu Mr de Vaumoriere.* Troiſiéme Edition de beaucoup augmentée, *dediée* à Mr le Prince de Ligne, *in douze*, 1698. 36. ſ.

Voyage *d'Italie* & *de Grece*, avec une

dissertation sur la bizarrerie des opinions des hommes, *in douze*, 1698. 30. sols.

Anne de *Monmorency*, Connétable de France, Nouvelle historique, *in douze*, 1698. 36. s.

Le Prince de *Longueville* & *Anne de Bretagne*, *Nouvelles* historiques, *in douze*, 1697. 30. s.

L'Histoire & les Avantures de *Kemiski Georgienne*, *in douze* 1697. 36. s.

Oeuvres *mêlées* de Mademoiselle l'Heritier, *in douze*, 2. liv.

Contenant.

Marmoisan, ou *l'Innocente Tromperie*. Nouvelle heroique & satirique, à Mademoiselle Perrault. *Artauld*, ou *l'Avare* puni. Nouvelle historique à Madame le Camus. *Les Enchantemens de l'Eloquence*, ou les effets de la Douceur, Nouvelle à Madame la Ducheſſe d'Epernon. *L'Adroite Princeſſe*, ou les Avanture de Finette. Nouvelle à Madame la Comteſſe de Murat. *Et autres Ouvrages* en vers & en proſe, *avec le Parnaſſe reconnoiſſant*, ou le Triomphe de Madame *Des Houilliers*,

à Mademoiſelle de Scuderi.

Iſmaël *Prince de Maroc*, nouvelle hiſtorique, 1. *vol. in douze*, 1698. 36. ſols.

Arſenne, *Nouvelle Hiſtorique* dediée à Madame de Maintenon, 1. *vol. in douze.* 20. ſ.

Rome Galante, ou *Hiſtoire Secrette* ſous les Regnes de Jules Ceſar & d'Auguſte, dediée à Madame la Princeſſe de Conty fille du Roy, *in douze*, 2. *vol.* 3. liv.

L'Arioſte Moderne, ou *Roland le Furieux*, dedié au Roy, contenant le ſujet de l'Opera de Roland, repreſentée en Muſique à Paris, *in douze*, 4. *vol.* 6. liv.

Poëſies *Galantes* de Madame de Saintonge, *dediées* à ſon Alteſſe Royale Madame, *in douze.* 30. ſ.

Le Galant Nouvelliſte *Hiſtoire* du tems, 1. *vol. in douze.* 30. ſ.

Les Metamorphoſes d'*Ovide*, miſes en vers François par T. Corneille, de l'Academie Françoiſe, avec des *Figures* en tailles douces à chaque Fable, *in douze* 3. *vol.* 1697. 9. liv.

Hiſtoire ſecrete de Dom *Antoine* Roy

de Portugal ; *tirée des Memoires* de Dom Gomez Vaſconcellos de Figueredo, &c. *in douze*, 1696. 30. ſ.

Le parfait *Chirurgien* d'Armée. *Le Traité* des plaïes d'Arquebuſades ; le moïen de les guerir, avec leurs accidens ; *accompagné* de la veritable pratique pour toutes les maladies qui attaquent ordinairement les gens de Guerre, *avec le Chapitre ſingulier de Guidon*, pour l'inſtruction des Etudians en Chirurgie, *par Mr Abeille* Chyrurgien à Paris, Major des Hôpitaux des Armées du Roy, *en 1. vol. in douze* 1696. 25. ſ.

Oeuvres de François *de la Mothe le Vayer*, Conſeiller d'Etat ordinaire, *nouvelle Edition* augmentée de pluſieurs nouveaux Traitez, *in douze*, 15. *vol.* 18 liv.

Nouvelle Methode pour trouver la valeur de quelque nombre que ce ſoit, d'*Ecus* blans, & de *Loüis* d'or, avec un calcul pour les *Rentes* depuis le denier ſept juſqu'au denier trente, par jour, par mois & par an ; *& les Edits* de création des Rentes au denier 12. 16. 18. & 20. *in* 24. 20. ſ.

Dernieres *Découvertes* dans l'Amerique Septentrionale, *de Mr de la Salles*, miſes au jour par Mr le Chevalier *Tonti* Gouverneur du Fort S. Loüis aux Iſlinois, *in douze*, 1697. 40. ſ.

Analiſe *des vertus* en abregé, par un Solitaire, 1. *vol. in douze.* 1. liv. 16. ſ.

La Vie de *S. Gaëtan de Thienne*, Inſtituteur de la Congregation des Clercs Reguliers ou Theatins; *avec des Regles* de Diſcipline & de Pieté, tirées des Conſtitutions du même Ordre, des ſaints Conciles, & des Peres de l'Egliſe, pour l'édification du Clergé, & de tous les Fideles, *par le R. P. Dom Bernard*, de la Congregation des Clercs Reguliers; *dediée* à Mr l'Archevêque de Paris. 1. *vol. in douze* 1698. 2. liv.

Moïens de faire une bonne *Confeſſion* & une bonne *Communion*, avec de courtes Priéres pour ſuivre le Prêtre à la Meſſe, *& les Priéres* ordinaires de l'Egliſe au trés-Saint Sacrement de l'Autel, *dediés* à Madame de Maintenon, *vol. in dix-huit.* 20. ſ.

Pſeaumes de David *en forme* de Priére ou d'Exhortation, *ou l'Eſprit* de l'E-

gliſe dans l'uſage deſdits Pſeaumes, *dedié* Mr l'Archevêque de Paris, *in douze, 2. vol.* 4. liv.

Memoires de l'Egliſe, *contenant* ce qui s'y paſſe tous les jours de plus conſiderable dans toutes les parties du Monde, *dediés* à Monſeigneur François deHarlay Archevêque de Paris, *par Mr l'Abbé de la Roque, in quarto.* 5. liv.

Sancti Bernardi *Abbatis primi Claravallenſis* Opera omnia, *cùm genuina, tum ſpuria, dubiaque, ſex Tomis in duplici volumine comprehenſa. Poſt* Horſtium *denuò recognita, aucta, & in meliorem digeſta ordinem, nec-non novis Præfationibus, Admonitionibus, Notis & Obſervationibus, Indicibuſque copioſiſſimis locupletata & illuſtrata, ſecundis curis* Domini Joannis Mabillod *Presbyteri & Monachi Benedictini, è Congregatione Sancti Mauri,* in folio 2. vol. 24. liv.

Extrait d'un ſecond Privilege du Roy.

PAR autres Lettres-Patentes du Roy données à Paris le 13. jour de May 1698. ſignées, NOBLET : Il eſt permis à JEAN GUIGNARD Libraire à Paris, d'imprimer *Les Reflexions ſur le Ridicule & la Politeſſe des Mœurs, &c.* pendant le temps & eſpace de huit années, à commencer du jour de l'expiration des precedentes Lettres que Nous en avons ci-devant octroyées ; avec deffenſes d'en imprimer, ni d'en vendre de ceux qui pourroient avoir eſté contrefaits, tant dans nôtre Royaume que dans les Païs Etrangers, ſans le conſentement dudit Expoſant, ſur les peines, & ainſi qu'il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté conformément au Reglement. A Paris le 15. May 1698. Signé, BALLARD, Syndic.

LIVRE DU MESME AUTEUR, qui ſe vendent chez le même Libraire.

REflexions ſur le *Ridicule*, & ſur les moïens de l'éviter, *où les Mœurs* & les differens Caracteres de ce ſiécle ſon repreſentez. *Augmentées* conſidérablement en cette troiſiéme Edition *in douze*, 1698. 2. liv. 5. ſ.

Modéles de *Converſations* pour les Perſonnes polies. *Augmentées* conſiderablement en cette ſeconde Edition, *in douze*, 1690. 2. liv. 5. ſ.

Sçavoir ſur les Deſordres des Paſſions, ſur la Morale, ſur les points de Politique, ſur les Vertus heroïques, ſur le commerce des Femmes, ſur la lecture des Romans, ſur les Etudes, ſur les interêts des Princes, ſur la Politique, ſur des faits hiſtoriques, & ſur des matieres Eccleſiaſtiques.

La maniere de *prier* & de *mediter*, avec des remedes contre les paſſions du cœur & de l'eſprit; *dediée* aux Demoiſelles de S. Cyr, *in dix-huit*, 20. ſ.

Contenant.

Une Exhortation aux perſonnes negligentes dans le ſervice de Dieu; des

vices qui corrompent le cœur & l'eſprit ; de l'obeïſſance des Religieux ; de l'amour des choſes temporelles, de l'amour du plaiſir dereglé, de la Negligence & de la pareſſe, de la crainte déraiſonnable, de l'impatience & de l'inquietude du cœur ; de l'amour propre, de la vanité, de la diſtraction, du cœur, de l'aigreur de l'eſprit, & à quoi il faut l'occuper ; d'un grand empreſſement pour les choſes exterieures, de l'Oiſiveté, de l'ennuy, de l'eſprit de contention, des jugemens temeraires, de la préſomption, de l'abbatement du cœur, de la crainte des choſes penibles, des paroles inutiles, des ſcrupules, des conſolations ſpirituelles, &c. de la preparation à la priere, de la methode de prier & mediter.

Hiſtoire du Regne de *Loüis le Grand*, juſqu'à la Paix generale 1697 par Mr *le Gendre*, Chanoine de l'Egliſe de Paris. Troiſiéme Edition, *un volume in douze*, 1698. 2. liv. 5. ſ.

La même, *in quarto*. 5. liv.

Hiſtoire de Ferdinand Alvarez de Tolede, *premier du Nom*, Duc d'Albe, *in douze 2. vol.* 1698. 4. liv. 10. ſ.

TABLE
DES CHAPITRES.

DE LA POLITESSE, *page* 1

DES SENTIMENS MODESTES, 66

DE LA DISCRETION ET DE LA RETENUE, 134

DE LA MODERATION ET DU DESINTERESSEMENT, 193

DE LA COMPLAISANCE, 241

DES MANIERES HONNESTES ET GENEREUSES, 280

DE LA SINCERITE', 317

MAXIMES POUR LA SOCIETE' CIVILE, 364

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

12:10